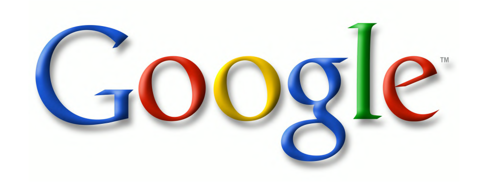





ORESCE·A·LUZ

LES

LUSIADES TRAVESTIES

Porto: 1883 — Typ. de A. J. da Silva Teixeira
62, Cancella Velha, 62

LES

LUSIADES TRAVESTIES

PARODIE

EN

VERS BURLESQUES, GROTESQUES ET SÉRIEUX

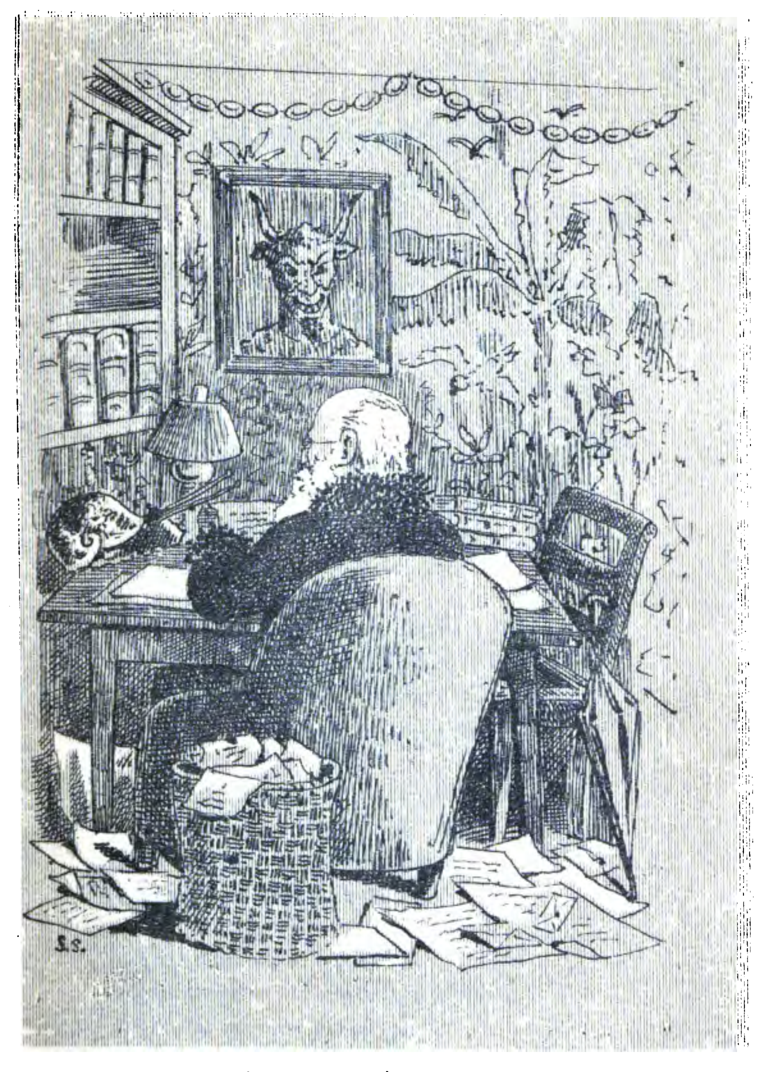
VOYAGE MARITIME ET PÉDESTRE DU GRRRAND PORTUGAIS
VASCO DE GAMA

PAR

J. R. M. SCARRON II

Le fils pourra le lire en l'absence du père,
La fille en permettra la lecture à sa mère.

PORTO
J. R. Mesnier, éditeur
Rue Cima de Villa, 129
1883



Voici son portrait véritable,
Véritable, mais ressemblant ;
En faisant le tour de sa table,
Vous verrez l'auteur, par devant

DÉDICACE

à Elle

Vole où je voudrais être!

Ainsi parlait un Troubadour,
Demeurant à Cima de Ville,
Du col, en lui mettant autour,
A sa Colombe très agile.

Du col, en lui mettant autour
Un billet où toute son âme,
Respirait le plus pur amour,
Pour le tendre objet de sa flamme.

Pour le tendre objet de sa flamme,
Qui demeurait dans le Brésil;
Ce tendre objet était sa femme,
Tous deux séparés par l'exil.

Tous deux séparés par l'exil,
Ayant entre eux deux l'Atlantique,
Qui ne manque pas de péril,
Car c'est un chemin aquatique.

Car c'est un chemin aquatique,
Que l'on parcourt dans des vaisseaux,
Qui vont d'Europe en Amérique,
Affrontant la mer et ses eaux.

Pour passer la mer et ses eaux,
Ma Colombe sera rapide;
Car seule, entre tous les oiseaux,
Elle sait que l'Amour la guide.

Ainsi parlant, le Troubadour,
Doucement, ouvre sa fenêtre;
A sa Colombe, il dit bonjour,
Adieu! « vole où je voudrais être! »

J. R. M.

CHANT I

Le premier chant n'est pas très bon,
Il sert pour accorder ma lyre;
Lecteur, je demande pardon,
Tu peux éviter de le lire.

FAITS ET GESTES

Introduction, confession, invocation.
Préparatifs du départ.
Discours du *Vieux,* réponse du *Loup.*
Départ de Lisbonne.
Première visite à l'Afrique.
Bacchus veut détruire la flotte portugaise.
Il va s'entendre avec Eole, Borée et Aquilon.
Conversation de Gama avec Lapin son ami.
Un marin les prévient que la mer est grosse.
On arrive près du Cap des Tempêtes.
Les vents commencent à souffler.
Attitude de Gama, commandement de manœuvres.
Vénus inquiète sur le sort des portugais.
Elle ne se donne pas le temps de s'habiller.
Elle va, en jupon, trouver Jupiter.
Allocution de Vénus à Jupiter.
Réponse favorable de Jupiter.
Tempête à écorner les bœufs.

Apparition d'Adamastor.
Ses menaces à Gama.
Réponse de Gama à Adamastor.
Vénus paraît venant des cieux.
Cortège, et nymphes de Vénus.
Vénus apaise la tempête.
Elle envoie les Vents se coucher.
Adamastor lui demande pardon.
Vénus sourit, mais ne le lui accorde pas.
Elle invoque Jupiter.
Invocation, malédiction.
Adamastor est changé en pierre et en terre.
Vénus baptise le Cap des Tempêtes.
Origine du nom de Cap de Bonne Espérance.

INTRODUCTION

En l'an mil quatre cent et quatrevingt dix-sept,
Régnant Dom Manuel le Superbe;
Et le huit du mois de juillet,
Gama qui n'était plus imberbe,
S'embarqua dans quatre bateaux,
Trois pour ses gens, un pour les vivres,
Chacun de quatrevingt tonneaux.
Tous ces braves gens étaient ivres...
Ivres de vin? non, de courir,
Courir, voler à la victoire;
Et puis après, s'en revenir,
Couverts de lauriers et de gloire...
Beaucoup y laisseront leur peau,
Triste revers de la médaille;
Pleurons, Messieurs, sur le tombeau,
Des morts sur les champs de bataille!
De cent quarante huit, il en mourut beaucoup;
Le beau Tage en revit cinquante cinq en tout.

A l'appel il manqua, juste quatrevìngt seize,
Qui, certes en mourant, n'étaient pas à leur aise.
On ne sait pas très bien, comment fut leur trépas,
Mais il est positif, qu'ils ne revinrent pas.
Leur nom est resté dans l'oubli.
Sic transit gloria mundi!

CONFESSION

Non, je ne prétends pas étonner l'univers,
Pour m'amuser, je fais de la prose et des vers,
Tantôt je suis burlesque et tantôt satirique,
Selon que me conduit ma verve poétique.
Et si je puis donner un peu d'hilarité,
A qui lira ceci, j'en serais enchanté...

INVOCATION

Et toi, Grand Camoens, exhausse mon désir,
Prète moi ton secours, tu me feras plaisir,
Aide moi dans ce jour, et lance dans ma veine,
Le souffle Olympien, de ta divine haleine!

Calliope, ma mie, et toi mon bon vieux Pan,
Vénez chacun m'aider, réaliser mon plan.
Je sais bien que tout seul, je ne fais rien qui vaille,
Mais en vous, j'aurai fait une bonne trouvaille.

Nous aurons bien à faire, ayant pour ennemi,
Ce Quidam, qui jamais d'eau, dans son *vin ne mit*.
C'est égal, je suis fort, si votre complaisance
Me donne la vigueur de Titan la puissance.

Alors ne craignant plus de marcher de travers,
Je ferai manœuvrer ma fabrique de vers...
C'est dit, c'est entendu, pour bien remplir mon rôle
Vous allez me donner chacun un coup d'épaule.

Et si vous voulez bien, alors, me soutenir,
Non, vous n'aurez jamais à vous en repentir.

Or donc, ô Camoens, ô Pan, ô Calliope !
Je pars, et, grâce à vous, au Pinde je galope...

Je sais bien que j'aurai de fort vilains instants,
Que je serai noirci, par des mauvais-plaisants.
Peu m'importe, après tout, de vaincre je me pique !
Allons ! mon bon Pégase ! et nargue la critique !

Je commence ; écoutez, vous tous petits et grands,
Et serai très heureux, si vous êtes contents.
Je vous le dis d'avance, et vous pouvez m'en croire,
C'est, d'un grand Portugais, la véritable histoire.



Vénus se présente en jupon,
Moitié riant, moitié colère,
Dit que Bacchus est un fripon,
A Jupin, son excellent père.

CHANT I

Je chante le héros d'un tout petit pays,
Les trois petits bateaux, où pressés, réunis,
Sont cent quarante huit, serrés comme sardines,
Mais tous forts et nerveux, pourvus de bonnes mines.

Pour tout bien, leur valeur, de vigoureux gaillards
Volant à la fortune, aux perils, aux hazards,
Quittèrent, un beau jour, les riants bords du Tage,
Pour affronter les mers, la tempête et l'orage.

Il falait bien qu'ils soient comme un certain marin,
Qu'Horace dit avoir le cœur doublé d'airain.
....
....

Au moment de partir, vient un vieux rabacheur
Qui, je ne sais pourquoi, voudrait leur faire peur;
Il arrive et se tient sur le bord du rivage,
Puis d'une grosse voix, qui fait trembler le Tage,

Il leur dit doucement, et les larmes aux yeux,
Vous partez, mes amis, je vais prier les cieux:
Mais, que dis-je? plutôt, je vais prier le Diable,
Pour qu'il ne vous soit pas trop préjudiciable.

Car c'est, vous le savez, un méchant citoyen
Pour qui, tout mal est bon et tout mauvais est bien;
Et sa méchanceté ne connaît pas de bornes;
Partout on dit: craignez et le Diable et ses cornes!

.... C'est très bien de partir,
Partez, si vous voulez, mais comment revenir?
Le Copernic a dit que la terre était ronde,
Ce qu'il a bien prouvé par une mappemonde.

Alors, quand vous partez avec votre vaisseau,
Vous allez, bellement, dans le courant de l'eau;
De l'endroit du départ, vous suivez une pente,
Qui d'abord lentement, rapidement augmente.

Vous perdez le soleil, et voilà qu'un beau jour,
Vous n'aurez que la nuit, plus noire que le four.
Alors, vous voudrez bien reprendre votre route,
Mais il sera trop tard, car vous n'y verrez goutte.

Et, comment remonter, quand on est descendu
Aussi loin, sous la mer, en pays inconnu?
Si vous aviez à bord, Dom Josué le Prophête,
Je ne vous dirais rien, vous seriez à la fête.

Il dirait au soleil, qu'il vint vous escorter,
Comme il lui dit jadis, un jour, de s'arrêter.
Agissant dans ce cas, et de cette manière,
Il mettait, comme on dit, *le sens devant, derrière.*

....
....
....
....

Ah! vous feriez bien mieux de rester avec nous,
Que de vous en-aller sur mer comme des fous.
Je sais que vous avez, au ventre, du courage,
Oui, mais, et les poissons, et le méchant sauvage!?

Je vous dis franchement, quoique très valeureux,
Des forts entre les forts, des preux parmi les preux,
Les requins ne feront, de vous, qu'une bouchée !
Ah ! tout mon corps frémit, rien qu'à cette pensée !

Pour changer, regardez, voyez le désespoir
Des parents, des amis que vous n'allez plus voir.
Voyez, voyez les pleurs de votre tendre mère ;
Les pleurs de votre sœur, les pleurs de votre père !

Et même votre femme, elle est là, tout en pleurs,
Pleurant son triste sort, pleurant sur vos malheurs ;
Tout le monde est en pleurs, jusqu'à votre *caniche,*
Qui mouille de ses pleurs, le plancher de sa niche !

Ah ! si vous vouliez bien, un moment, m'écouter,
Bientôt on ne verrait plus de larmes couler.
....
....

Voyons, parlons raison, serait il pas plus doux,
Rester dans sa maison et d'y planter ses choux ;
Tranquille et doucement laisser couler la vie,
Entre son poulailler, son verger et sa mie ?!

Alors, un Loup de mer, lui répond d'un ton sec:
As tu bientôt fini, vieux bavard, tais ton bec;
Je crois en t'écoutant, entendre Jérémie;
Tu nous casses la tête avec ta litanie...

Tu pourras nous prêcher, du soir jusqu'au matin,
Je te le dis, mon vieux, tu perdras ton latin;
Pour lors, file ton nœud, et conserve ta langue,
Qui pourra te servir pour une autre harangue.

Mais nix, pour aujourd'hui, grand morceau de farceur;
Rien ne peut arrêter nos bras, notre valeur;
Tu fais ce que tu peux, ta langue est bien pendue,
Mais, malgré tes efforts, ta logique est perdue.

Merci toujours, mon cher, ton salutaire avis
Ne sera pas perdu, la preuve, je te dis:
Que quand je reviendrai, je donne ma parole,
Pour apprendre à parler, d'aller à ton école.

Voyons, es tu content, mon bon, de tout ceci?
Non, car ton air me dit, que c'est couci-couci.
N'importe, adieu bonsoir, je vais prendre la rame;
Et bien des compliments à Madame ta dame.

*

Il a dit, et bientôt, à bord du batiment,
Par un ordre donné, tout est en mouvement ;
Le cabestan gémit, les ancres sont levées,
Des mats impatients, les voiles déferlées.

Adieu la terre ! on part... nos héros pleins de cœur,
Bientôt, à l'univers, vont montrer leur valeur.
Sans obstacle, on franchit la barre de Lisbonne ;
La brise est favorable, et la mer *lisse, bonne*:

La vague se soulève et s'abaisse soudain,
Esclave obéissant, d'une divine main,
Et le flot écumeux, vivante stalactite,
Retombe, en scintillant, sur le sein d'Amphitrite.

La Déesse, elle même, éprouve du bonheur,
En sentant, des vaisseaux, l'étreinte sur son cœur.
Telle une jeune vierge innocente et craintive,
Pour la première fois, sent une ardeur native.

Maintenant, regardez les braves nautoniers,
Les vaisseaux, les marins, les soldats, les guerriers.
Ils commencent d'abord, par visiter l'Afrique,
Dont le noir habitant, leur est peu sympatique ;

Sans forme de procès, sans le moindre motif,
Il vous empoigne un blanc et l'écorche tout vif.
Le blanc est pour le noir, un bon gibier de chasse,
Le mange cuit ou cru, sans faire la grimace.

Après ça, vous direz que chacun a son goût,
Le roti plait à l'un, à l'autre le ragoût.
Nos gens, tout aussitôt, prêts à manger la soupe,
Peu friants d'être fris, mettent le vent en poupe.

Tranquilles naviguant sous l'appui de Vénus.
Mais ils avaient compté sans leur hôte, Bacchus!
Un mauvais garnement, un méchant, un ivrogne,
Qui, bientôt furieux, va leur montrer sa trogne.

Il ira chez Eole et le fera souffler,
Comme un soufflet qui souffle à la forge à forger...
Il y va, mais d'abord, il visite Borée,
Pour sonder, de ce vent, le souffle et la pensée.

Il paraît satisfait, comme l'est un Démon,
Et vole, de ce pas, allant voir Aquilon.

Il s'arrange avec tous ces tourmenteurs du monde;
La mer ne sera plus qu'une vague profonde,

Qui malgré tous les Dieux, et malgré Jupiter,
Se creusera son lit jusqu'auprès de l'Enfer,
Puis s'élevant, soudain, jusqu'à perte de vue,
Ira fourrer son nez aux portes de la nue.

Et pendant ce complot, nos braves nautoniers,
Roucoulant leurs chansons, perchés dans les huniers,
Ne se douteront pas, qu'un bien mauvais Génie,
Est en train de chercher à leur ôter la vie.

Le grand Vasco de Game et Lapin, son ami,
Causaient tranquillement, endormis à demi.
Ils se contaient entre eux, et mille et mille choses,
Sans penser qu'ils n'étaient pas sur un lit de roses.

Ils disaient, que bientôt, doublant Adamastor,
Ils allaient recontrer la terre aux pierres d'or,
Et chargeant leurs vaisseaux des produits de l'Asie,
Fournir, au monde entier, toute l'épicerie;
Se trouver, par ce fait, les premiers *épiciers*,
En Europe, apportant le fruit des poivriers.

Pendant qu'ils raisonnaient, la nuit devenait noire,
Ils avaient devant eux, un large promontoire,

Qu'il leur falait doubler, car tel était leur but,
S'ils voulaient arriver, un jour, à Calicut.

Alors, s'approchant d'eux, un marin de vigie,
Leur dit: qu'au loin, la mer paraissait en furie,
Que les flots revêtus de leurs longs manteaux blancs,
Semblaient des gros moutons, l'un sur l'autre roulants.

Les vaisseaux approchaient du Cap de la Tempête,
Où jamais les marins ne sont à bonne fête!...

Les amis de Bacchus, arrivent à grands pas,
Renversent tout, partout, et sement le trépas.
On dirait qu'Alecto, Tisiphone et Megère,
Aux pauvres matelots, ont déclaré la guerre,
Et que pour activer la violence des vents,
Les chassent à grands coups de leurs vilains serpents.

Soudain, Gama les voit; il saute de sa chaise,
Retire son habit, pour être plus à l'aise,
Et prenant dans ses mains, son large porte-voix,
De ses larges poumons, il commande trois fois:
Lofez! Lofez! Lofez!... Cargue la grande voile!
Des ris au grand hunier! diminuez la toile!...

Nicolas, prends la barre!... Enfants ne craignez rien,
Et nargue de Bacchus! Bacchus un Failli-Chien.

Mais, cependant, Vénus inquiete, peut-être,
Se réveille en sursaut, se met à sa fenêtre,
Et voit, pleine d'effroi, ses chéris protégés,
Pour boire un coup de trop, tout près d'être noyés.
Elle pousse un grand cri de colère et de crainte,
Et sent son cœur serré de douloureuse étreinte.

Alors, sans se donner le temps de s'habiller,
Du papa Jupiter, elle monte au grenier.
Et d'un ton de courroux: allons, voyons, dépêche!
Veux tu que mes amis, des requins, soient la pêche?
Je suis venue ici, promptement, en jupon,
Ne perdons pas de temps, *es tu mon père ou non?*

— Oui le suis ton père, *où*... permets que je m'arrête,
Car tu peux bien le voir, en regardant ma tête.
Je crois que tu le crois, ton incrédulité,
Fille, ferait injure à ma Divinité.

Oui, oui, je suis ton père, et le Diable m'emporte,
Quoique c'est très commun, si je crois que j'en porte!

Chère enfant, que veux tu? que veux tu? dis le moi,
Je vais mettre, pour toi, tout le ciel, en émoi...

— Puisque je trouve enfin, mon bon *père si tendre,*
Contre ce Bacchus, prends mon parti, sans attendre;
Usant, en leur faveur, de ton bon cœur humain,
A tous mes protégés, daigne tendre la main.

Elle dit, et se tait, n'ayant plus rien à dire;
Elle attend du Papa, le décrét qu'elle aspire...

Hélas! pendant qu'ils sont en train de colloquer,
Les vents ont fait fureur à tout rompre et briser.
Rien ne résiste plus á l'affreuse tempête;
Et cent fois, en ce jour nos marins, sur leur tête,
Ont vu planer la mort... Leurs malheureux vaisseaux
Qui ne portaient chacun, que quatrevingt tonneaux,
Furent bientôt réduits à l'état de squelettes,
Des voiles, ne restaient, pas même, les garcettes.
Les mats, à l'eau, tombant sous d'affreux craquements,
Se tordaient, en tous sens, comme de gros serpents.

La mer entrait partout, jusque dans la cuisine,
Les marins, peu contents, faisaient mauvaise mine,

Car ayant de quoi boire, ils voulaient à manger,
Mais sans cuisine, hélas ! on ne peut cuisiner.

C'était peu régalant, on ne pouvait pas cuire,
Et leur ventre affamé, ne les faisait pas rire.
Ils n'avaient même pas un verre de cognac,
Ni chique dans la bouche, ou pipe de tabac !
Dans ce moment suprême, oh ! combien, à leur place,
Effrayés, abattus auraient fait la grimace !

Mais non, le grand Gama, comme Pierre le Grand,
Méprise les fureurs du terrible élément.
De ses braves guerriers excitant le courage :
Ce n'est rien, leur dit-il ; c'est un petit orage ;
Et ce petit orage, avait couvert le pont,
Assez pour que l'on ait de l'eau jusqu'au menton.

Ainsi passa la nuit ; et quand parut l'aurore,
Leur situation était bien pire encore.
Devant eux s'élevait un grand monstre marin,
Il avait un gosier, d'un kilomètre, au moins,
Qui pouvait, tout d'un coup, d'une seule gorgée,
Avaler les navires et toute l'assemblée.

Ce monstre, toutefois, n'était pas si méchant
Que l'air qu'il en avait... Il dit, en commençant :
Dites, pâles mortels, courageux, intrépides,
Pourquoi venir ici dans vos bateaux rapides ?

Ça vous est défendu ; vous ne savez donc pas,
Qu'ici, vous trouverez la mort et le trépas,
Et tout ce qui s'en suit, et beaucoup d'autres choses.
Croyez moi, retournez dans vos demeures closes.
Chacun a son climat, restez en Occident,
Le pays du bon vin ; laissez là l'Orient.

Je sais que vous voulez parvenir jusqu'à l'Inde,
De vous laisser passer, je ne suis pas si *dinde.*
Par un ordre suprême, ici par le Destin
Je suis placé, je dois vous barrer le chemin.

Si vous me résistez, si ma voix ne vous touche,
Je vous fais passer tous, par le trou de ma bouche.
J'avale un fleuve, moi, je ne dois pas le nier,
Et vous y passerez, sans frôler mon gosier.

Terrible est le moment, la mort était présente,
Gama triste et piteux, un dernier effort tente.

A ce monstre, qu'il voit impossible à fléchir,
Il dit de le laisser, un moment réfléchir.

Il veut gagner du temps... Déjà, dans l'atmosphère,
Il voit poindre, de loin, le secours qu'il espère.
En effet, le ciel s'ouvre, et Vénus apparaît,
Fendant l'air à grands pas, rapide comme un trait,

Paraît! tout autour d'elle, est le joli cortège,
De ses nymphes des eaux, en tuniques de neige.
De sa main delicate, elle écarte les vents,
Et leur dit de rentrer dans leurs antres béants.

Alors, Adamastor, tremblotant de la fièvre,
Reste coi, tout penaud, et plus honteux qu'un lièvre
Qu'une poule aurait pris... Que fais tu là, maraud?
Tu veux, à mes amis, faire faire le saut!

Mon *père Jupiter!* fais que, par ton *tonnerre,*
Ce *hère* si *pervers,* soit de *pierre* et de *terre!*

Madame pardonnez, moi je ne savais pas,
Que vous commandiez tout, du haut jusques en bas!

Je ne pardonne pas, et voici ma sentence:
Tu seras, désormais: CAP DE BONNE-ESPÉRANCE!



D'Adamastor c'est la kilométrique bouche,
Dans le monde, il n'est rien qui la ferme ou la bouche.
Il pourrait, sans efforts, sans faire des façons,
Avaler les vaisseaux, la mer et les poissons !

CHANT II

Le second chant n'est pas mauvais,
Il pourrait être mieux encore ;
Les suivants seront ils parfaits ?
Je n'en sais rien, car je l'ignore.

FAITS ET GESTES

A la voix de Vénus, on voit calmer les flots.
Tous les vaisseaux détruits, hors la coque.
Vénus appelle sa nymphe favorite *Ninine*.
Elle envoie chercher les Tritons.
Dix minutes après, les Tritons arrivent.
Le portrait des Tritons.
Les Tritons se mettent à l'ouvrage, rétablissent les navires.
Adieux de Gama à Vénus.
Départ et marche des vaisseaux après la tempête.
On double le Cap de Bonne-Espérance.
Diner de Gama, son sommeil.
Le quart du soir, la mer, la lune, les étoiles.
L'aurore, le lever des marins, toilette, revue.
Branle-bas de combat, gymnastique.
Combat simulé, exercices, description.
Midi, l'officier prend le point.
Le continent, le capitaine Lapin, sa valeur.
Lunette de Gama, il n'y voit rien.

La lunette privée d'une lentille.
Embarras de Gama. Comment faire ?
Lapin trouve le verre et rajuste la lunette.
La terre paraît, le canot à la mer.
Vellozu se présente pour monter le canot.
Gama lui donne la permission d'aller à terre.
Arrivé à terre, Vellozu est entouré de noirs.
Il leur donne des joujoux, colère des noirs.
Vellozu fuit vers le rivage.
Les sauvages le poursuivent à outrance.
Gama vient à son secours.
Gama blessé au bas *du dos.*
Défaite des nègres, qui ne sont pas blancs.
Revenus bredouilles.
Gama va se coucher.
Conversation de Durand et Vellozu...

CHANT II

A la voix de Vénus on voit calmer les flots,
Et la gaité renait parmi les matelots ;
Puis, pour lui témoigner toute leur allégresse,
Ils chantent leur cantique à la bonne Déesse.

Cependant, il falait penser à s'en aller ;
Mais tout était détruit, on voyait tout nager.
A bord, il ne restait pas le moindre cordage,
Les mats, les matéraux, tout était à la nage.

Les hommes, fatigués après tant de tourment,
Ne pouvaient faire un pas, c'était embarrassant.
En effet, tant de temps, sans prendre nourriture,
Avait terriblement affaibli leur nature.

Sans boire ni manger, pendant trois jours entiers,
Avait réduit, à rien, nos pauvres nautoniers.

Ce que voyant Vénus, elle appelle Ninine,
Son lieutenant en pied, et lui dit en sourdine :
De la mer, que tu vois, va jusqhes aux bas-fonds,
Et, vite, amène ici la troupe des Tritons.

Et la nymphe aussitôt, va, pique dans l'eau fraiche,
Rapide comme un thon, vole comme une flèche.
Dix minutes après, on voyait arriver
Une foule, sur l'eau, difficile à nommer.
A l'homme ils ressemblaient pas les bras, la figure,
Mais leur queue, en trompette, était d'écaille dure,
De l'herbe au lieu de poil, recouvrait tout leur corps,
Et leurs membres trapus, paraissaient tous très forts.

Alors Vénus leur dit : Voici de la besogne,
Que ce chien de Bacchus, cet animal d'ivrogne,
Vous a taillée, enfants, je ne sais pas pourquoi,
Car il savait très bien, que lutter avec moi,
C'était perdre son temps, sans sujet et sans cause.
Maintenant, je me tais et parlons d'autre chose.

Vous voyez, sur la mer, ces malheureux vaisseaux,
Des cadavres flottants, nus et sans apparaux;
Ils me font peine à voir et j'en pleure de rage;
Que ne puis-je, à Bacchus, lui couper l'œsophage;
Oh! quel plaisir j'aurais, si de ma propre main,
Je lui pouvais boucher son gros canal au vin!

Maintenant écoutez, verts habitants de l'onde:
Les uns vont retourner dessous la mer profonde,
Les autres vont rester à mes ordres soumis,
Et tous travailleront en faveur mes amis.

Écoutez tous encore, écoutez moi, Messires:
Il faut qu'en un instant ces trois petits navires,
En un clin de mon œil, *et je vais regarder,*
Soient réparés à neuf et prets à naviguer.

N'oubliez pas, surtout, une bonne cuisine,
Des vivres bons et frais, des vins à la cantine.
Je veux qu'à mes amis il ne manque de rien;
Qui veut faire le bien, doit le faire très-bien.

Obeissez, allez!... Non, éclair plus rapide
A jamais sillonné le firmament humide,

Que ces vaillants Tritons, qui, brefs en leurs travaux,
Semblent une machine à cent mille chevaux.

Un des plongeurs revient, apportant une armure,
L'autre le suit de près, porteur d'une serrure,
Enfin, comme au convoi de Monsieur Malborout,
Un troisième paraît ne portant rien du tout.

Cependant les Tritons de la première équipe,
N'étaient pas demeurés, rien qu'a fumer leur pipe.
Car, d'un signe et d'un mot, tous en un même instant,
Ont remis toute chose à son emplacement.

Les navires sont préts à déferler leurs voiles:
Nos marins vont bientôt découvrir les étoiles
D'un nouvel hémisphère, où le climat plus doux,
Ne les livrera pas à la mer en courroux;
Où zéphyre a son nid, où des vents plus propices,
Les conduiront, tout droit, au pays des épices.

Mais avant de partir, Gama reconnaissant,
A Vénus dit adieu, lui dit: *bon soir, bon an...*

Enfin, on leve l'ancre, et la vaillante quille
Obéït à l'aimant, comme une jeune fille.

L'allegresse est à bord, les vaisseaux radieux
De marcher sous l'appui d'une fille des Dieux,
Parcourent, lestement, sur une mer tranquille,
L'espace qui paraît uni comme de l'huile.

Dèjà, dans le grand Golfe, ils entrent triomphants,
Ils font éclater l'air, au loin, de joyeux chants ;
Et les marins sauvés, après tant de misères,
Font monter, jusqu'aux cieux, leurs ferventes prières.

L'illustre capitaine, après ce tremblement,
Se mit à visiter l'état du batiment ;
Les haubans, les huniers, les agrès, les cordages,
Les pièces de canon, les haches d'abordages.

Les ancres, les grapins, les lances, les épieux,
Les chaines, les boulets, tout passa sous ses yeux.
Ayant trouvé tout bien, suivant son espérance,
Gama sent le besoin de prendre sa pitance.

Il appelle le Cook, et lui dit d'amener
A pouvoir lui servir, aussitôt, son dîner.
Nous savons que Vénus, dans sa bonté suprême,
Avait fourni de tout, et même de la crême.

Ce qui fut dit, fut fait; et, dans un tour de main,
Le Steward lui servit un repas Mandarin :
Le champagne frappé, les melons à la glace,
Sous ce climat brulant, étaient bien à leur place.

De ce dîner marin, le menu fut friant.
Les primeurs d'Occident, les douceurs d'Orient,
Amenaient, doucement, la bienheureuse phase
Où Gama va tomber en délirante extase.

Rien, comme on peut le voir, ne manquait au festin,
Le héros fut bientôt, un *tantinet, en train ;*
Sa tête devint lourde; et sa jambe avinée,
Lui dit qu'il était temps d'achever la journée.

Il prit donc son café, *puis son pousse-café,*
De tabac caporal bourra son narguillé,
Et laissa, dans les airs, voltiver sa pensée,
Pêle-mêle au milieu d'un torrent de fumée.

Sentant, finalement, ses yeux s'appesantir
Et les pavots morphins l'inviter à dormir,
Il se met sur son lit, où bientôt, il sommeille,
Sous la garde de l'homme, à la barre, qui veille...

Pendant que le héros, sur son cadre étendu,
Par les vins, les liqueurs, doucement retenu,
Montons sur le tillac, visiter l'équipage,
Qui vient prendre son quart, selon l'antique usage.

Chacun est à son poste, attentif, au repos,
Car la mer est tranquille et calmes sont les flots.
Le navire entouré d'un cordon électrique,
Nous paraît, dans la nuit, un briquet phosphorique.

Et la lune argentée, aux reflets lumineux,
Nous représente assez un gros fromage aux cieux,
Pendant qu'au firmament, l'étoile qui scintille,
Promene ses rayons sur la vague qui brille...

... On a passé la nuit, et marché rondement.
Déjà, dans le lointain, l'horizon blanchissant,
Annonce que l'Aurore, avec ses doigts de rose,
Vient ouvrir les rideaux de son alcove close.

Le fiacre du soleil, dans son cours éternel,
Bientôt apparaîtra sous la voute du ciel,
Et ses quatre chevaux, parcourant leur carrière,
Verseront, en passant, des torrents de lumière.

Le cocher c'est Phébus, qu'on dit être Apollon,
Ses chevaux sont Eous, Pyrous, Ethon, Phlégon ;
Leur métier est fournir la course vagabonde,
Qui, pendant tout le jour, doit éclairer le Monde...

Les marins sont levés, lavés, peignés, brossés,
Pouvant se présenter, joliment, astiqués.
Alors, le commandant leur passe la revue,
Et paraît satisfait de leur bonne tenue.

Il leur fait délivrer, à chacun, un bon boch ;
Et l'officier de quart, s'en va jeter le loch,
Pour savoir quelle fut la marche du navire,
Qu'il devra, sans retard, sur son registre, inscrire.

Après ces premiers soins, l'officier commanda
Un service appelé : *branle-bas de combat.*
C'est comme qui dirait : faire la gymnastique,
Qui simule, en petit, un combat homérique...

Sitôt que dans les airs la voix du Porte-voix,
Des mots sacramentaux retentit une fois,
Ces valeureux guerriers, auparavant tranquilles,
Semblent tous possedés de mouvements fébriles.

Tout disparaît du pont à ce moment fatal,
Pour s'armer lestement on court à l'arsenal,
D'où l'on entend un bruit étrange qui fourmille,
Et, prompt comme un volcan, surgit par l'écoutille.

Alors, chacun paraît armé de pied en cap,
Pendant que l'officier met le navire en cap :
Bientôt les canoniers attentifs à leurs pièces,
Vont mettre, en un instant, leur adversaire en pièces.

On leve les filets, on jete le grapin,
Qui doit, de l'ennemi, rapprocher le chemin.
A ces préparatifs succède le silence,
Car l'archet de la mort va commencer la danse.

Les canons sont chargés de boulets de carton,
Et la poudre, qui sert, est poudre de coton.
Tout celà, cependant, va faire un tel tapage,
Que personne entendrait, sur sa tête, un orage.

Le signal est donné. A babord, à tribord,
En un clin d'œil, c'est un remue-ménage à bord.
Les sabres, les poignards, les haches d'abordage,
Sement, de tous côtés, la mort et le carnage.

Feu partout!... Le canon, à ce commandement,
Fait entendre aux échos un long éternument :
On dirait, un moment, que le Dieu du tonerre
De son géant tambour, veut effrayer la terre.

Ou bien que dans les airs, le chariot de Thor
Roule en dévergondé, plus effrayant encor...
Les poissons éveillés dans leur onde salée,
Vont cacher, tout au fond, leur amère pensée.

Qu'est ce que tout ceci, qu'est ce que tout cela?
D'où peut venir ce bruit, cet affreux *brouhaha?*
On consulte, aussitôt, les plus anciennes têtes,
Qui, de ces animaux, ne sont pas les plus bêtes.

Personne n'avait ouï, jamais, tel désarroi,
Ce qui fit, qu'en ce cas, tout le monde fut coi.
Ce n'est pas étonnant, car la gent poissonnière,
Jamais s'était trouvée, à de pareille affaire.

Enfin, las de parler et de s'égosiller,
Chacun prit le parti d'aller se promener;
D'aller se promener, je veux dire à la nage,
Regagner, rassuré, son tranquille hermitage...

Cependant qu'ils s'en vont au plus profond des eaux,
Voyons ce qui s'est fait à bord des trois vaisseaux.
Gama, comme on le sait, montait la Capitaine,
Et c'était naturel, en étant capitaine,

Il avait fait hisser, au grand mat, le signal
Que l'on se batte bien, *sans se faire du mal.*
Ses hommes valeureux, s'acquittait à merveille,
De la commission, à nulle autre, pareille.

Aussitôt les cornets, les sifflets, les tambours,
Faisaient un tintamarre, à les rendre tous sourds.
On aurait pu penser, ces notes infernales,
Un envoi de Pluton, durant les Saturnales.

Ran-tan-plan! paf! pif! pouf! fusils et pistolets.
Boum! Boum! canon, mortiers vomissent leurs boulets,
Boulets faits de carton, qui paraissaient sur l'onde,
Des têtes sautillant, en dance vagabonde...

Maintenant, regardons sur le pont du tillac,
Nous y verrons regner un drôle de *mic-mac.*
L'un avance et recule, il recule et s'avance,
Et l'autre, sous le nez, lui fait passer sa lance.

Un troisième paraît, désigné par le sort,
Qui doit tirer sa chique et simuler le mort;
Il tombe transpercé, tourne l'œil, il expire :
Ceci, bien entendu, c'est histoire de rire.

Enfin, quand on s'est bien battu, rompu, tordu,
Et que du sang absent, on s'est assez repu;
On cesse le combat, on peut reprendre haleine
Après tant de travaux, de fatigue et de peine.

On compte les dégats, les morts et les blessés,
Les blessés son absents, ainsi que les tués;
Et je m'en réjouis, je le dis; car, en somme,
Je n'aime pas les jeux où l'on trouve mort d'homme...

Pendant qu'on se battait, combattait, massacrait,
Le temps faisait sa course, et midi s'approchait;
C'est le moment du *point,* où l'homme s'oriente
Avec un instrument qu'on appelle un octante.

Un mousse va chercher cet objet précieux,
Que l'officier de quart, braquera vers les cieux;
Le ciel étant serein, et la voûte azurée,
Son observation fut bientôt terminée.

Le compas démontrait, que, du sol africain,
Le côté d'orient n'était pas très lointain...
Alors, maître Gama, demanda sa lunette,
Pour en être bien sûr, en avoir l'âme nette.

D'abord, il regarda de son œil clairvoyant,
Pour voir si c'était bien l'africain continent...
Vous saurez que Lapin, homme d'un grand mérite,
Vint, après le combat, lui faire une visite.

Et vous savez déjà, que ce brave marin,
Sans reproche et sans peur, commande un brigantin.
Or, Gama regarda, braqua sa longue-vue,
Il n'y vit que du feu, puis la mer toute nue.

Qu'est ce qu'est que cela? avec mes propres yeux,
Qu'avec cet instrument, j'y verrais beaucoup mieux?
Qu'est il donc arrivé? j'en jure, sur ma vie,
Il faut que ma lunette ait eu quelqu'avarie.

Prends moi cela Colas, et puis regarde bien;
Lapin prend la lunette, et dit: je ne vois rien.
Ce n'est pas étonnant, tenez, voila le vice,
Il manque la lentille et fait mauvais service.

Que faire dans ce cas ? la chercher avec soin,
C'est chercher une aiguille en la botte de foin;
Vous croyez? — je le crois — moi je le crois facile,
Car je vois à vos pieds quelque chose qui brille.

En effet, c'était vrai, car l'objet qui brillait,
Était, de l'instrument, le verre qui manquait.
Alors, et sans tarder, la lentille trouvée,
Se retrouva bientôt à sa place placée.

Allons, mon bon Lapin, regarde à l'horizon,
A gauche du bateau, si tu vois terre ou non?
Lapin regarde et dit: je vois bien quelque chose,
Quelque chose de noir, qui n'est pas couleur rose.

— Sa couleur n'y fait rien, ce que je veux savoir,
Si l'on peut atterrir, d'ici jusqu'à ce soir;
Car il manque beaucoup d'objets pour la cuisine,
Sans compter le peu d'eau qui reste à la cantine.

Cela dit: il commande: amurer à babord!
La barre sous le vent! mettre l'aiguille au nord!
Naviguer prudemment, sous la brise prospère,
Et laisser arriver du côté de la terre!

Ainsi passa la nuit ; quand vint le lendemain,
On était près de terre, on l'avait sous la main.
Mais personne savait, comme on avait envie,
Si cette région serait une ennemie ?

Si, par un sort heureux, ils seraient bien reçus,
De ces pays nouveaux, par les gens inconnus ?
Comme un homme prudent, dans cette incertitude,
Gama sut déployer sa prudente habitude.

Alors, il ordonna, de suite, mettre à flot,
Ayant peu de tirant, le plus petit canot,
Et puis, pour le monter, chercha dans sa pensée,
Celui qui peut, le mieux, mener cette équipée.

A ce moment, un gars, le marin Vellozu,
Gaillard fort et trapu, barbu, poilu, velu,
Se présente, et lui dit : laissez moi, Capitaine,
Aller voir, de ces gens, la frimousse africaine.

Je vous réponds de tout, vous verrez... *a pas peur !*
Je tacherai d'abord, de les prendre en douceur ;...
Non, je ne les crois pas, de si mauvaises âmes,
Je ferai, s'il le faut, la cour même à leurs femmes.

Mais ne connaissant pas de leur langue, les mots,
Je leur exhiberai de ces petits biblots,
De ces colliers de verre et perles chatoyantes,
Des bracelets de cuivre aux couleurs miroitantes.

Les hommes je prendrai d'un mode différent ;
Ils sont très amateurs de quelque chose ardent :
Je pourrai, certe bien, contenter leur envie,
Je les régalerai de verres d'eau-de-vie.

Je le dis, Capitaine, et surtout croyez moi,
C'est un mauvais moyen, qu'exciter leur effroi ;
Mon père me disait, que, pour prendre la mouche,
Le vinaigre est mauvais, c'est le miel qui la touche.

Gama, sans hésiter, concede la faveur,
Car il connait, du gars, la force et la valeur...
Merci, je prouverai, qu'en cette circonstance,
J'aurai sû meriter votre condescendance.

Ferdinand Vellozu, car tel était son nom,
N'en demande pas plus, et vous fait un plongeon.
Il rame des deux bras, il arrive à la nage,
Sans souci ni sans peur, à la côte sauvage.

Quand il fut arrivé, rien de mystérieux
Dans ce pays nouveau, ne s'offrit à ses yeux :
Des forêts de géants, couvertes de verdure,
Indiquaient, à son œil, une belle nature.

Pour chercher de l'eau douce, il se mit en chemin,
De l'eau douce ! Ah bien oui ! pas plus que sur la main,
Il s'interne bientôt dedans la forêt sombre,
Sans être plus heureux, il n'en trouve pas l'ombre.

Mais en revanche il trouve, au détour d'un taillis,
Une troupe de noirs, dont il est assailli.
C'était embarrassant ; à la première vue,
Il ne sait pas s'ils sont amateurs de chair crue.

S'ils le sont, par hazard, c'est un homme flambé,
Il sera, cuit ou cru, bien et dûment, mangé.
Alors il a recours aux joujoux qu'il apporte,
Ce moyen, à l'instant, un peu le reconforte.

Pour montrer qu'il est bon, et doux comme un agneau,
Il s'empresse d'offrir, à leur chef, un anneau,
A sa noirotte femme, un collier de Venise,
A son noiraud de fils une autre mignardise.

Ce moyen, un moment, lui parut réussir,
Car il vît, dans leurs yeux, un signe de plaisir.
Comme il ne donnait rien au reste de la troupe,
Il voit les mécontents se réunir en groupe,

Gesticuler, brailler, crier, hurler, grogner,
Et qu'ils étaient bien prêts, sur lui, de se jeter;
Alors, pour s'éviter une grosse avarie,
Il leur donna le tout de sa quincaillerie.

Il ne put, cependant, les satisfaire tous,
Ceux qui n'avaient rien eut, semblables à des loups,
Faisaient grincer leurs dents, blanches comme l'ivoire,
Ornement dangereux de leur grande machoire.

Le cas ne laissait pas d'être très épineux;
Mais, soudain, Ferdinand, fait *ni d'une ni deux,*
Se tourne vivement, sans *tambour ni trompette,*
Et prend, sans dire adieu, *la poudre d'escampette.*

Alors on pouvait voir une course au clocher,
Ferdinand pour s'enfuir, les noirs pour l'attraper.
Mais, malheureusement, trop gené par sa botte,
Quand galopent les noirs, c'est à peine s'il trotte.

Mais Gama, qui de loin, s'était bien aperçu
Du danger que courait son pauvre Vellozu,
Avait fait mettre à flot la plus grande chaloupe,
Et s'embarqua lui même, avecque de la troupe.

Il en était bien temps, car de force épuisé,
Fernand, aux mains des noirs, serait, certe, tombé.
La chaloupe pressée approche du rivage,
Puis, un feu bien nourri, sur la horde sauvage,

Fit cesser, un moment, la persécution,
Attirant sa surprise et son attention.
Quatre des leurs tombés, ont mordu la poussière,
Le reste, stupéfait, arrête sa carrière.

Ce moment dura peu, car le chef furieux,
Ranime ses soldats, pousse les plus peureux ;
Alors, les traits volant dans les airs, pêle-mêle
Sur l'embarcation, tombaient comme la grêle.

Cependant Vellozu, qui ne perd pas l'esprit,
Vite, met à profit, ce moment de répit.
Et courant, de plus belle, il arrive à la plage,
D'où, sans perdre un instant, il se jète à la nage.

Pendant ce temps, un noir, par un mauvais propos,
Introduit, de Gama, sa flêche *au bas du dos,*
Lui fait, en cet endroit, une large blessure,
Qui, pendant quelque temps, gènera son allure...

Sitôt que Vellozu, par miracle sauvé,
Eut atteint le canot, et qu'il y fut hissé,
Pour adieu, l'on envoie à la noire assemblée,
Des engins meurtriers, une fière bordée.

Du feu, bien dirigé, les effets foudroyants
Avaient jonché le sol de morts et de mourants;
Ceux qui vivaient encor, pris d'une peur panique,
S'en vont cabriolant, sans donner la réplique.

Enfin, étant fini ce combat éclatant,
Gama conduit la barque à son logis flottant...
Mais le pis de l'affaire et qui le plus l'embrouille,
C'est que, sans eau ni vivres, il s'en revient *bredouille.*

C'est un petit malheur, personne n'en est mort,
Ce qui fait espérer, plus tard, un meilleur sort.
C'est le sort d'un amant, auprès d'une cruelle,
Qui, dans deux ou trois jours, ne sera plus rebelle.

Aussi, Gama se dit, dans son cœur valeureux,
Que, pour une autre fois, il sera plus heureux ;
Et confiant en Dieu, puis en sa bonne étoile,
Aux vents qui lui sont bons, fait manger de la toile.

Les ordres sont donnés aux trois autres vaisseaux,
Pour, de la Capitaine, arriver dans les eaux.
Après cela, Gama descend dans sa cabine,
Certain que sa flottille, assurément, chemine.

Quand il s'est assuré que tout va bien à bord,
Il se met sur son lit, il s'étend et s'endort ;
Achevant, dans son cœur, sa prière fervente,
Laissant un souvenir, à la patrie absente...

Pendant que Gama dort, les gens de faction;
Se mirent à causer de l'expédition,
Où Vellozu traqué comme une bête fauve,
Recourut à ses pieds, pour avoir la peau sauve.

Alors, maître Durand lui dit d'un ton moqueur,
Qu'il avait un bon pied, qu'il était bon coureur,
Surtout devant les noirs. — Moi je t'ai vu bien leste,
Les jambes à ton cou, sans demander ton reste.

— Moi, j'ai fui ! qui dit ça ? je fuyais, moi, de quoi ?
Vous n'avez donc pas vu qu'ils couraient après moi,
Que je courais devant, afin de les conduire,
Avec rapidité, près de notre navire ?

Je leur avais conté, dans la langue des muets,
Qu'ils seraient bien reçus dans nos flottants chalets ;
Nous étions bons amis, quand votre fusillade,
Nous a tous dérangés dans notre promenade.

Allez, allez ! c'est vous qui furent des peureux,
Qui viennent tous armés et faites feu sur eux.
Allez ! pour attraper les nègres et les mouches,
Aux unes, ni vinaigre ; aux autres, ni cartouches.

CHANT III

Le troisième chant, le voici,
Il contient des choses fort graves ;
S'il vous semble mal réussi,
Vous en ferez *des Choux-des-Raves !*

FAITS ET GESTES

Non, je ne connais pas, dans tout le genre humain...
Description de la vie de marin.
Opinion d'un matelot.
Conseils d'une dame.
Non, Dieu n'existe pas !
Opinion èrronée.
Conclusion à cet égard.
Leçon de géographie et d'autres choses.
Durand le maître d'équipage.
Le mousse Bragançon élève de Durand.
Les oies, quand elles vont aux champs.
La faim se fait sentir.
Il n'y a plus rien à bord.
Recette pour avoir quelque chose.
Chat et chien.
La Marseillaise.
Colomb et son œuf.
Expédients de Gama.

Il faut de la vertu, pas trop n'en faut.
Comparaisons.
Le médecin, la fille à marier.
Déjeuner frugal de Gama, interrompu.
Avis de la vigie, terre! terre!
Où était la lunette de Gama.
Gama s'embarque et va à terre.
La plage est déserte, on trouve de l'eau.
Il n'y a ni hommes ni femmes.
Cette dernière circonstance contrariante,
Contrarie les marins.
On trouve des arbres à venin,
Le mancenillier, le upa upa, etc.
Avertissement de Gama à ses gens.
Gama s'enfonce dans la forêt voisine.
Gama rençontre une tortue, il l'apporte.
On transporte l'eau et la tortue à bord.
La pêche à bord, qui fournit du poisson.
Eau, tortue et vin.
On fait un copieux festin.
Mais la cloche a tinté,
A son son argenté,
L'equipage se couche,
Tousse, crache et se mouche.
Le quart de nuit.
Je suis fatigué, je vais me coucher.
Adieu! jusqu'à demain,
Où je commencerai le quatrième chant.

CHANT III

Non, je ne connais pas, dans tout le genre humain,
Un sort plus malheureux, que celui d'un marin;
Pour lui point de repos, un salaire pygmée,
Sa vie, á tout instant, à la mort exposée.

Entre le ciel et l'eau, quatre pouces de bois,
Pour habitation une coque de noix,
Sans amis, sans parents, et surtout sans amie,
Voilà, du matelot, le séjour et la vie.

Je vous cite un exemple : un jour qu'il faisait nuit,
Une nuit de tempête, où l'éclair, au ciel, luit,
Où tout pète et tout craque, où la vague fait rage,
Où l'eau tombe à torrents, où gronde, enfin, l'orage,

Un marin grommelant, contre son sort, jurait,
Avec de vilains mots, Dieu même injuriait.
Une personne, à bord, qu'on dit être une dame,
Lui dit, en lui parlant, que craignant pour son âme,

Il ferait bien plutôt, d'implorer le bon-Dieu,
A la Vierge Marie, en son cœur, faire un vœu,
Aux saints du Paradis, adresser sa prière,
Pour apaiser, d'en haut, la Divine colère.

— Parlez m'en, du bon-Dieu : Non, Dieu n'existe pas,
Ni sur terre ou sur mer ; pas plus en haut qu'en bas ;
Par Messieurs les curés, une *frime* inventée,
Pour faire, de nous tous, une riche curée.

Non, Dieu n'existe pas, je vous le dis, enfin,
S'il est *bon,* aurait-il inventé le marin ?
Le marin dont la vie, amère et malheureuse,
Revoit, à chaque instant, la tombe qui se creuse.

Non, Dieu n'existe pas, car sa Divinité,
Aurait, pour le marin, un peu de piété,
Allégerait, un peu, son existence dure,
Les tourments qu'il supporte, et les maux qu'il endure.

Non, Dieu n'existe pas, non, Dieu n'existe pas,
Je vous le dis deux fois, pas plus en haut qu'en bas.
Après ça, vous savez ?... une chose facile :
Allez... où vous voudrez, et laissez moi tranquille...

A moins que, cependant, ce *bon*-Dieu soit *mauvais*,
Et qu'il veuille, à plaisir, tourmenter ses sujets ;
Qu'il nous ait mis au monde, et colloqué sur terre,
Pour nous martyriser, exercer sa colère...

Ainsi parlent souvent, sur mer, les matelots ;
Damoclès incessants, menacés par les flots !...
Plaignons les et prions la haute Providence
Afin de pardonner cette fausse croyance.

....

Je m'en vais, maintenant, occuper mon loisir,
A vous conter un fait qui vous fera plaisir.
A bord, il existait, un Maître d'équipage,
Dont l'occupation, l'habitude et l'usage,

Était de, chaque jour, donner une leçon
De son petit savoir, au mousse Bragançon.
Or, ce jour, était jour de la Géographie,
Sur quoi, depuis six mois, l'enfant se mortifie.

— Avance à l'ordre, muf, dit le père Durand,
C'était ainsi le nom de ce marin pédant...
Sais tu bien, mousseton, ce que c'est qu'l'Amérique?
— Eh! oui, je le sais bien, j'ai connu *la mère Hique;*

C'était, dans mon pays, la femme du *père Huc*,
Un ancien loup de mer, et qu'en avait le *truc*,
A preuve, qu'il avait un galon sur sa manche,
Quand il mettait, sur lui, son habit du dimanche.

— Tu pataugés, mon fils, c'est pas ça, c'est pas ça;
Moi, je vas te le dire, écoute, grand bêta:
L'Amérique est la mer, qu'est auprès du tropique,
Le Tropique est le père, à qui s'y frotte il pique.

Comprends tu? — Comprends pas; j'aimerais mieux savoir,
Qu'el est ce feu tout rond, qui manœuvre, le soir?
— C'est comme qui dirait, une fenêtre ronde,
Par où le bon Dieu voit, ce qui se passe au monde.

Oui, ce gros œil de bœuf, c'est la lune, mon gars,
Tu la vois, tu l'as vue, et tu la reverras,
Elle perche bien haut, tiens, quatre mats de hune,
Ne pourraient pas toucher aux talons de la lune.

Le soleil et la lune, au ciel furent placés,
Pour servir aux marins, quand ils sont très pressés.
Un jour tu sauras ça, comme moi, dans ta vie
On appelle cela, de l'*Aster-onomie.*

C'est l'heure du travail, j'ai fini ma leçon,
Prends tes *quilles,* va-t-en ; à l'ouvrage, garçon !
Vivement, ou si non, tu sais bien ma recette,
Ton dos connait déjà, la touchante garcette.

Cependant les vaisseaux, ou mieux coque de noix,
En queue à la leu-leu, marchent tous à la fois :
Et fendent, de la mer, la surface tranquille,
Qui ne s'oppose pas à leur vaillante quille.

Les poules sont ainsi, quand elles vont aux champs,
La première, toujours, s'en va, prend les devants,
La seconde, à son rang, suit de près la première,
Et la troisième, enfin, après vient la dernière.

Naviguer, c'est très bien, mais il manque de quoi,
Mettre dans la *bedaine,* et ranimer la foi,
Avant que quelque grain, dans leur estomac, entre,
Il ne leur reste plus, *qu'à se brosser le ventre.*

C'est bien dur, pour des gens, quand ils ont appétit,
De n'avoir, sous la dent, ni du cru ni du cuit ;
Et d'éprouver de plus, comme défunt Tantale,
Le besoin de manger, véritable *faim-valle.*

Si l'on avait, au moins, quelques centaines d'œufs,
Des moutons gros et gras, puis un troupeau de bœufs,
Des légumes tout frais, des melons, des oranges,
Et d'autre chose encore, on pourrait être aux anges.

Mais, tout-à-l'heure, à bord, on ne trouvera rien,
Qu'un chat tout efflanqué, un pauvre maigre chien.
Alors, pour essayer de les mettre à leur aise,
Gama leur chantera, l'air de la Marseillaise.

Mais, malheureusement, ni l'air ni la chanson,
A leur estomac creux, pourra donner du ton.
Ceci le préoccupe, il voit bien, à leur mine,
Qu'ils ne sont pas contents de souffrir la famine.

Cet état, de ses gens, le fait bien réfléchir,
Il ne sait trop que faire et comment s'en sortir,
Il entend, d'un côté, des signes de murmures,
De l'autre, il voit que trop de sinistres figures.

Tels vous voyez, l'hiver, par la faim, aux abois,
Les loups cerviers ou non, poussés dehors les bois,
Ou le jour ou la nuit, entrer dans les villages,
Et, dans les poulaillers, commettre des ravages.

Gama, qui se souvient, de Colomb et son œuf,
Leur dit, que dans trois jours, il seront mis à neuf,
Par dessus le marché, qu'on trouvera des femmes,
De toutes les couleurs, aux yeux remplis de flammes.

A ces mots, les marins, quoique faibles et las;
Font retentir les airs, de leur joyeux hourras !
Car il pourront, bientôt, contenter la nature,
Et se passer, chacun, une belle future.

Le capitaine ayant, par sa subtilité,
Remis, à bord, la paix et la tranquillité,
Rétablissant ainsi, l'ordre et l'obéissance,
En leur donnant, soudain, un rayon d'espérance,

Songea que, sans retard, il fallait, à tout prix,
De ses gens affamés, remonter les esprits ;
Qu'après avoir conté, de telles *fariboles ;*
Il devait essayer de tenir ses paroles.

Depuis la catastrophe où Fernand Vellozu,
Avait failli rester en pays inconnu,
Dont les noirs habitants, un tant soit peu barbares,
Vous reçoivent les gens, de façons si bizarres,

Gama ne voulait pas, sans en être certain,
Aborder, de nouveau, le rivage africain.
De ses gens, peu nombreux, il n'avait nulle envie,
Dans ces pays lointains, de prodiguer la vie...

Il faut de la vertu, dit un célèbre auteur,
Mais il n'en faut pas trop, répond l'autre orateur,
Car un excès en tout, de vertu passe à vice,
Et nous produit le mal, au lieu d'un bénéfice.

Tel était de Gama, l'excès de son souci,
Que, malgré sa bravoure et son esprit hardi,
Voulant, de ses guerriers, conserver l'existence,
Il les laissait mourir, faute de subsistance.

Tel aussi le malade, aux mains d'un médecin,
Qui, le médecinant, du soir jusqu'au matin,
Aurait bien pu guérir, de cette maladie ;
Mais la drogue, à l'excès, lui retire la vie.

Telle certaine fille, au désir exigeant,
A son goût ne trouvait jamais un prétendant.
L'excès de son désir, fit que, la précieuse,
De prendre un vieux mari, se trouva fort heureuse...

Il fallait donc, de suite, aviser vivement,
C'est le premier devoir, du premier commandant.
Alors se rappelant: *celui qui diffère, erre !*
Gama fait naviguer du côté de la terre.

Il fait monter un homme, au plus haut des huniers,
Afin de l'avertir, s'il voit des cocotiers,
Ce qui, pour les marins, est un certain indice,
Que la terre est tout près, et peut être propice.

Ayant donné cet ordre, il dit au cuisinier,
De servir, sur sa table, un frugal déjeuner.
Un déjeuner frugal, digne d'un cénobite,
Qui ne peut contenter le ventre d'un ermite.

A peine venait il de savourer un œuf,
Souvenir agréable à son estomac veuf;
Que l'homme des huniers, qui restait en vigie,
De ses larges poumons, terre ! terre ! s'écrie.

*

Gama, sans achever, s'élance sur le pont,
Assitôt, sur ses yeux, met ses deux mains en rond.
(Il avait oublié de prendre sa lunette,
Qu'il gardait, avec soin, dedans une cassette).

De ses yeux, il regarde; en effet, il croit voir,
Quelque chose, au lointain, de rouge, blanc ou noir.
Alors, il fait armer, son canot ordinaire,
Pour aller visiter, la plage solitaire.

Gama veut y aller, il était dans son droit,
Quoique le règlement, lui défend cet exploit.
Mais, dans certains moments, il n'est plus de police,
Et qui commande à bord, peut faire à son caprice.

On quitte le vaisseau; le canot bien conduit,
En un clin d'œil arrive; on débarque sans bruit.
Gama se met à terre, avec une *Ordonnance,*
Le reste de ses gens restent en vigilance.

Mais la plage est déserte, on n'y voit pas un chat,
Ce qui n'était pas fait pour plaire au sir Gama.
Après avoir cherché, par devant, par derrière,
D'une eau douce et limpide, on trouve une rivière.

Quant à des habitants, il est sûr et certain,
Qu'il n'en existait pas plus que dessus la main.
Ce qui leur fit chanter un air de plusieurs gammes,
Car les hommes trouvés, on rencontre les femmes.

Il faut s'en consoler, c'est un petit malheur,
Et faire, sans vouloir, fortune à contre cœur;
Savoir que la vertu, sur tout, la continence,
Tôt ou tard, ici bas, reçoit sa récompense.

En revanche on trouva des arbres rabougris,
Qui ne portaient jamais, ni des fleurs ni des fruits,
Autour d'eux, sur la terre, on voyait des squelettes,
De pierrots, de pinçons, et même d'alouettes.

Gama dit à ses gens, de n'en pas approcher,
De peur que ce ne soit, quelque mancenillier,
Arbre très vénéneux, et plein de perfidie,
Qui fait bientôt mourir, *en vous ôtant la vie.*

Ce mancenillier a, pour frère Upas-Upas,
Mauvaise race qui, la gale, ne vaut pas.
S'il vous prend, par hazard, de dormir, une envie,
Fuyez son ombre, si vous tenez à la vie.

Gama n'est pas content, comme son compagnon,
De ne rencontrer rien, pas même un champignon.
Se souvenant, confus, de sa triste harangue,
Il est près de vouloir, *aux chiens, jeter sa langue.*

Cependant son cœur dur et fort contre le sort,
Se révolte et voudrait faire un dernier effort,
Il se met dans le bois, jusqu'à perte de vue,
Et bientôt, en ramène une grosse tortue.

Quoique petit, ce fait, le rend moins mécontent,
Car on ne dira pas, qu'il aura fait *chou-blanc.*
Comme on avait de quoi, faire une bonne soupe,
Gama fit le signal, d'amener la chaloupe.

Le second commandant, y fait mettre un tonneau,
Pour aller le remplir, et l'apporter plein d'eau.
Cette expédition fut de courte durée,
Car la nuit s'approchait, de noir toute voilée.

Il fallut revenir, et bientôt le vaisseau,
Reçut à bord, les gens, la tortue et de l'eau.
C'est bien peu, mais c'était l'œil de la Providence,
Dont la grande bonté, leur sauvait l'existence.

Mais les hommes restés à la garde du pont,
S'étaient mis à pêcher, à prendre du poisson;
Il est là, ce poisson, qui, dans un seau, barbotte,
Et va, des *matelots,* faire une *matelotte.*

On avait, pour le soir, assez pour le souper,
Et chacun s'apprêtait, joyeux, à fricoter.
La Soupe à la tortue, et de la Bouille-abaisse,
Mettaient, en attendant, tous les cœurs en liesse.

De ces préparatifs, ils étaient fort contents,
C'était, presque, pour eux, des reliefs d'ortolans.
Le vin ne manquant pas, on se monta la tête,
Et le soir se passa, comme un beau jour de fête...

Mais la cloche résonne, et vient les avertir,
Qu'il est temps de penser à s'en aller dormir;
Car Phœbé diligente, au milieu de sa course,
Eteint, par son éclat, les feux de la Grande-Ourse.

En marin, on dirait, sans détour et sans fard,
Pare à virer, les ceux, et va prendre le quart.
Faire un quart, c'est rester la nuit ou la journée,
L'œil vif et le pied prompt, quatre heures d'affilée.

Je suis très fatigué, comme ces matelots,
Mon quart est assez long, j'ai besoin de repos.
Mon luth est enrhumé de fatigue et de peine,
Ma Muse n'en peut plus, a la jambe qui traine.

Aussi, comme un mortel, je vais me reposer,
Ce que je puis bien faire, en allant me coucher.
Mais avant, pardonnez, ô lecteur ! ô lectrice !
D'avoir si mal rempli votre juste caprice.

CHANT IV

Oh ! pour le quatrième chant,
Je me trouve mieux à mon aise ;
Il n'est ni bon, ni trop méchant :
Lecteur, je voudrais qu'il te plaise.

FAITS ET GESTES

La lune a disparu, déjà l'astre du jour.
Les braves Portugais se réveillent et s'essuient les yeux.
Ils se levent, lavent, débarbouillent, brossent et décrottent.
L'Amiral apparaît dans toute sa splendeur.
Gama adresse un discours à sa vaillante armée,
Discours assez long, qu'il faut lire, quand même.
Il commence ce discours par une phrase du général Bonaparte (depuis Napoléon 1er) à l'armée d'Italie en 1796. Ce qui fait que c'est Gama qui a *le brévet d'invention.*
Dans ce discours, Gama dit à ses illustres guerriers que, quand ils auront de *l'Afrique assez,* il les conduira en Asie, et autres lieux.
Alors, il fait le tableau de ces nouveaux pays.
Il dit que les ananas y croissent comme du chiendent.
Que les habitants, hommes, femmes les attendent les bras ouverts.
Que les jeunes filles leur pleuveront comme la grêle.
Qu'ils trouveront bons lits, bonne cuisine, bonne figure.

Des palmiers, cocotiers, cocottes qui jabottent.
Le temple de Vénus, où l'on rigole et dégringole.
C'est comme chez Nicolet.
Dieu de Dieu ! que c'est beau !
Vous ne me croyez pas ?
Allez y voir.
Les arbres à l'écorce en fort bon chocolat.
Scènes de la vie champêtre.
Le bœuf, la vache, le veau, le mouton.
La chèvre, le rossignol, le merle.
Le paysan qui met *la poule au pot*.
L'opinion d'Horace.
Lusitains, Portugais, je suis content de vous.
Péroraison du discours de Gama.

CHANT IV

La Lune a disparu. Déjà l'astre du jour,
Allumant sa chandelle, annonce son retour;
L'Aurore le précède, et sort de sa guérite,
Posant son doigt rosé, sur le sein d'Amphitrite.

De même, nos héros, nos braves Portugais,
Sortent de leur hamac, tout dispos et tout frais.
Aucun, pendant la nuit, n'avait eu de colique,
Preuve que le festin était hygiénique.

Après s'être levés, lavés, débarbouillés,
Frottés, lustrés, brossés, cirés et décrottés,
Chacun se mit en rang, comme c'était l'usage,
Pour donner le bonjour, à leur chef, au passage.

Quand tout fut préparé, qu'on donna le signal,
Sur le pont du tillac, apparut l'Amiral,
Dans toute sa splendeur et la barbe frisée,
Adressa ce discours à sa vaillante armée.

— Lusitains, Portugais, enfants de l'Occident,
Pays qui n'a pas peur du terrible Océan,
Qui repousse, au lointain, ses vagues écumeuses,
Quand il veut écumer nos roches valeureuses.

Qui par terre et par mer, avez de grands vaisseaux
Qui bravent la tempête, en l'air et sur les eaux ;
Qui conduits, aujourd'hui, par la bonne Déesse,
Ne retomberez plus dans aucune détresse.

Lusitains, Portugais, vous avez fait beaucoup,
Eh bien, moi je vous dis, que ce n'est rien du tout,
Si vous pensez un peu, ce qui vous reste à faire,
Pour de braves guerriers, sur l'onde et sur la terre.

Jusqu'à présent, pour nous, l'habitant africain,
N'a pas été poli, mais cela ne fait rien ;
Avant beaucoup de temps, avec un peu d'adresse,
Nous pourrons lui donner, des lois de politesse.

Nous sommes des Chrétiens, ils sont des Musulmans,
Nous les baptiserons, en ferons des croyants;
Et du Divin Jésus, en célébrant la fête,
Enverront promener, Mahomet leur Prophête.

Allons y, vivement, et puis quand vous aurez
De ce peuple indigène et de *l'Afrique, assez,*
Nous remettrons le cap, sur de lointaines plages
Et puis aborderons sur de nouveaux rivages...

Une terre prochaine où croit les ananas,
Vous attend chaque jour, et vous étend les bras :
C'est un vrai Paradis, un pays de cocagne,
Bien plus grand, bien plus riche et plus beau que l'Espagne.

D'abord, quand on aborde on voit les habitants,
A vous offrir des fruits, empressés, prévenants,
Ensuite les mamans, et puis les jeunes filles,
Viennent se présenter à vous en longues files.

Mais ce dont vous serez encor plus étonnés,
Quand, dans ces lieux charmants, vous serez débarqués,
C'est que ne portant pas, ni tunique ni manches,
Vous verrez qu'elles sont, partout, nègresses-blanches.

Vous n'avez qu'à choisir, alors dans leurs maisons,
Vous êtes installés, comme étant leurs patrons.
Là, sans vous tourmenter, vous trouvez tous vos aises,
Des lits, des lavabos, des canapés, des chaises.

Et, quant à la cuisine, on a le traitement,
D'un officier en pied, d'un premier commandant.
On a tout ce qu'il faut, superbe nourriture,
Et surtout, de la Nymphe, une bonne figure.

Tous les jours le matin, après le déjeuner,
Bras dessus, bras dessous, on va se promener,
Et puis le camarade avec la camarade,
Se trouvent forts contents après la promenade.

Ils reviennent joyeux, causant de leurs amours,
Jurant et rejurant de s'adorer toujours;
Arrivés au logis, chacun prend une glace,
Et sur un lit douillet, côte à côte se place.

C'est l'instant du repos, où dans cet Orient,
A l'heure de midi, tout le monde est dormant;
Où cédant, langoureux, aux pavots de Morphée,
Chacun renferme en soi, sa plus douce pensée.

Des songes souriants, viennent vous caresser,
Qu'on voudrait éternels, ou les recommencer;
Puis quand vient le moment, alors qu'on se réveille,
Amour! vous dit deux fois, une bouche vermeille.

Après ce doux repos, ces amoureux ébats,
Sur la table, se trouve un copieux repas.
Au moment du dessert, on rit et l'on babille,
Le cœur s'épanouit, et la prunelle brille.

Le soir on est reveur, on va sous les palmiers,
Les bananiers en fleurs, et sous les cocotiers,
Où l'on conte fleurette à sa douce cocotte,
Qui bientôt, à son tour, vous sourit et jabotte.

La nuit vient lentement, son air mystérieux,
Au temple de Vénus, conduit les amoureux;
Alors plein de désirs, on rit et l'on rigole,
On monte à son autel, *où la raison s'envole*.

Le jour suivant arrive, et vient vous annoncer,
Que les faits de la veille, on va renouveller;
Comme chez Nicolet, on a toujours envie,
De passer, sans souci, cette joyeuse vie.

Dieu de Dieu! que c'est beau! vous ne me croyez pas,
Mais c'est la vérité, je vous le dis, mes gars.
Dans ces lieux fortunés, cette terre enchantée,
Sans peine et sans travail, produit trois fois, l'année.

Les arbres ont l'écorce en fort bon chocolat,
Qui vous sent la vanille ou l'odeur du muscat,
Du goût le plus exquis se compose la feuille,
Qui, de suite, renaît, aussitôt qu'on la cueille.

Les poires de l'Europe, et les pommiers en fleurs,
Répandent alentour, toutes sortes d'odeurs,
Et de leurs troncs noueux, il découle une gomme,
D'un goût délicieux, *c'est du sucre de pomme.*

Les ruisseaux serpentants, sont partout de sirop,
Où des poissons de sucre, y dansent le galop,
Sortant, à votre gré, de leur séjour liquide,
Pour s'offrir, aussitôt, à votre bouche avide.

Les pierres des chemins sont croûtes de pâtés,
Supérieurs à ceux par Gibault inventés;
Et les petits cailloux, sont autant de dragées,
Qui viennent rafraichir vos lèvres altérées.

Pour récréer vos yeux, parmi les prés fleuris,
Vous voyez paître, en paix, des troupeaux de brebis,
Qui, deux fois, chaque année abandonnent leur laine,
Aux ciseaux affilés, sans crainte ni sans peine.

La chèvre agile et prompte en tous ses mouvements,
Vous fait plaisir à voir par ses sauts bondissants,
Et son petit chevreau, dans sa sautante route,
La suit sautillottant ; il s'arrête et puis broute.

Le ténor des oiseaux, le charmant rossignol,
Quand a paru la nuit, a suspendu son vol,
Il se perche, discret, sous le feuillage sombre,
Et déroule ses chants, en des notes sans nombre...

De ce roi des chanteurs, le merle matinal,
Dans ce pays, pourrait passer pour un rival ;
Ce merle n'est pas noir, comme il est en Europe,
Rouge est son œil perçant, blanche est son enveloppe.

Enfin, tous les oiseaux, couvés dans ce pays,
Font retentir les airs de leurs pi-pis, pi-pis ;
Et le jour et la nuit, dedans les verts bocages,
On entend leurs ras... ras... on entend leurs ramages...

*

Là-bas le paysan, vous *mét la poule au pot;*
Réalisant ainsi, d'un Grand Roi, le bon mot,
Coule, tranquillement, sa bienheureuse vie,
Entre ses bœufs, ses veaux, ses moutons et sa mie.

En peu de mots, voici ce que l'on voit là-bas,
Et pour y parvenir, il faut doubler le pas,
Doubler son cœur d'airain, comme le dit Horace,
Et puis le rembourrer de courage et d'audace...

Lusitains, Portugais! je suis content de vous,
Encore un peu d'effort, nous verrons les Indous.
Avec le fer, le pain, on tourne autour la terre,
Vive le Portugal! et vogue la galère!

Sur ce, maître Durand, un des bas-officiers,
Se dit : le commandant oublia les souliers ;
Que le tour de la terre, et la chose est bien sûre,
Fera du mal aux pieds, n'ayant pas de chaussure.

Notre grand Amiral, est aussi grand farceur,
Il nous offre du pain, sans une autre douceur,
Le pain sec est bien dur, et n'est pas panacée,
Il nous faudrait encore un peu de fricassée.

De notre Commandant, le bel et bon discours,
De singe est la monnaie, ici qui n'a pas cours;
Le macaque, on le sait, sur les publiques places,
Les sous que vous donnez, il les paye en grimaces.

Mais, qui vivra, verra, laissons courir le temps,
Et, comme un bon marin, manœuvrons en avant...
Ainsi disait Durand, dans son brusque langage,
Aussi vrai que modeste, aussi prudent que sage.

Ce soliloque était à peine terminé,
Que le tambour battit; et l'ordre était donné,
Du navire Amiral aux vaisseaux de l'escadre,
De tous se préparer, chacun plier son cadre.

Les cadres, pour celui qui ne les connait pas,
Sont des lits suspendus, sans draps ni matelats,
Où, quand son quart est fait, le matelot se couche,
S'arrange comme il peut, et dort comme une souche...

L'ordre est exécuté, tous les hommes debout.
Sur un nouveau signal on leur fait boire un coup.
On vire au cabestan, les ancres sont levées,
Et les vergues, bientôt, de toile sont chargées...

Mets l'aiguille au Sud-Est! et serre bien le vent!
Un homme au grand hunier, deux hommes à l'avant!
Tout est prêt? — Laisse aller! — Alors Gama se signe,
Prend la croix, et leur dit: NOUS VAINCRONS, SOUS CE SIGNE.

Et saluant Thétis, comme s'il eut compris,
Le navire indiqua, qu'il était *bien appris;*
Puis écartant les eaux, avec délicatesse,
Au gros Neptune aussi, montra sa politesse.

A la proue on voyait des troupeaux de marsouins
Que les vieux, autrefois, appelaient des dauphins;
Et qui sont, simplement, des cochons dans le monde,
En sauts vertigineux, nager, bondir sous l'onde.

Entre les mats volait, la timide Alcyon,
Qui mérite beaucoup notre compassion.
Ses malheurs furent grands, et son amour de même,
Ce qui la conduisit à cet état extrême.

Triton paraît aussi, sa fourche dans la main,
Et sa queue en trompette, et son museau d'airain,
Ce poisson demi-Dieu, n'est pas désagréable,
Et, pour les matelots, c'est un assez bon Diable.

A bord, tout marche au mieux, pensant bien que Bacchus
Ce chien, ne voudra plus, chercher *pouille* à Vénus.
Qu'instruit par la leçon, il laissera tranquille,
Des héros Portugais, l'intrepide escadrille.

Malgré tout, un penser, préoccupe Gama,
Qui craint pouvoir tomber de Charibde en Scylla.
Contre les noirs, Vénus peut avoir plus de peine,
Qu'elle n'en éprouva, du pupille à Silène.

Vénus, comme l'on sait, eut un fils, Cupidon,
Cupidon ou l'Amour, peu m'importe le nom.
Pour bruler les humains, les hommes et les femmes,
La mère mit aux mains, de son cher fils, des flammes.

De plus, lui fit présent, d'un arc et d'un carquois,
D'un habit naturel et d'un joli minois.
Sur son dos, le carquois, est tout rempli de flèches,
Qui, pour mettre le feu, n'ont pas besoin de mèches.

Je crois devoir vous dire, entre nous, sans détour,
Sans mentir et sans fard, que le Noir et l'Amour,
De flèches sont pourvus, dont chacun fait usage,
Mais dont les résultats sont différent ouvrage.

Le Noir perce le corps, de son fer meurtrier,
L'Amour perce le cœur sans le faire crier,
Si la flèche du Noir vous arrache la vie,
De celle de l'Amour vous en avez envie...

Gama, sans le paraître, est un très fin matou,
Il veut se mettre bien avecque *chèvre et chou.*
Avec Mars et Vénus, il est en bonne grâce,
Comment faut il s'y prendre, envers la nègre race ?

Comme il ne trouve rien, à lui même, il se dit :
La nuit porte conseil, prends conseil de la nuit.
Et sans plus raisonner, sans une autre pensée,
Se jette, incontinent, dans les bras de Morphée.

La nuit vint à son tour, et son large manteau,
De l'astre lumineux, recouvrit le flambeau.
Gama qui l'attendait, en gilet de flanelle,
Fit, aussitôt, de même, éteignit sa chandelle.

Il dort. Mille rêves, dans son vaste cerveau,
Se déroulent, distincts, comme un monde nouveau.
Êtres phénoménaux, gigantesques, antiques,
Des preux bardés de fer, des temps préhistoriques.

La grande Babylone, aux jardins suspendus,
Le Colosse de Rhode, et ses bras étendus,
Le Phare éblouissant, du port d'Alexandrie,
Il voyait tout celà, passer, en effigie.

Il voit, sur son vaisseau, le célèbre Jason,
Jasant avec Médée, emportant la Toison;
Il aperçoit aussi, le courageux Thésée,
Luttant contre la peau, du lion de Némée;

Il voit Hercule, enfant, encor petit garçon,
Etouffer dans ses bras, ce terrible lion.
Ensuite, il voit Persus, délivrer Andromède,
D'un vilain animal, qui la vexe et l'obsède;

Il voit Enos fuyant, avec son père Anchise,
Ascagne à ses côtés, portant une valise.
Mais n'ayant pas trouvé, dans la ville, un ânon,
Anchise, au dos d'Enos, monte à *califourchon ;*

Car étant tourmenté par un accès de goutte,
Des pieds, ne peut marcher; des yeux il n'y voit goutte.
Alors, son fils le prend et le met sur son dos,
L'emporte au mont Ida, sans crainte ni repos.

Le vieux tient, dans ses mains, sa bourse et ses Pénates,
Ce qui charge encor plus, d'Enos, les omoplates,
Mais, ces quelques kilos, sont-ils jamais trop lourds,
Quand, de son père infirme, il veut sauver les jours.

Il voit une grenouille, aussi grosse qu'un bœuf,
Elle qui, sans rêver, a la grosseur d'un œuf;
Il voit Constantinople et la ville de Troie,
Qui d'un cheval de bois, fut, un beau jour, la proie.

Son rêve lui présente Hélene et Ménélas,
Son jaloux de mari, qui ne la quitte pas.
C'est l'instant où Pâris veut enlever Hélène,
Ce qui ne se fait pas, sans travail et sans peine...

Laissons un peu Gama, veuillez bien m'écouter,
Si vous le désirez, je vais vous raconter,
D'Hélène et de Pâris, la véritable histoire,
Car, de ces temps passés, j'ai gardé la mémoire.

L'aimable et belle Hélène, ayant pris dans ses lacs
Pâris, fils de Priam, veut qu'il l'em*mene. Hélas!*
Ménélas son mari, très sourd de cette oreille,
Et qui craint pour sa tête, à la porte, surveille.

Ne veut pas qu'on le berne, encor moins ressembler,
Au croissant de la lune, en son dernier quartier.
Hélène craind et file, à défaut de la porte,
Par la fenêtre ouverte, et puis Pâris l'emporte.

Ainsi, les deux amants, tout-à-l'heure craintifs,
Sont à courir les chants, comme des fugitifs ;
Ce qui causa la guerre à la ville de Troie,
Qui de la Grèce fut, dix ans après, la proie.

Pendant que je raconte, et vous fais ce récit,
Gama s'est réveillé, reprenant son esprit.
Le soleil est levé, sa lumière dorée,
Présage à nos marins, une belle journée.

Les vaisseaux, sur la mer, d'un air majestueux,
Semblent se promener, comme étant bien chez eux;
Tout marche à volonté, rien d'extraordinaire,
N'est, jusques à présent, venu troubler l'affaire.

Mais, qui, du Tout-Puissant, peut sonder les secrèts?
Et qui peut s'opposer à ses Divins décrèts ?
L'homme doit mettre en lui toute sa confiance,
Adorer, malgré tout, sa Haute Providence.

CHANT V

Mais voici le cinquième chant ;
En son sort j'ai peu confiance :
Je ne l'apporte qu'en tremblant,
Il peut lasser ta patience...

FAITS ET GESTES

Gama pensait toujours, quand l'homme de l'avant...
On découvre une île ou continent.
Gama pense que cette terre est à trois kilomètres.
Il fait naviguer sur cet endroit.
La tortue et les poissons sont mangés.
Il n'y a plus rien à bord.
Gama donne, à cette terre, le nom d'Alagoa.
Dispute historique
Entre John-Bull et le Roi de Portugal 1878.
Pardon demandé au lecteur.
Mon opinion patriotique.
Un bateau vient du rivage.
Il aborde le vaisseau Amiral.
Gama laisse monter les hommes à bord.
L'un d'eux fait un discours dans sa langue.
Ce discours est peu et pas compris.
Habitudes, coutumes et langage des insulaires.
Des costumes, inutile d'en parler.
Les loups ne se mangent pas.

La manière des blancs à l'égard des noirs.
Moyen d'en faire des *Attachés.*
Des *Attachés,* pas d'Ambassade.
Le Négrier, son costume, sa coutume, son cœur.
Apparition d'un Philanthrope.
Les nègres ont des palais.
Le sauvage a perdu son titre de sauvage.
Gama fait boire et manger les noirs.
Il les grise,
Ils s'en vont, avec promesse de revenir le lendemain.
En effet sitôt que Phébus se lève, on voit beaucoup de bateaux.
Ils abordent et déchargent des fruits, des moutons, poules, etc.
Manière dont Gama prétend payer ces vivres.
Il étale aux yeux des noirs un tas de bibelots.
Les noirs sont fort contents à la vue de ces objets.
Difficultés, obstacles qui surviennent à la distribution.
Incident imprévu.
Apparition de la Reine et ses femmes.
Elle flanque un soufflet à son mari.
Gama apaise la querelle.
Les époux se racommodent.
Distribution définitive de colliers, bracelets, grelots, etc.
Jour de la Saint Jean, fête à bord, œil américain.
Danse des nègres.
Feu d'artifice, incendie du transport.
Gama Demi-Dieu, Fétiche mis dans une niche.
Adieux et départ des nègres.

CHANT V

Gama pensait toujours, quand l'homme de l'avant,
Signale, sur la gauche, une île ou continent.
En effet, Gama vit, du trou de sa fenêtre,
Qu'on en était à trois kilomètres, peut être.

Il fit donc naviguer sur ce site nouveau,
Pour reconnaître et voir ce que cet endroit vaut.
Il présentait, aux yeux, une assez belle crique,
Qui pouvait être utile en ce moment critique.

Car tortue et poissons, qu'on avait attrapés,
En presque rien de temps, avaient été mangés;
Ce qui fait qu'on manquait de toute subsistance,
Afin de conserver la vie et l'existence.

Gama, sitôt qu'il vit cet endroit, lui donna,
Je ne sais pas pourquoi, le nom d'Alagoa.
Non, je ne prétends pas, en découvrir la cause,
Car j'aime beaucoup mieux en posseder la chose.

Aujourd'hui son vrai nom est Lourenço-Marquais,
Qu'au Portugal, voudraient soutirer les Anglais,
Qui se servant d'abord de paroles mielleuses,
Apprêtent, en secrèt, leurs grosses mitrailleuses.

Le Portugais regimbe et *John-Bull* est faché,
Il montre son museau, comme un *ours mal léché ;*
Le drapeau des sept tours qui, fort, jamais ne muse,
A notre Anglais, paraît la tête de Méduse.

Ce drapeau qui vainqueur de cinq rois belliqueux,
Qui venaient de l'Afrique et de bien d'autres lieux ;
Ce drapeau qui flotta sur les deux hémisphères,
Ce drapeau tout puissant, illustré par nos pères !...

Non, tu ne l'auras pas, maudit chien, cet endroit,
Tout aussi bien que toi, j'aurai Dieu, puis mon droit.
Je suis petit, c'est vrai, mais j'ai de la vaillance,
Tu pourras éprouver la vigueur de ma lance.

Puis alors on verra, ce qu'on a déjà vu,
Le Portugais se faire, au monde, bien connu.
Il remettra, s'il faut, sans peur et sans réplique,
Comme il l'a déjà fait, sa lance dans l'Afrique.

Alexandre, Annibal, même, les Scipions,
Auprès de mon héros étaient des polissons;
Et Rome parvenant à détruire Carthage,
N'a montré, de *Lusus,* qu'un morceau de courage.

Tremblez, fils d'Albion, tremblez, tremblez, Anglais;
Car tant qu'il restera, sur terre, un Portugais,
Tant que battra son cœur, dans sa large poitrine,
Toucher au Portugal! Ah! ne faites pas mine!
— ou bien —
Tant que battra son cœur, dans sa poitrine d'homme,
Qui touche au Portugal, a fait son dernier somme!

Cependant, *entre nous,* avec l'Anglais-Saxon,
Il ne faudrait, pas trop, faire le fanfaron;
On m'a déjà conté, qu'un certain Ministère,
Faisait tous ses efforts, pour arranger l'affaire.

Et que des deux côtés, les deux Ambassadeurs,
Vont protocoliser, *nous monter des couleurs.*
Il est vrai, nous vivons sous un Roi progressiste,
Vaillant comme un lion, à qui rien ne résiste.

*

Il saura, pour son droit, montrer sa fermeté,
Ne laissant pas voler notre propriété,
Par le sang Portugais, depuis longtemps acquise,
Qui jamais, ne doit être, anglaise marchandise...

Pardonnez moi, lecteur, cette digression,
D'un miroir, bien ancien, c'est la réflexion.
Vous savez, sûrement, vous l'éprouvez j'espère :
Dans les cœurs valeureux, que la patrie est chère.

Or, je ne puis souffrir, ou de près ou de loin,
Que, de mon Portugal, on veuille prendre un coin ;
Et, tant qu'un peu de sang restera dans ma veine,
A l'étranger pillard, *mon courroux et ma haine !*

Cependant que je parle, et converse avec vous,
Un bateau, du rivage, arrive auprès de nous,
Je dis : *nous,* je me trompe, auprès de la Galère,
D'où Gama, sur le pont, le voit venir de terre.

Du navire Amiral, on le laisse approcher ;
Les nègres, par signaux, demandent à monter ;
Comme aucune raison, à cela ne s'oppose,
D'un signe affirmatif, on leur permet la chose.

Aussitôt, sur le pont, grimpant comme des chats,
L'un d'eux fait un discours que l'on ne comprend pas.
Gama ne peut répondre à ce simple sauvage,
Car il ne connait pas, du pays, le langage.

Il croit comprendre que moyennant du comptant,
Que ce soient des effets, que ce soit de l'argent,
Ils pourront apporter assez de subsistance
Pour, sur tous les vaisseaux, ramener l'abondance.

Le nègre a l'habitude, en signes singuliers,
Qui sont parfaitement connus des négriers,
De dire ce qu'il veut, d'expliquer ses pensées,
Qui sont, soyez en sûr, toujours intéressées.

Par exemple : s'il met la main devant ses yeux,
Çà veut dire, de voir, *je suis très curieux ;*
Si c'est pour le manger, *ouvre sa large bouche,*
Si c'est pour le sentir, *son nez épaté, touche.*

Si c'est pour boire, il fait, en forme d'entonnoir,
De ses lèvres, un tube, *un genre de suçoir ;*
Si c'est pour écouter, *il dresse des oreilles,*
Que maître Oliboron, n'en a pas de pareilles.

Voleur, comme Mandrin, c'est un très fin matois,
Qui vole avec les pieds et les mains à la fois.
Ivrogne et paresseux, serviteur infidèle,
Voilà tous les instincts dont il est le modèle.

Cependant des auteurs, que j'ai maintes fois lus,
Par erreur, je suppose, exaltent ses vertus.
Ces auteurs ont écrit cette bonne critique,
A Paris ou ailleurs, mais bien loin de l'Afrique.

Bientôt, vous pourrez voir, dans ce simple récit,
De leurs livres charmants, le degré de crédit.
Oh ! mon bon petit noir, enfant de la nature,
Tu n'es bien, par ma foi, qu'affreuse créature.

Ce n'est pas étonnant, digne fils de Caïn,
Le nègre a conservé le sanguinaire instinct.
Et puis il a sucé, dans le sein de sa mère,
Au lieu de lait, du sang que lui donna son père.

Les loups se mangent pas ; bien pis que l'animal,
Que le tigre, bien pis, bien pis que le chacal,
Le nègre se dévore, il en a cet usage,
C'est tout dire, en disant, qu'il est Anthropophage.

Il est bien entendu, quand je vous dis cela,
Je parle de l'époque où s'y trouvait Gama,
Dans le temps, déjà vieux, où la rive africaine,
Pour nous-autres les blancs, n'était qu'une ombre vaine.

Mais depuis ce temps là, le monde a bien changé,
Du noir, le petit blanc, en tuteur s'est posé.
Poussé par son amour, d'humeur philanthropique
Lui fit un âge d'or d'un effet fantastique.

D'abord, il l'amorça, l'attira bel et bien,
Une fois accroché, lui remit dans la main,
En forme de cadeaux, une pique, une pioche,
Et sur son dos pendit, une large sacoche.

Le nègre en fut surpris, en parut étonné,
Il voulut regimber, de fer il fut chargé,
Et puis, du *Commandeur*, tel était son service,
Sur le dos du bon noir, le fouet fit son office.

Vendre, acheter un noir, ce devint un métier,
Celui qui le faisait, s'appelle un négrier.
Et ce honteux trafic, de cette chair humaine,
Était, je vous l'assure, une fort bonne aubaine.

Avez vous quelque fois, quand vous êtes dehors,
Rencontré, dans la rue, un type à chaine d'or,
Des anneaux à ses doigts, puis un tas de breloques,
Sur son ventre dodu, formant des pendeloques ?

Sa démarche pesante et son pas dandinant ;
Il semble encore en mer, à bord d'un batiment.
Il a le regard faux, sa physionomie
N'est pas pour inspirer la moindre sympathie.

Cet homme est négrier, ses bijoux sont du sang.
Stigmate horrible, honteux, qui reluit sur son flanc.
Cet homme ne connait que le fouet et la corde,
Jamais il n'a connu, le mot *miséricorde !*

Vireloque défunt, enfant de *Gavarni,*
Plus vigoureux que moi, l'aurait mieux défini ;
Il aurait dit : que loin d'avoir *Miséricorde,*
Il n'a jamais produit que la *Misère* et *Corde !*

Mais enfin apparut un philanthropiqueur,
Un bon, un vrai, qui de philanthropique humeur,
Au cahotique état, fit faire la culbute
Puis en *palais* changea, du nègre, la cahute.

Je vous dis, en *palais*, la preuve est que l'on dit :
Le Roi de Dahomey, l'Empereur d'Haïti.
Qu'ils se sont fait des lois, une liste civile,
Qu'ils ont des tribunaux, que le peuple est docile.

Nous savons, maintenant, que chaque nation,
Du noir a proclamé l'émancipation,
Et que, partout, ayant aboli l'esclavage,
Le sauvage a perdu son titre de sauvage.

Il peut être, aujourd'hui, médecin, député,
Electeur, avocat, ayant droit de cité.
Et qui fit tout cela ? C'est le Christianisme,
Dont le divin pouvoir frappa le Fétichisme.

Mais je m'aperçois que je vais philosophant,
Ce qui peut devenir, pour vous, très ennuyant,
Car ayant annoncé que je serais grotesque,
Je m'éloigne, je crois, de mon rôle burlesque.

Je vais donc, s'il vous plaît, redresser mon esprit,
Reprendre, maintenant, le fil de mon récit,
Et laissant de côté, toute forme oratoire,
Arriver, sans encombre, à la fin de l'histoire.

Retournons sur nos pas, voyons comment Gama,
Avec les marchants noirs, son affaire arrangea.
D'abord, les mauricauds, firent les bons apôtres,
Voulant, certainement, voler le plus les nôtres.

Ils faisaient des signaux, de leurs pieds, de leurs mains,
Pour montrer qu'ils étaient des nègres très humains,
Et que tout leur désir serait que l'abondance,
Sur les vaisseaux des blancs, vint remettre l'aisance.

Gama, quoique par eux, déjà fut *échaudé,*
Ne voulut pas agir comme le *chat pelé.*
Il leur fit bonne mine, et les fit mettre à table,
Puis ils furent servis d'une manière affable.

Et certe, je le crois, ces pauvres diables nus,
A de pareil festin, jamais ne s'étaient vus.
Ils étaient déjà *ronds,* et la panse remplie,
Quand Gama, pour dessert, fit servir l'eau-de-vie.

Ce trait diplomatique eut le plus grand succès,
Le noir ou le blanc soûl, découvre ses secrèts.
« *In vino veritas* » le proverbe sans-cesse,
Fut et sera toujours, des peuples, la sagesse.

Nos braves moricauds noircis par Phaéton,
Se mettent à sauter, danser à leur façon;
Après quoi renvoyés, tous gais, chantants et ivres,
Jurèrent d'apporter, le lendemain, des vivres.

En effet, le matin, quand le brillant Phébus,
Donnait son coup de pied, à la Nuit, *dans l'anus*,
On vit se détacher de nombreuses nacelles,
Qui volaient sur les flots, comme des hirondelles.

Chacune paraissait un petit Alcyon,
Dont les ailes étaient faites de paillasson;
Deux hommes seulement, leur servaient d'équipage,
Tout était arrangé pour un facile usage.

Aussitôt accostés, ce fut un *brouhaha*,
Que le Diable lui même aurait mis le holà;
C'étaient des hurlements, des cris, une musique,
Capable d'effrayer l'homme le plus stoïque.

Tout cela, cependant, n'avait rien d'offensif,
Ce n'était, de leur part, qu'un moyen expressif,
Que, toujours et partout, la gent négrotte emploie,
Pour donner le bonjour et démontrer sa joie.

On dit que quand le chien aboie il ne mord pas,
Je crois pouvoir, ici, citer le même cas ;
Quand ils eurent fini leurs cris plus qu'ordinaires,
Les noirs avec les blancs, en vinrent aux affaires.

Ils sont expéditifs, le marché n'est pas long,
Il consiste à jeter leurs charges sur le pont;
Les fruits lancés en l'air, retombent comme grêle,
Et sont pour les marins un joyeux pêle-mêle.

Et puis quand vint le tour des animaux vivants,
Ils furent tous hissés, au moyen des pâlans.
Ce qui fit que bientôt la flotte toute entière,
Eut tout ce qu'il fallait, d'une bonne manière.

Les nègres, à leur tour, montent sur le tillac,
On leur donne, à chacun, un verre de cognac.
Alors reconnaissants de tant de bénéfices,
Aux marins arrimeurs, ils offrent leurs services.

Et grâce à leur secours, qui n'est de refus,
Tous les arrangements sont aussitôt conclus.
Auprès d'eux, la fourmi travailleuse est moins vive
Quand, avec ses frimas, le froid Hiver arrive.

Maintenant il fallait faire les payements,
Gama voulant que tous, s'en allassent contents,
Afin que satisfaits et pleins de gratitude,
De bien traiter les blancs, ils prissent l'habitude ;

Fit monter, sur le pont, un tas de bibelots,
Des verres de couleur, des boutons, des grelots,
Des colliers fabuleux en cristal de Bohême,
Des bagues, des couteaux, et cent choses de même.

Ces objets étalés, à leurs yeux curieux,
Que tout l'argent du monde, étaient plus précieux.
Aussi vit on briller toute leur allégresse
En sachant que, pour eux, était cette richesse.

Ils voulaient être tous servis tous à la fois,
Gama leur fit un signe avecque ses deux doigts,
En leur disant ainsi, de se tenir tranquilles,
Et puis de se ranger, sur le pont, en deux files.

Mais quelques uns d'entre eux, les moins obéissants,
Parurent, un moment, un peu récalcitrants ;
Cela ne dura pas, car un coup d'œil du maître,
Les fit rentrer dans l'ordre, et le repos renaître.

Alors put commencer la distribution,
(Ce qui, de votre part, mérite attention).
N'ayant pas consulté les goûts de l'indigène
Gama certainement, se trouva dans la gène.

Bon! tout est prèt, oui mais, un autre inconvénient
Vient à se présenter très inopinément.
La femme du Soba, que l'absence inquiète,
De son royal époux, se mit, bientôt, en quête.

On lui dit qu'il était sorti de bon matin,
Avec son chancellier, pour aller prendre un bain.
Alors, d'un air jaloux, elle appelle son page,
Et va se promener du côté de la plage.

Là, bientôt, elle sut, que le Roi, son mari,
Pour aller voir les blancs, était déjà parti :
— Ou des *blanches,* dit elle, en ses fureurs jalouses!
S'adressant, des pècheurs, à cinq ou six épouses.

— Et vos hommes aussi, sont avec ce gueux là.
Ils vont nous le payer, j'en jure par Brahma!
Allons, mes sœurs, allons!... Et comme les trois Parques
En moins d'un tour de main, on les voit dans trois barques.

Et leurs agiles mains, manœuvrant l'aviron,
A tous les yeux semblaient, nageoires de poisson.
Ce que Gama voyant, il fit venir son hôte,
Et lui dit: qu'est cela, qui nous vient de la côte?

— *Ce qu'on voit,* Monseigneur, c'est un *convoi* certain,
Que ma femme jalouse, arrangea dessous main.
Quand elle a ses accès, c'est une féroce hyène,
Qui s'en vient par ici, pour me faire une scène.

Cependant, malgré tout, notre grand Amiral,
Qui ne veut pas se mettre, avec le sexe, mal;
A monter sur le pont, aussitôt arrivées,
Elles sont, par Gama, poliment invitées.

La Reine alors ne fait, *ni d'une ni de deux,*
Et grimpe comme un chat, pour arriver près d'eux.
Puis, sans lui dire *gare,* au mari, donne gifle,
Que l'on peut appeler, une fière *mornifle.*

A ce coup attendu, le noir ne fut pas blanc,
Pour éviter un autre, il lui tourne le flanc.
Ce fut à ce moment que Gama s'interpose,
Et rétablit la paix, en arrangeant la chose.

Pour apaiser la Reine et calmer son courroux
Gama lui fait présent, de deux ou trois joujoux :
Ce qui la fit sourire en ouvrant sa machoire,
Et découvrir des dents, plus blanches que l'ivoire.

Puis voyant de Gama l'excellent procédé,
La Reine lui montra quelqu'un à son côté.
Lui dit, tout bonnement, et sans forme oratoire :
— Voyez, Monsieur *Le-blanc*, voici ma *Mère-Noire*.

On l'appelle Naka, qui près d'ici naquit ;
Mais quand Naka naquit ? on ne me l'a pas dit :
Elle est de noble race, et de Royale branche,
Elle est noire, il est vrai, mais pourrait être blanche.

Je crois que j'ai raison, car, quand naquit Naka,
Elle eut pu voir le jour, près la *Mer de Kara ;*
Ce serait, Monseigneur, *autre paire de manche,*
Je pourrais, à vos yeux, *montrer ma Mère-Blanche.*

Pardonnez moi, Monsieur, cet étrange discours ;
Je finis, vous disant, sans fard ni calembours :
Ma mère que voici, qu'elle soit noire ou rose,
Voudrait, de votre main, recevoir quelque chose.

Un rien, un souvenir, un tout petit cadeau,
Un pauvre petit sou, quand même il serait faux ;
Pourvu qu'il soit d'or pur, de couleur rutilante,
Avec *du peu du prou,* ma mère se contente.

Et Gama, faisant droit à sa pétition,
A la mère donna quelque *brimborion*
De fer et de laiton, ou de cuivre qui brille,
Ce qui mit la gaité dans toute la famille.

Et de cette façon se trouvant tous contents,
La querelle finit, faute de querellants ;
Puis pour couronner l'œuvre, un verre de cachasse,
Du conflit marital, vint effacer la trace.

Tout étant arrangé, notre bienheureux Roi,
Se trouva satisfait, battu, content et coi.
Jura, qu'une autrefois, en pareille occurrence,
Il saurait bien tenir, son épouse, à distance.

La nuit vient, Gama dit, il faut récompenser
Ces gens qui sont venus, si bien nous restaurer,
Car qui sur nos vaisseaux a remis l'abondance,
Qu'il soit blanc, qu'il soit noir, mérite récompense.

Alors, avec justice, et sans distinction,
Des objets qu'il avait, fit distribution.
Pourtant, sans le vouloir, il fit quelque lubie,
N'ayant pas consulté leurs goûts ni leur envie.

A l'un était offert, un énorme chapeau,
Quand il eut préféré posséder un couteau.
A l'autre des boutons pour mettre à sa chemise,
Qui n'était pas encore, en ce pays, de mise...

Tout était terminé. Gama se rappelant
Que c'était aujourd'hui le jour de la Saint Jean ;
Se mit à ruminer dans sa féconde tête,
Comment il pourrait bien arranger une fête.

Il savait que le nègre aime fort à danser,
Et qu'on n'a pas besoin, longtemps de le prier.
Il fit donc aussitôt apprèter la musique,
Et monter sur le pont, une pleine barrique.

On a dit trop souvent, que l'œil américain,
Est, de tous, le meilleur ; mais l'œil de l'Africain
Doit, sans comparaison, avoir la préférence ;
De l'oreille et des yeux ayant la clairvoyance.

L'Africain, de ses yeux, voit un large horizon,
De son ouïe attentive, il sait d'où vient le son.
Deux précieux cadeaux, donnés par la nature,
D'éviter les dangers, pour le mettre en mesure.

Ainsi nos moricauds de leurs yeux attentifs,
Virent, avec plaisir, tous ces préparatifs.
Et chaque noir ayant invité sa noirotte,
Se mirent à danser une étrange gavotte.

Des battements de pieds, et des sauts périlleux,
Se changent, tout-à-coup, en ronds vertigineux,
On croirait, les voyant, aux sorciers fantastiques,
Montés sur des balais, leur servant de *bourriques*.

Les danseurs fatigués, le *bastringue* prit fin ;
Gama leur fit donner une chope de vin.
Et puis après, voulant couronner l'édifice,
Il fit tout préparer, pour un feu d'artifice.

Je vous l'ai déjà dit : vous savez, qu'en partant,
Gama, pour la mangeaille, avait un batiment.
Un batiment transport, dont le luxe futile,
Était embarrassant, plus dangereux qu'utile.

*

Sa marche était pesante, il était mal armé,
Le chemin de la flotte, en était retardé;
Inutile, en tous points, car en cas de surprise,
C'était, pour l'assaillant, une facile prise.

Ce batiment avait un autre inconvénient;
Supposé qu'il arrive un facheux accident,
Que, par un mauvais temps, tourmenté par l'orage
Il périt corps et biens, victime d'un naufrage.

Dans cet instant affreux, vivres et garnison
De la mer en courroux vont visiter le fond.
Puis il ne reste plus, à la vaillante armée,
Qu'à se frotter le ventre et mourir affamée.

Voulant remedier un si piteux état,
Et prévenir à temps, un mauvais résultat;
Gama se résolut, dans sa haute sagesse,
De brûler ce navire en signe d'allégresse.

Et de plus il voulut profiter à la fois,
Du jour de la Saint Jean, fêter les Namaquois.
Il avait fait porter quelques barils de poudre,
Pour, au moment donné, ressembler à la foudre.

Aussitôt que la Nuit, revenant à son tour,
De Phébus eut chassé les blancs rayons du jour;
Puis, que le remplaçant, sur terre elle eut pris place,
Et de son manteau noir elle eut voilé sa face;

Alors le Grand Gama, notre noble Amiral,
Plein d'une vive ardeur, fait donner le signal :
Feu partout! Aussitôt, plus vite que la flèche,
On voit briller, soudain, l'étincelle à la mèche.

Tout à coup, le navire, ouvre son large flanc,
Et vomit, dans les airs, un monstrueux serpent,
Puis de flamme et de feu, la colonne embrasée,
Couvre le firmament, d'une épaisse fumée.

On dirait qu'un moment, la colère de Dieu,
A frappé l'univers, d'un déluge de feu,
Et que s'armant aussi de sa terrible foudre,
Il veut, tout bonnement, tous nous réduire en poudre.

Tout à coup on entend, s'échapper de la mer,
La détonation du canon de l'enfer,
Annonçant que Pluton, dans ce moment suprême,
A ce pic-nic de feu, vient assister lui même;

Et comme un grand Seigneur, montrer aux Africains
De son empire sombre, un tas de diablotins...
En effet on en voit bientôt la silhouette,
Se détacher en noir, que la flamme projette.

Sans compter que Cerbère, il eut soin d'amener,
Dans l'infernal concert, pour le faire aboyer...
On dirait que Moscow, de funeste mémoire,
Préparait un essai de sa terrible histoire.

Car tous ces diablotins par la fureur conduits,
Simulaient de Moscow, les ignobles bandits,
Lachés de leurs prisons, payés par Rostopchine,
Pour incendier la ville, en faire une ruine.

C'était horrible et beau, magnifique, imposant.
Et le feu ne cessa, que faute d'aliment.
Alors, ce qui restait de cette informe masse,
S'abima dans les eaux, sans en laisser de trace...

Vous pouvez bien juger; je ne le conte pas,
Sur les noirs effrayés, l'effet de ce *fatras*,
Cet effet, cependant, suivant son espérance,
Leur montra, de Gama, quelle était la puissance.

Or, il fut décidé que cet homme de feu,
Serait placé, par eux, au rang de Demi-Dieu,
Que dans chaque cahute, on ferait une niche,
Où l'on mettrait Gama, comme un nouveau Fétiche.

Puis afin d'attirer, sur soi, le meilleur sort,
Il serait encadré par des têtes de mort.
Des vaincus écorchés, la longue chevelure
En festons, ornerait sa divine figure.

Je vous laisse à penser, ce que pensa Gama,
Quand il sut quel autel, on lui préparait là.
Toute fois, il fit bien, car il les laissa, faire,
Qu'on en fasse un vivant ou bien un nécrozaire.

Le motif était bon, puisque leur volonté
Était de s'en créer une Divinité.
Qu'importe qu'on le pende ou qu'on le crucifie,
Sans mal et sans douleur, si c'est en effigie?

Ce que voulait Gama ; se faire des amis,
Être bien avec eux, éviter les conflits,
User de la douceur, établir son empire,
Pour plus tard, du vrai Dieu, leur parler, les instruire.

Quand apparut le jour, il fallut s'en aller,
Gama leur fit donner le coup de l'étrier.
Les moricauds contents d'une telle bombance,
Lui chantèrent, deux fois, *bons jours et bonne chance.*

Et pour ne pas rester, en arrière, avec eux,
Il leur serra la main, et leur fit ses adieux.
Après quoi, s'embarquant, sur sa frêle nacelle,
Le Roi va retrouver son peuple qui l'appelle.

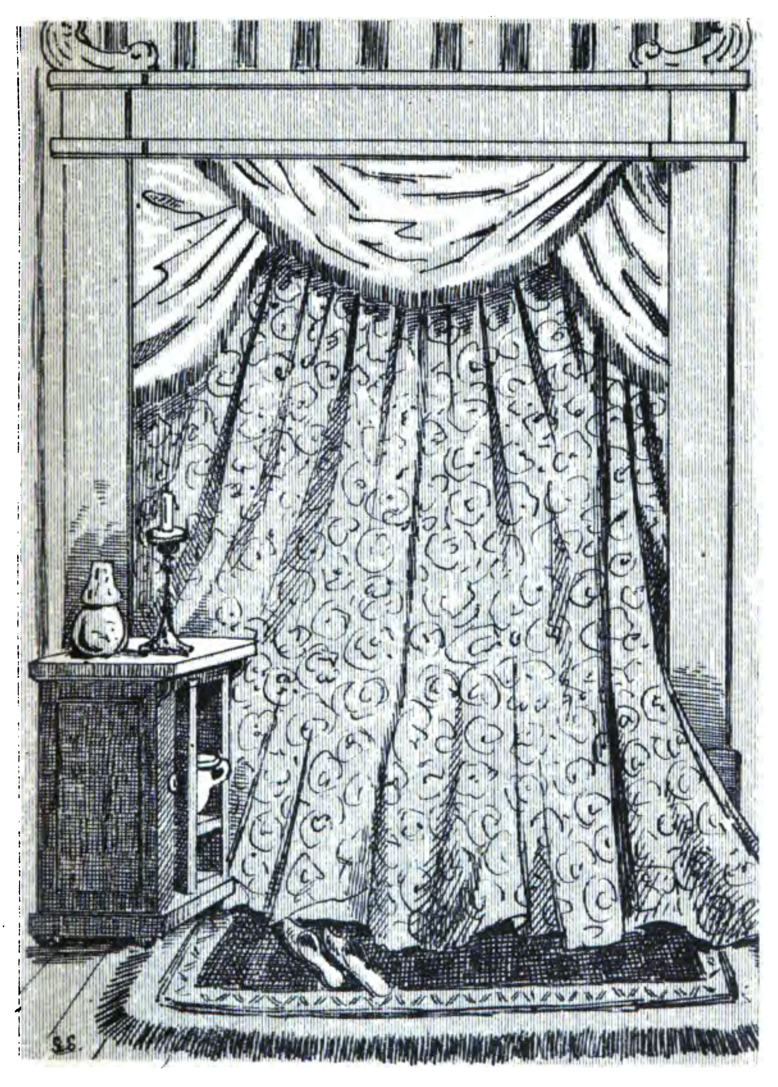
CHANT VI

Quand les poules s'en vont aux champs,
La seconde suit la première.
Moi, le sixième de mes chants,
Du cinquième, va par derrière.

FAITS ET GESTES

Le moment arrivé, notre grand Amiral.
Départ d'Alagoa ou Lourenço Marques.
Branle-bas du départ, vingt hommes au cabestan.
Description du moment, les vaisseaux s'ébranlent.
C'était majestueux, grandiose, imposant.
Neptune et Mars, ce qu'ils font.
Nécessité d'avoir toujours *du papier dans sa poche.*
Vénus, se méfiant de Bacchus, veille au grain.
Ses réflexions et sa résolution.
Elle va faire une riche toilette.
Elle veut éblouir la lunette du père Rabat-Joie.
Toilette de Vénus.
Description minutieuse (to mind).
Vénus s'introduit, auprès de son Père-Eternel.
Lui fait sa révérence et un compliment.
Elle commence son discours par le commencement.
Ô Père Tout-Puissant ! qui tenez dans vos mains.
Alors Vénus se plaind de Bacchus.

Elle en dit *Pis-que Pendre.*
Elle le traite d'ivrogne, de fripon, de blagueur, etc.
Vénus change de tactique.
Elle dit du mal des Portugais :
Je voudrais les voir tous mangés par la baleine.
A ces mots, Jupiter est ému.
Il a des pensées trop tendres.
Il se contente de parler, seulement.
Il lui dit un tas de choses.
Prédictions de Jupiter à l'égard des Portugais.
Observations de Jupiter sur la mode.
Sa dissertation sur les veuves de Malabar.
Son opinion qui ne doit pas convenir aux Parisiennes.
Conclusion du discours de Jupiter.
Il veut aller se reposer.
Il va se coucher sur le dos.
Ainsi se termina, de Jupin, le langage,
Qui, pour le raconter, m'a laissé tout en nage.



Chut ! dessous ce rideau discrèt,
Vénus abrite son secrèt;
Se revêtant de la parure,
Qu'Eva reçut de la Nature.

CHANT VI

Le moment arrivé, notre grand Amiral,
Fait hisser au grand mât, du départ, le signal.
Sur la flotte regnait, le plus profond silence,
Que bientôt, va troubler, la marine cadence.

En effet, aussitôt, le cri de « Branle-bas ! »
On n'entend qu'une voix, on ne voit qu'un seul bras,
Dont l'effort surhumain, remuerait le tonnerre,
Si le tonnerre était, au marin, nécessaire.

Vingt hommes attelés au puissant cabestan,
Le font tourner par force, et chantent, en tournant.
Et les gabiers grimpant, comme des araignées,
Vont, au vent, déployer les voiles déferlées.

Le mousse, sur la vergue, est à califourchon,
L'artilleur attentif, auprès de son canon.
Et le brave Durand, le maître d'équipage,
Le sifflet à la main, prèt pour en faire usage.

Le signal est donné, le canon retentit,
Et le strident sifflet, siffle son premier cri :
On est à ce moment d'attente souveraine,
Où chacun paraissait, retenir son haleine.

C'était magestueux, grandiose, imposant,
De voir ces trois vaisseaux sous un commandement,
S'incliner, obéir, libres de toute entrave,
Comme un chien bien appris, comme un fidèle esclave.

Déjà l'onde recule, aux efforts de l'avant,
Que vient aider Éole, en lui soufflant du vent ;
Et le tranchant salut, de la proue animée,
Refoule poliment, son écume argentée.

On dirait que remplis de la plus vive ardeur,
Les vaisseaux, de leur chef, ont hérité du cœur,
Et que tout palpitants sous ses nobles pensées,
Ils volent à la gloire, aux grandes destinées.

Neptune secondant leur valeureux désir,
Au galop, sur la mer, il les faisait courir,
Comme des levriers que la fureur emporte,
Sans qu'il soit nul besoin, que quelqu'un les exhorte.

Et Mars, de son côté, dit à chaque guerrier,
Qu'il aille récurer, son sabre et bouclier;
Car on ne peut savoir, sur la côte africaine,
Ce qui se passera la semaine prochaine.

Tel un homme quelconque, un simple voyageur,
Peut avoir un besoin, *qui ne sent pas la fleur,*
Il faut s'y préparer, s'il'a de la *caboche,*
Il doit toujours avoir du papier dans sa poche...

Pendant ce temps Vénus, et ce n'est pas en vain,
A l'œil sur ses amis, sans cesse veille au grain;
Car on sait que Bacchus, ne perd pas l'espérance,
De faire, en sa faveur, bientôt tourner la chance.

Et comme elle prévoit quelque nouveau malheur,
Elle va s'apprèter, comme un nouveau lutteur.
Il sera nécessaire encor qu'elle plaidoie,
Pour tacher d'attendrir le père *Rabat-Joie.*

Aussitôt fait que dit ; mais pour cette action
Elle pense qu'il faut, plus de précaution.
C'est pourquoi s'affublant d'une riche toilette,
Elle ira, de *Piter,* éblouir la lunette.

Et, *la puce à l'oreille,* elle veut tout prévoir,
Car, dérouter Bacchus, est son plus doux espoir.
Alors, pour commencer, avec grand soin, s'inspecte,
Pour chasser l'importun, *le sautillant insecte.*

Cela fait, nous allons vous narrer, de Vénus,
La toilette nouvelle, en termes les moins nus,
Vous dire franchement, sans détours, sans ambages,
Les beautés qui, sur terre, ont fait tant de ravages.

Sur son épaule gauche, en flocons onduleux,
Flottent négligemment, ses merveilleux cheveux,
Une écharpe jetée à son épaule droite,
Pour cacher quelque chose, est aussi trop étroite.

Sur son sein, non voilé, deux globes séparés,
De deux boutons de rose, au sommet sont ornés.
On m'a déjà conté, que ces deux hémisphères,
Causèrent, ici bas, bien des morts, bien des guerres.

Du reste, vous savez, ou vous ne savez pas,
Ce que commit, un jour, la femme à Ménélas.
Je dirai seulement, que ses deux promontoires,
Furent, pour les Troyens, de funestes histoires.

Ce fut bien malheureux pour ces pauvres Troyens!...
Mais, quand Pâris lui dit: va, *file Hélène ou crains*
Ma colère!... — Elle eut dit: *va te promener... flûtes!*
Ce mot eut évité de bien terribles luttés...

Plus bas Vénus ceignit un certain ceinturon,
Pour ne pas la blesser, rembourré de coton.
Et puis plus bas encore, une feuille de vigne
Brillait par son absence, on n'en voyait pas signe.

Mais au lieu d'une feuille, est un léger duvet,
Qui, du plaisir des Dieux, vient trahir le secrèt.
....
....

Et Phébus, à son tour, embellit ce trésor,
Du feu de ses rayons semant la poudre d'or,
Cependant que l'Aurore a versé la rosée,
Sur le brillant éclat de sa peau satinée.

Derrière, on pouvait voir un objet mis à nu,
Rond et protubérant, qui se termine en *U!...* turlu-tutu...
Elle eut pû, mais ne crut, manquer à la décence
En ne recouvrant pas, *l'objet,* d'un voile dense.

Deux piliers arrondis par un divin ciseau,
Faisaient pâlir, jaloux, l'albâtre le plus beau;
Chemins de voluptés, qui chaque, vous invite,
A grimper au sommet, en faire la visite.

A la base, on peut voir, un petit pied mignon,
Que ne possedent pas les filles d'Albion,
Pied qui, dans tout pays, ferait mourir d'envie,
Pied qui n'a pas de terme, en la kilométrie.

Pour finir, elle était, dans le simple appareil,
De celle ou de celui, qu'on arrache au sommeil;
Elle avait cependant, ceci de dissemblable
Qu'elle ne portait pas, même une *indispensable!*

C'est ainsi qu'harnachée, elle mit dans ses yeux;
Du feu, que Prométhus, alla voler aux cieux,
Et puis se regarda, dans son miroir fidèle,
Qui lui dit, sans parler: *Elle est bigrement belle!*

(Mais avant de partir, ô ma Reine des cieux,
Ah ! reste, reste encore, un moment, sous mes yeux ;
Laisse moi contempler, ton adorable image,
Et sois, à tout jamais, l'objet de mon hommage).

Alors se préparant, pour ne pas rester court,
Elle étudie un rôle, apprend un long discours,
Où mêlant, avec art, la menace aux prières
Elle puisse attendrir, même jusques aux pierres.

Il est vrai, se dit elle, en son for intérieur,
Que papa Jupiter, n'est pas toujours rageur.
Il est bon cependant de préparer mes armes
D'employer la parole et lui montrer mes charmes.

Cela dit, sans tarder, Vénus d'un œil malin,
Et d'un pied plus léger, s'en va trouver Jupin.
Fait, gracieusement, son humble révérence,
Demande, comment va, *sa Céleste Puissance?*

Et puis ayant fini, ce premier compliment,
Commence son discours, par le commencement ;
D'abord, cligna de l'œil, et fit, une étincelle,
D'un invincible effet, jaillir de sa prunelle :

*

— Ô père Tout-Puissant, qui tenez dans vos mains,
De ces pâles humains, les destins incertains,
Il est certain que si vous aimez la justice,
Vous ne me causerez jamais de préjudice.

On m'a dit, je le sais, vous même le savez,
Que Bacchus, de nouveau, voudrait fourrer son nez,
Dans ma petite affaire, où la Lusitanie,
Pour un fait aquatique, avec moi s'est unie.

Or, son intention, est de troubler la paix,
Et de persécuter mes vaillants Portugais ;
De faire, sans pitié, sur les champs de batailles,
De morts et de mourants, d'affreuses funérailles !

Vous ne souffrirez pas, vous, le *Père des Dieux,*
Que Bacchus incommode et la terre et les Cieux.
Proteger mes amis, est ma plus grande envie,
J'aime Gama, je veux le conserver *en vie...*

Quel peut être son but, quelle est donc sa raison ?
Pour en agir ainsi, sans la moindre façon ?
Bacchus est votre fils, moi je suis votre fille,
De Votre Majesté, légère peccadille.

Eh bien ! ce conflit là, peut il continuer ?
Pour moi, cela commence à beaucoup m'ennuyer.
Je viens donc près de vous, pour y porter remède,
Ce que vous pouvez faire, en me prètant votre aide.

Bacchus, écoutez bien, n'a pas de bons desseins,
En voulant, sans raison, lutter contre les miens,
Mes desseins sont pieux, car dans cette occurrence,
En montrant ma bonté, montrent votre puissance.

Entre Bacchus et moi, vous devez, tôt, choisir,
J'ai besoin de savoir, *ce* à quoi m'en tenir.
Rappelez, un moment, sa funeste origine,
Et la douleur qu'en eut, votre jambe divine.

Rappelez vous aussi, son éducation,
De tous vices, mauvaise association.
Et bien, moi je vous dis, que l'ivrogne Silène,
N'a jamais introduit que du vin dans sa veine.

Et puis que tous les deux, la plus part de leur temps,
Ivres, comme le vin, perdaient tous sentiments...
Pour un fils de l'Olympe, il donnait bel exemple !
Et dire que, sur terre, il obtint plus d'un temple !

Ce fils que vous avez, mon frère malheureux,
De ses débordements, n'est même pas honteux.
Et sur terre et sur mer, sa mauvaise conduite,
Soyez en bien certain, nous nuit, nous discrédite.

Il dit, pour s'excuser, mais c'est un grand *blagueur,*
Qu'en luttant contre moi, c'est en votre faveur;
Et vous ne pensez pas qu'il vous trompe et vous berne,
Qu'il veut vous faire voir, que *vessie est lanterne.*

Il vous dit, sans raison, et ne peut le prouver,
Que les Lusitanains, veulent vous détrôner,
Qu'ils ont sur leurs vaisseaux, chargé plusieurs gravures,
De quelques nouveaux Dieux, présentant les figures.

Et moi je vous redis, que ce Bacchus vous ment,
Bien plus audacieux, qu'un arracheur de dent.
Mes amis, au contraire, aiment votre présence,
Et proclament partout, votre Toute Puissance.

La preuve en est, c'est que, dans leurs mots bien connus,
En langue portugaise, ils vous nomment *Jésus;*
Que, par le monde entier, ils ont une prêtrise,
Qui, dans le moindre coin, vous bâtit une église,

Où le peuple assemblé, cinquante deux fois l'an,
Sur un autel pompeux, vous offre de l'encens ;
Sans compter d'autres jours, qu'on appellent mobiles
Où l'on vous dit la messe et lit les évangiles.

Mais j'ai peur et je crains de prêcher au désert,
Car je sais que Bacchus, près de vous me dessert,
Se sert de tous moyens, même la calomnie,
Pour m'arracher le cœur, et me troubler la vie...

....

Puis changeant de tactique: Eh bien ! oui, je les hais,
Je les abhorre enfin, ces affreux Portugais !
Pour calmer ma fureur, satisfaire ma haine,
Je voudrais les voir tous, mangés par la baleine !

Devenus la pature aux voraces requins,
Et broyés sous les dents de ces hideux marsouins.
Voulez vous plus encor, voulez vous que je frappe ?
Je veux, en un instant, que pas un n'en échappe.

Prêtez moi votre bras, prêtez moi vos *Carreaux,*
Je les fais disparaître au plus profond des eaux.
Rotissez les vous même, au feu de votre foudre,
Carbonisez leurs os, qu'il n'en reste que poudre !

C'est ainsi que je veux protéger mes amis,
Et finir une fois, pour toutes, mes ennuis.
Elle dit : et se tut : puis un torrent de larmes,
Tombant de ses beaux yeux décolora ses charmes.

(Tel vous voyez le lis, frappé par l'ouragan,
Pencher sa blanche tête, et d'eau tout dégoutant.
Tel aussi l'on peut voir, de la rose inclinée,
L'éclat, soudain pâlir, sous un tas de rosée).

A ces mots, à ces pleurs, Jupiter est ému,
Aux larmes de Vénus, ses pleurs ont répondu,
Et sentant, tout-à-coup, redoubler sa tendresse,
Sur son cœur paternel, avec transport, la presse.

Il était si pressant, dans son empressement,
Qu'il pouvait arriver, de cet embrassement,
Que Cupidon *cadet*, par la divine essence,
Juste, neuf mois après, parut à sa naissance.

Mais malheureusement, ou fort heureusement,
Il se trouva quelqu'un dans son appartement.
Ce qui dut l'empêcher de faire une prouesse ;
Qui plongeat les mortels en très grande détresse.

En effet c'est assez d'avoir un Cupidon,
Qui nous traite toujours avec son sans façon ;
Qui, sans nous prévenir, et sans nous dire, gare!
Nous lance, au côté gauche, un trait assez bizarre.

....

Alors Jupin parla, dit à Vénus ainsi :
Calme toi, chère enfant, laisse là tout souci ;
Je veux ce que tu veux, je veux te satisfaire,
Je fais venir Bacchus et j'arrange l'affaire...

— *Je vous parie, un sou*, qu'avec ce *Loup-Garou*,
Vous, quoique vous fassiez, n'arrangez rien du tout.
Vous ne connaissez pas son âme abominable,
Elle est plus noire encor, que la *suite* du Diable.

Et puis se remettant encor plus à pleurer,
Lui reprochant aussi de la faire *poser :*
Allez ! je le vois bien, malgré votre tendresse,
Non, vous ne voulez pas tenir votre promesse...

(Tels, vous voyez souvent des enfants en maillots
Crier, se révolter, pousser de longs sanglots ;
Vous voulez les calmer, mais vous aurez beau faire,
Vous n'arriverez pas, à les faire se taire).

— Sois tranquille, ô ma fille, et calme ton effroi,
Pour te faire plaisir, je prendrai tout sur moi...
Et puis le bon Jupin, se servant de sa langue,
Lui fit, en peu de mots, cette longue harangue...

— Enfant chère à mon cœur, Vénus, écoute bien,
A tes bons Portugais, il n'arrivera rien;
Je puis te l'assurer et crois en ma parole,
Je ne fus, ni serai, jamais un *Rocambole.*

Un satané farceur, un vrai Caméléon,
A toute sauce mis, par un certain Ponson;
Qui fait que son héros qui se soûle et se grise,
Dans le monde élégant, n'est pas toujours de mise.

Je vais donc protéger, tes amis Lusitains,
Tu les verras, bientôt, dans des pays lointains;
Je les enverrai même, en terre Japonaise,
Mais ils n'y seront pas, tout-à-fait à leur aise.

Puis avant d'arriver aux pays où ils vont,
Certe, il devra passer, *beaucoup d'eau sous le pont.*
Ils auront des moments, et je dois te le dire,
Ils auront des moments, qui les feront peu rire.

Quant à moi je ferai, le fait est très certain,
Tous les plus grands efforts, pour fléchir le *Destin,*
Tu sais parfaitement, que toutes les puissances,
Ont bien peu de pouvoir, contre ses ordonnances.

Que le *Destin,* partout, fait et défait les faits,
Que moi même n'ai pas, accès en ses décrèts.
Il veut que ce qu'il veut, se fasse et s'exécute,
De suite, à la vapeur, en moins d'une minute.

Tu vois, ma chère enfant, que je suis déjà vieux,
Que j'ai pas mal de mal, à gouverner les Dieux...
Il me vient une idée, il faut que j'en profite ;
Si tu voulais aller lui faire une visite?

Car étant ficelée à faire aller un mort,
Tu pourrais bien tenter de séduire le *Sort ;*
Et pour te rendre encor, bien plus éblouissante,
Prends mon cabriolet, avec ma *Rossinante...*

Je viens de repenser, après réflexion,
Je me chargerai seul de l'opération.
Je n'écouterai plus Bacchus et ses sornettes
Et la chose ira bien, comme sur des roulettes.

Dans ce moment tu vois que, sur mer, tes amis,
Marchent tranquillement, sans avoir pris des *ris,*
Que leurs heureux vaisseaux, sont tous couverts de toile,
Que les vents alizés, favorisent leur voile.

Mais cela ne peut pas, ainsi durer toujours,
Ils doivent éprouver des bons et mauvais jours.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,
Sans combats, sans dangers, il n'est pas de victoire.

Je pense, qu'avant tout, il faut les aguérrir,
Et, le bien et le mal, les apprendre à souffrir;
Cela leur donnera, du foie et de la rate,
En ne les laissant pas, comme des *coqs-en-pâte.*

D'abord, je vais les faire aller plus rondement,
En leur administrant, deux ou trois coups de vent;
Et dans deux ou trois jours, avec cette tactique,
Ils seront arrivés, auprès de Mozambique,

Où faisant connaissance avec un faux Emir,
Gama, pourra, très bien, avoir maille à partir;
Mais il évitera, par sa haute prudence,
D'avoir, avec l'Emir, aucune divergence.

En effet connaissant, que c'est un mauvais Cheik,
Il prendra les moyens, d'éviter un échec,
Et dédaignant ainsi, de combattre un pirate,
Il s'en ira tranquille, et fera le Cheik-*mate*.

Sans faire ses adieux, il partira de là ;
Après deux ou trois nuits, il verra Quiloa,
Un peuple assez mauvais que, pour lui, je redoute,
Tu le précéderas, pour lui montrer sa route.

Fais bien attention, que passé le détroit,
On rencontre une ville, un bien mauvais endroit,
On l'appelle Mombase, où le peuple hérétique,
Ne fais jamais quartier, à la gent catholique...

Ma fille, jusque là, je crois assez prudent,
Que tu ne quittes pas, tes amis, d'un instant.
Je ne réponds de rien, et cela m'embarrasse,
Car on doit craindre tout, avec semblable race...

Échappés de Mombase, après un court séjour,
Tes amis marcheront, comme sur du velour ;
Et bientôt abordant aux plages de Mélinde,
Le Roi leur donnera le pilote pour l'Inde.

Ce bon Roi renommé, par son cœur obligeant,
N'est, à ce que l'on dit; *ni gros, ni gras, ni grand.*
Un bonhomme, tout rond, et rempli de franchise,
Qui vêt, pour tout manteau, sa royale chemise.

Cadet-Rouselle, au moins, possédait un habit,
Bien connu dans l'histoire, étant de papier gris;
Mais le Roi de Mélinde, amant de la nature,
Croit devoir se passer, d'une telle parure.

Des goûts et des couleurs, on ne peut discuter,
C'est un point très ancien, difficile à juger.
La mode a ses rigueurs, à nulle autre pareilles,
Vous avez beau vous plaindre, elle n'a pas d'oreilles.

Je dis mieux, je te dis: que si la mode était,
D'aller les pieds en l'air, la femme le ferait,
Sans craindre, des passants, la parole indiscrète,
Ou l'œil du curieux, lui braquant sa lunette...

....

Je reprends, maintenant, le fil de mon récit,
Un moment, suspendu, pour faire de l'esprit;
C'est un peu l'habitude, au palais de justice,
D'interrompre un discours, sous le moindre caprice...

Or, bien rafistolés, restaurés et dispos,
Tes amis tourneront, à Mélinde, le dos;
Et naviguant.toujours dans le meilleur sillage,
De l'Inde Orientale, iront toucher la plage.

Aussitôt arrivés, de suite et sans retard,
Ils prendront un pays, appelé Malabar.
Pays très renommé, pour ses veuves nombreuses,
Qui suivent leurs maris, aux ombres ténébreuses.

Tu sais, ou ne sais pas; dans ce charmant pays,
Que quand un mari meurt, sa compagne le suit.
Pour la fidélité, c'est mesure fort sage;
A Paris, on devrait, en adopter l'usage.

On vous campe un mari chiquement harnaché,
Sur un bucher ardent, pour cela préparé,
Et sa femme chérie, en fidèle compagne,
Idem se met dessus, se brûle et l'accompagne!

Après quoi, l'on recueille, avec solennité,
De ces corps charbonnés, ce qu'il en est resté,
Et l'urne qui contient ces précieuses cendres,
Rapelle aux survivants, des souvenirs bien tendres.

(Tels sont, dans des bocaux ou bien dans des flacons,
Cueillis encor tout verts, gardés, des cornichons,
Qui sont, pour le palais, d'un goût fort agréable,
Un piquant relevé, savoureux pour la table...).

....

Voilà donc débarqués, dans ces pays lointains,
Tes amis Portugais, tes héros, saufs et sains.
Pays où brillera tout l'éclat de leur gloire,
Et dont le monde entier, gardera la mémoire.

D'abord la capitale, ayant nom Calicut,
Tombera dans leurs mains, leur payera tribut.
Par force ou par raison, grand nombre d'autres villes,
Aux braves Portugais, se montreront dociles...

Ouf! je suis fatigué, j'ai besoin de repos,
Il faut me reposer, étendu sur mon dos...
Quand ils retourneront vers le fleuve du Tage,
Je te raconterai les faits de leur voyage.

D'ici là, laisse moi, reprendre un peu mes sens,
J'ai besoin de dormir, je l'éprouve et le sens.
Mais avant, je n'ai plus que trois mots à te dire,
Ta réponse rendra, mon sommeil, un sourire.

J'ai fini maintenant, *es tu contente?* dis :
Et la bouche mignonne : *Eh bien! oui, je le suis!...*

Ainsi se termina, de Jupin, le langage,
Qui, pour le raconter, m'a laissé tout en nage...

CHANT VII

Après, vient le septième chant;
Cahin-Caha, faisant sa route.
Comme un boiteux, Clopin-Clopant
Il cloche, sans le moindre doute.

*

FAITS ET GESTES

Pendant que Jupiter ferme l'œil et s'endort.
Les vaisseaux font leur petit bonhomme de chemin.
Ce que c'est qu'un détroit.
Mozambique et Mozambiquois.
Gama fait mettre le cap sur cette île.
Ce qu'ont fait Phébus et Phœbé.
Deux bateaux paraissent, signaux, ils abordent.
Les quatre hommes qui les montent.
Ils ne sont ni blancs ni noirs.
Gama les reçoit bien, les fait dîner, cognac, etc.
Questions qu'ils font à Gama, réponse de Gama.
Où Gama dit qu'il irait aux Enfers et au Paradis.
Les quatre hommes disent que l'Arabie les a vu naître.
Qu'ils sont Arabes, leurs pères étaient Arabes, leurs grands pères idem.
Ils disent bien d'autres choses qu'il faut lire.
Histoire glorieuse des quatre fils Aymon.
Ce qu'ils devinrent ainsi que leur unique cheval.

Les arabes disent qu'ils ne sont pas pilotes, mais des marchants.

Qu'ils achetent et vendent vieux habits, vieux gallons, vieille feraille.

Ils sont aussi Juifs qu'Arabes dans les affaires.

Ils donnent un œuf en échange d'un bœuf.

Gama les renvoie avec six litres d'eau-de-vie.

La nuit, coucher du soleil, description.

Durand et Vellozu, leur conversation, réflexions, etc.

CHANT VII

Pendant que Jupiter, ferme l'œil et s'endort,
Retournons en arrière, et voyons à quel sort,
Le Destin destina nos hardis Argonautes,
Après avoir quitté leur bonne pâte d'hôtes...

Ils ont fait leur petit bonhomme de chemin,
Sans penser à ce que leur promet le Destin ;
Sachant bien que Vénus, à leur sort, s'intéresse,
Confiants, tout-à-fait, en la bonne Déesse.

Déjà l'on approchait d'une espèce d'endroit,
Où la mer se resserre, on l'appelle un détroit ;
Au milieu du détroit, existe une île antique,
A qui l'on a donné le nom de Mozambique,

Et dont les habitants doivent, comme autrefois,
A moins de changement, être Mozambiquois.
La couleur de leur cuir était aussi la même,
Que celle qu'on donnait au fameux Polyphême.

Entre Madagascar et les bords africains,
Se rencontre cette île, inconnue aux humains...
Gama fit diriger le cap sur cette plage,
Espérant y trouver un assez bon mouillage...

Déjà, trois fois Phébus a parcouru le ciel,
Sans s'arrêter un peu, dans son cours officiel.
Envoyant aux mortels, des torrents de lumière,
Que Phœbé vient après, éteindre par derrière.

Il était, à peu près, cinq heures du matin,
Quand l'homme de vigie aperçut un terrain.
Il alla prévenir, bientôt le Capitaine,
Qu'il voyait, de l'avant, une terre africaine.

Mais pendant qu'ils parlaient, on vit deux longs bateaux
Se diriger vers eux, en sillonnant les eaux ;
Vites, comme le vent, ils allaient à la voile,
De feuilles de palmiers, qui leur servaient de toile.

Les hommes des bateaux hissèrent un signal ;
Aussitôt répondit celui de l'Amiral ;
Langue qui, sans parler, en mer voulait leur dire :
Si vous le voulez bien, entrez dans mon navire.

Ce qui ne tarda pas ; sans se faire prier,
D'un pied agile et sûr, ils montent l'escalier,
Puis faisant à Gama, certaine révérence,
Le remercient ainsi, de sa condescendence.

Lorsqu'ils furent tout près, on vit que Phaéton,
Les avait arrangés d'une belle façon.
Jamais personne, à bord, n'avait vu de sa vie,
Des hommes détrempés à la couleur de suie.

On dirait à les voir, qu'un habile tanneur,
A recouvert leur peau, d'une sombre couleur ;
Leur nez n'est pas camus, ni leur joue en saillie,
Des nègres ils n'ont pas, la lèvre rebondie.

Et puis, comme les noirs, ils ne sont pas tout nus,
D'un tissu de coton, leurs corps sont revètus.
Ils ont un ceinturon, d'où pend un cimeterre,
Qui fait un bruit d'acier, en trainant sur la terre.

Aussi Gama surpris, a déjà deviné,
A leur nez, à leur teint, qu'ils ont l'air distingué,
Que le sol africain ne fut pas leur patrie,
Qu'ils sont, certainement, des enfants d'Arabie.

Il leur fit donc servir, sur la table, un repas,
Où, venu de Porto, le vin ne manqua pas.
Un verre de cognac, que Bacchus nous envoie,
Au moment du dessert, fit éclater leur joie.

Et le jus du raisin les rendant égrillards,
Ils devinrent bientôt, passablement, bavards.
Puis, tout-à-coup, voulant contenter leur envie,
Sans aucun préambule, et sans cérémonie :

— D'où venez vous, Messieurs, avecque vos vaisseaux,
Qui sont bien les premiers à silloner ces eaux ?
Quels desseins avez vous, quelle mouche vous pique,
De venir visiter l'empire du Tropique ?

Gama leur répondant avec sincérité,
Sans mensonge ni peur, leur dit la vérité.
La vérité partout est chose fort aimable,
Et sur terre et sur mer, tant à cheval qu'à table.

— Nous sommes des gens blancs, notre pays natal,
Est un pays lointain, qu'on nomme Portugal.
Nos pères habitaient les riants bords du Tage,
Où nos mères lavaient le linge du ménage.

Comme vous nous avons, un homme appelé Roi,
Qui nous gouverne tous, et nous donne sa loi.
Nous sommes donc régis par une monarchie,
Car nous ne voulons pas, tomber dans l'anarchie.

A sa voix, nous allons et par terre et par mer,
Nous irions, s'il fallait, au fin fond de l'Enfer.
Sa parole est pour nous, parole souveraine,
Qui nous ferait grimper, des cieux, jusqu'au domaine.

Il nous a dit : allez, aux bords orienteaux,
Pour voir ce qui s'y passe, en ces quatre bateaux.
Et nous, remplis de zèle et pleins d'obéissance,
Nous volons, sur son ordre, étendre sa puissance.

C'est pourquoi nous avons traversé l'Équateur,
Toujours frais et dispos et toujours pleins d'ardeur ;
C'est pourquoi, labourant les plaines de Nérée,
Nos nefs ont recontré les troupeaux de Protée.

Je vous ai satisfait ; je voudrais, à mon tour,
Connaître le pays qui vous donna le jour,
Savoir si vous pourriez, moyennant bon salaire,
Nous conduire à l'endroit où nous avons affaire...

....

— L'Arabie a vu naître, à l'ombre des dattiers,
Nos pères, nos aïeux et tous leurs devanciers,
Notre demeure fut, une simple chaumine,
Et nous suivons la loi du Sage de Médine.

Occupés, dès l'enfance à garder les chameaux,
Nous pensions pas, alors, rencontrer vos vaisseaux ;
Mais il nous prit, un jour, une terrible envie,
D'aller à l'étranger, de quitter l'Arabie.

Alors, chacun de nous, le bâton à la main,
Et le sac sur le dos, entreprit son chemin.
Nous avons bien marché, visité bien des villes,
Couru bien des dangers, abordé bien des îles.

Tous quatre supportant, le mauvais et le bon...
Nous ressemblons pas mal, aux quatre fils Aymon,
Qui n'ayant qu'un cheval, au moment de se battre,
Pour aller à la guerre, y montaient tous les quatre.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu, leurs malheureux chateaux,
Sur la route qui va, de Paris à Bordeaux.
Ils étaient délabrés, avaient mauvaise mine,
Ça me serrait le cœur, de les voir en ruine.

Toujours, sur leur cheval, ils virent maints combats,
Et jamais ce cheval, ne recula d'un pas.
Le dernier de ces fils, bien qu'étant gentillâtre,
Bâttait les ennemis, comme l'on bat le plâtre.

Aussi, pour leur valeur, partout, les citait on;
L'histoire admire encor, les quatre fils Aymon.
Vous pourriez, s'il vivait, avoir de Charlemagne,
Un bon certificat, de plus d'une campagne,

Où l'on vit ces héros, braves comme Bayard,
Au chemin de l'honneur, lever leur étendard.
Tous quatre ayant péri, sur les champs de batailles,
Leur cheval attristé, suivit leurs funérailles.

Leur histoire est la nôtre, après des hauts des bas,
Comme eux, mais sans cheval, nous allons au trépas.
C'est ainsi que la vie existe dans ce monde,
On passe, passe, passe, et repasse à la ronde.

Les temps son bien changés, du temps du père Adam,
On ne voyait jamais mourir un Musulman.
Vous aurez beau chercher dans les livres bibliques,
Vous n'y trouverez rien, des musulmans antiques.

Je pourrais, sur ce point, encor philosopher,
Mais j'ai déjà grand-peur, de trop vous ennuyer,
Je laisse ce sujet ; pour un autre je change...
Vous voulez, dîtes vous, voir le pays du Gange ?

Pour nous, de vous mener, ce serait un plaisir,
Oui, mais nous n'avons pas, ni le temps, ni loisir ;
Nous sommes commerçants, nous faisons le commerce,
Pour conduire un vaisseau, nous n'avons pas l'adresse.

Mais l'île n'est pas loin ; une fois arrivés,
On trouve des marins, des gens accoutumés,
Au voyage au long cours, qui pourront vous conduire,
Avec toute assurance, où Monseigneur désire.

J'oubliais d'ajouter que notre Governeur,
De vous avoir chez lui, se fera grand honneur,
Et que demain matin, avec toute sa suite,
Il viendra, sûrement, vous faire une visite.

Comme je vous l'ai dit, nous sommes commerçants ;
Je voudrais profiter encor d'un peu de temps,
Dans le cas naturel et que je présuppose,
Où vous pourriez avoir besoin de quelque chose.

Nous pouvons vendre tout, et acheter de tout,
Vieux habits, vieux gallons, vieux souliers, et surtout
Si vous en possedez, de la vieille ferraille
Inutile pour vous, qui ne vaut rien qui vaille.

Pour payer nous donnons, des dattes, des cocos,
De la poudre à poudrer, des poules et des coqs ;
Nous sommes gens toujours très coulants en affaire,
Jamais, au grand jamais, nous ne voulons surfaire...

Tant arabes que juifs, ces gens offraient un œuf,
A Gama confiant, en échange d'un bœuf.
Ils étaient, suivant eux, des gens fort honorables,
Limitant leurs profits, à des taux raisonnables.

Gama ne voulant pas les laisser s'en aller,
Sans leur faire un présent, qui put les contenter,
Fit monter, dé la cale, une grande tourie,
Qui pouvait contenir, six litres d'eau-de-vie.

Porteurs de ce cadeau, nos juifs reconnaissants,
Remontent, satisfaits, sur leurs bateaux flottants.
Bientôt on peut les voir, arrivés au rivage,
Entourés de gens nus, faisant du commérage...

....

Cependant le soleil, s'est petit-à-petit,
Eclipsé de la terre et fourré dans son lit,
Laissant la place chaude, à l'aimable Phœbée,
Qui vient rafraichir l'air, d'une douce rosée.

Autrement, que la nuit a remplacé le jour,
Et que le quart du soir, va venir à son tour,
Que ceux qui le feront, pourront voir les étoiles,
Puis entendre le vent, qui souffle dans les voiles.

Vellozu cependant et Durand, son ami,
Par faute de sommeil, ne dorment qu'a demi,
Pensant, qu'au point du jour, Sa Majesté noirotte,
Viendra, pompeusement, pour visiter la flotte.

— Que dis tu de cela, mon bon vieux Vellozu,
Un Gouverneur, un Roi qùi vient ici, tout nù ?
Pour moi, je te le dis, j'aime pas ce costume,
Et rien que d'y penser, je sens que je m'enrhume.

Encore s'il mettait, quelque chose *où tu sais*,
Ou qu'il se présentat en jupon d'Écossais,
Passe... mais dans l'état, où la dame Nature,
Se permet d'envoyer, sa simple créature!

Qu'en dis tu Vellozu? — je n'en dis rien, Durand,
M'est avis, quoique ça, que ce n'est qu'un méchant.
Ces Maures, par devant, vous font la bonne mine,
Mais, dans le fond du cœur, méditent la ruine.

Je te dis, entre nous, ces morceaux de charbon,
Ces enfants de Satan, sont faux comme un jeton.
Aussi, je leur réserve *un des fils de ma chienne,*
Et veux, de ma façon, leur chanter une antienne.

Assez loin, après moi, je les ai fait courir,
Et depuis ce temps là, je ne puis les souffrir.
J'espère, tous les jours, des affaires plus belles,
Pour pouvoir leur donner, de mon bras, des nouvelles.

CHANT VIII

Je chante le huitième chant,
Dans lequel, je crois, je déchante.
C'est une espèce de *Plain-chant ;*
Je doute fort qu'il vous enchante !

*

FAITS ET GESTES

Tandis que nos marins, entre eux deux, conversaient.
Lever du soleil, de l'équipage, travaux à bord.
Préparatifs pour recevoir le Roi de Mozambique.
Le Roi paraît, Gama le reçoit à son bord, sa suite.
Armures des Portugais, description.
Gama présente au Roi ses officiers et ses soldats.
Le Roi voit une croix sur la manche de leur pourpoint.
Dîner, défiance, questions insidieuses du Roi.
Gama lui répond et dit qu'il est chrétien.
Le Roi dissimule.
Il est pris d'un accès de haine contre les Portugais.
Gama confiant lui demande un pilote.
Le Roi invite Gama à venir lui faire une visite le lendemain.
Bacchus prend la figure du premier ministre du Roi.
Il va le trouver et l'excite contre les Portugais.
Ils complotent les moyens de détruire la flotte de Gama,
D'assassiner l'Amiral et ses officiers pendant le dîner.

Bacchus s'en va, il oublie beaucoup de choses; pourquoi?
Préparatifs de Gama pour sa visite au Roi.
Il arme la grande chaloupe, et fait préparer son canot.
Toilette de Gama, description.
Ouverture d'une parenthèse, où il est question de Vénus.
Pourquoi le peuple de l'île n'était pas prévenu.
Sa réception hostile à Gama étonné.
On le reçoit à coups de flèches, de pierres et des cris plus que sauvages.
Cri de bataille de Gama: *Portugal et Jésus!*
Gama fait faire une décharge à blanc.
Les noirs ne voyant personne des leurs tomber, redoublent leur attaque.
Gama fait tirer à balle, déroute des noirs.
Il fait chercher le Roi, qui avait fui sur le continent.
Le Roi vient, paye les frais de la guerre.
Il signe un contrat avec Gama.
Ce contrat le rend tributaire du Roi de Portugal.
Le Roi Mozambiquois parle, en secrèt, au pilote.
Il lui dit de faire périr Gama et sa flotte.
Départ de Gama.
Quatre lignes à qui lira ce chant.

CHANT VIII

Tandis que nos marins, entre eux deux, conversaient,
Les rayons du soleil, au loin apparaissaient.
Toute la garnison, de bonne heure levée,
Lavait et balayait, sur le pont, empressée.

Les vergues se couvraient d'éclatants pavillons,
Les artilleurs actifs, polissaient leurs canons,
Et des riches tissus, faits de soie et de laine,
Décoraient, joliment, la chambre au Capitaine.

Gama, pour étaler encor plus de grandeur,
Et fasciner les yeux, du noble visiteur,
Fait aussi, sans retard, arborer à l'arrière,
Du Roi de Portugal, la brillante bannière.

Tout était prêt à bord... Enfin le Roi parut,
Étant, comme toujours, légèrement vêtu;
Dans un bateau prochain, le suivait son cortège,
Qui, certe, n'était pas, de la couleur de neige.

Une fois sur le pont, il fut complimenté,
Par Vasco de Gama, dans le style usité.
Le noir paraît content, sa figure déploie,
Un sourire étonné, qui marque de la joie.

Il pense être venu visiter des croyants,
Des croyants comme lui, enfin des Musulmans,
Illustres descendants de cette race hostile,
Qui conquit, un beau jour, de Constantin, la ville.

De la recéption, le moment terminé,
Gama lui présenta l'officialité;
Chacun était vétu de sa brillante armure,
Des guerriers d'Occident, la plus belle parure.

Quand leurs bras vigoureux soutenaient des brassards,
On voyait, à l'entour leurs jambes, des cuissards;
Sur leur tête brillait, un casque au long panache,
Et tenaient dans la main, la formidable hache,

Qui dans les champs de Tours, soit dit sans vanité,
Hacha les Ottomans, comme *chair-à-pâté;*
Des preux, sur leur épaule, on voit briller la lance
Réfléchissant les feux, que le soleil lui lance.

Un gros collier de fer, qui leur sert de licou,
Contre les coups du fer, vient protéger leur cou.
Leur cuirasse d'acier, de couleur argentine,
A l'épreuve de tout, leur couvrait la poitrine.

Après les officiers, fut le tour des soldats,
Qui rangés sur deux rangs, se tenaient l'arme au bras;
Ils avaient, ce jour là, leur habit du dimanche,
Qui portait, attachée, une croix sur la manche.

Aussitôt qu'à ses yeux, apparut cette croix,
Le Roi noir entendit, dans son cœur, une voix,
Changeant ses sentiments, le pousser à la haine,
Contre ces étrangers, contre leur Capitaine.

Cependant il resta, quelque temps incertain,
Si Gama, par hazard, était ou non payen?
Mais gardant son soupçon, il n'en fit rien paraître,
Et se dit seulement : *ils sont chrétiens, peut-être?*

Ainsi pensait le noir, quand il fut averti,
Que l'on pouvait dîner, car il était servi.
Alors Gama content, et d'un air fort aimable,
Prit le Roi par la main et le fit mettre à table.

Le repas fut joyeux, on porta la santé,
Au Roi de Portugal, à sa postérité.
Et puis après ce toste, on donna la réplique,
Au Prince, ici présent, au Roi de Mozambique.

Alors le Prince noir, en parfait courtisan,
Résolut, sans retard, profiter du moment,
Pour s'assurer lui même, et prendre connaissance,
Si ces blancs étrangers, étaient de sa croyance.

— Vous venez, lui dit il : de l'Empire Mineur,
De l'Asie où vécut, le Prophête Sauveür,
Qui fut persécuté par le prêtre Bramine,
Et vint chercher azyle en la Cité Médine.

Qu'Allah vous soit propice et conduise à bon port,
Et vous et vos vaisseaux, tous ceux qui sont à bord.
Voilà ce que je pense, et mon désir sincère,
Est de vous voir heureux et tranquille, mon frère !

Voulez vous me montrer : ces machines d'airain,
Qui lancent le trépas, et le bruit au lointain ;
Vos instruments guerriers, ces formidables armes,
Qui, sur terre et sur mer, répandent tant d'alarmes ?

Toujours dissimulant, le Prince astucieux,
Lui dit, sans se gêner, qu'il était curieux,
De voir les livres saints, que tout croyant fidèle,
Doit le soir et matin, consulter avec zèle.

Gama lui répondit, que, sans difficulté,
Et que, dans un instant, il serait contenté...
— Mes livres saints à moi, c'est mon livre de messe,
Ma femme l'a gardé, pour aller à confesse.

Non, je n'ai pas besoin de trainer avec moi,
Des livres imprimés, quand au cœur, j'ai la foi.
La loi que je révère, est une loi sacrée,
Que le Christ expirant dans mon âme a gravée.

Mes engins meurtriers, sont de toute façon,
Sur son affût posé, regardez ce canon,
Je pense qu'il n'a pas trop mauvaise figure,
Et surtout quand il fait entendre son murmure.

Puis pour lui montrer tout, le vaillante Amiral,
Fait mettre sous ses yeux, son terrible arsenal.
Des fusils, des mousquets, des sabres, des épées,
Des boucliers luisants, des lances acérées.

Le noir ne laisse pas transpirer ses projets,
Il les garde, au contraire, encore plus secrèts,
Attendant le moment, l'occasion propice,
D'exercer sur Gama, son vilain malefice.

— Vous avez vu, seigneur, mon plus riche trésor,
Mes marins, mes soldats et mon Etat-Major;
Vous avez dû penser, à leur air héroïque,
Que, dans certains moments, *qui s'y frotte s'y pique!*

Je désire ardemment, que jamais, entre nous,
Je me vois obligé d'en user contre vous;
D'être mal avec nous, c'est chose bien mauvaise,
Et, qui le tenterait, serait mal à son aise.

Maintenant, dites moi, Monsieur le Gouverneur,
Pourriez vous m'arranger, un bon navigateur,
Un pilote exercé, qui déjà, dans sa vie,
Aura dû parcourir, les côtes de l'Asie?

— C'est facile, je crois, justement sous la main,
J'ai l'homme qu'il vous faut, un excellent marin,
Qui, j'en suis très certain, fera bien votre affaire,
Ayant déjà vécu dans l'Austral hémisphère.

Cela n'était pas vrai ; car ce mauvais Soudan,
Mentait dix-huit fois plus, qu'un simple charlatan ;
Il voulait attirer, par sa belle promesse,
Gama trop confiant, au piége qu'il lui dresse.

— Adieu, cher Amiral, demain venez me voir,
Je ferai de mon mieux, pour bien vous recevoir,
Je voudrais vous prouver, mon amitié sincère,
Me rendre digne aussi de la vôtre, mon frère...

Sur ce, le Gouverneur, sous des dehors amis,
Se met dans son bateau, retourne à son pays,
Roulant dans son esprit, la fatale pensée,
De finir, de Gama, la haute destinée.

La nuit vint, et Bacchus, qui ne perd pas de l'œil,
D'opposer à sa sœur, toute espèce d'écueil ;
Veut la traiter sans cœur, et sans miséricorde.
Hélas ! entre parents, bien rare est la concorde !

Il veut aussi, de suite, au barbare Africain,
Tant que *le fer est chaud,* donner un coup de main,
Animer, seconder, son projet homicide,
Qui dans le même temps, en fait un fratricide.

Aussitôt fait que dit : il s'habille en mortel,
Et prend, du moricaud, le chemin de l'hotel ;
Puis d'un de ses amis, empruntant la figure,
Il se dit, *in petto,* j'ai la victoire sûre.

Allons, oui! la vengeance, est le plaisir des Dieux!
Il dit : et sans retard, il s'élance des cieux ;
Et va rapidement, où sa fureur l'emporte...
Le portier du palais, était ouvrant la porte.

Le Suisse, en le voyant, parut tout étonné,
Que l'ami de son Roi, si matin, fut levé;
Cependant, il lui fit son humble révérence,
Laissant, comme toujours, entrer son Excéllence.

Le Roi, peu matinal, était encore au lit.
Sous les traits d'un vieillard, Bacchus fut introduit.
Or, ce vieillard était un ami respectable,
Que le Roi, tous les jours, admettait à sa table.

Eh bien ! mon bon ami, qu'*y a-t-il* de nouveau,
Pour venir si pressé, si matin au château ?
Ces mécréants ont ils renversé ta cervelle ?
Sois tranquille, je leur en prépare *une belle*.

— Oui, mon Seigneur et Roi, je venais pour cela,
Et m'entendre avec vous, pour enfoncer Gama.
Ces blancs, jusqu'à présent, ont voulu, sur la terre,
Figurer, ce, qu'au ciel, on appelle tonnerre ;

Mais leur temps est fini ! Dès demain ou ce soir,
Nous les feront passer, soudain, *du blanc au noir*.
Assez longtemps, Hélas ! nous traitant de sauvages,
Ils ont, sur nos pays, exercé leurs ravages.

Il le faut, ce sera... dès ce soir ou demain,
Périront, de Gama, la gloire et le destin !
Il vous a demandé, dites vous, un pilote,
Pour, jusqu'en Orient, accompagner sa flotte.

C'est très bien, le voilà le moyen tout trouvé,
C'est Gama, qui le donne, et s'y trouve *enferré*.
Cherchez dans vos marins, quelqu'un de confiance,
A vos ordres soumis, d'aveugle obéissance.

Une fois rencontré ce pilote, en secrèt,
Il faudra lui donner avis de ce projet ;
Offrir un bon salaire, et puis enfin lui dire :
Tu vois bien ces vaisseaux, il faut me les détruire.

Gama vous a promis, il ne manquera pas,
Il faudra lui donner, un copieux repas ;
Et pour être plus sûrs de notre réussite,
Essayer de soûler l'Amiral et sa suite.

Et quand ces mécréants, seront tous avinés,
Vous donnez le signal, et des soldats armés,
En un revers de main, leurs chantent les Antiennes,
Qu'on a chanté, jadis, *aux Vêpres Siciliennes.*

Pour plus de sûreté, mon Seigneur, je prévois,
Qu'il faudrait envoyer des soldats dans les bois.
Car si les officiers font débarquer la troupe,
Ils sortiront des bois et les prendront en croupe.

C'est le moyen, je crois, qu'il nous faut adopter,
Pour finir avec eux et tous les éreinter.
Pas un n'échappera, j'en jure sur ma tête !
Allah sera content ainsi que son Prophête...

Qu'en dites vous, Seigneur? — Je réponds : adopté,
Ton projet est, ma foi, parfaitement monté.
Alors se séparant, après cette entrevue,
Bacchus lui dit adieu, s'élance dans la nue.

Pendant ce temps Gama, réunit ses soldats,
Pour aller au rivage accompagner ses pas;
Il fait mettre à la mer, sa plus grande chaloupe,
Qu'il s'empresse d'armer de sa meilleure troupe.

Mais comme il ne sait pas, ce qui peut arriver,
Le côté des vaisseaux, sur terre, il fait tourner;
Et par précaution, il juge fort utile,
D'avance, de pointer les canons sur la ville.

Enfin, pour terminer, il dit aux officiers,
De monter, sur le pont, trois ou quatre obusiers,
Et que les artilleurs avec l'artillerie,
Sur les trois batiments soient mis en batterie.

Ayant donc achevé tous ces préparatifs,
Et ses ordres donnés aux veilleurs attentifs;
Gama pense qu'il faut songer à sa toilette
Se conformer en tout, aux lois de l'étiquette.

D'abord il commença par se laver les pieds,
Puis se couper les cors, et mettre ses souliers;
A ses bas de coton, il mit ses jarretières,
Et par dessus le tout, crocha ses genouillères.

Ensuite il revêtit ses jambes de cuissards,
Dont l'épaisseur était à l'épreuve des dards.
Par devant et derrière, il boucla sa cuirasse,
Qu'on avait rembourée, avec de la filasse.

Des brassards furent mis à ses vigoureux bras,
Attachés par des clous, pour qu'ils ne tombent pas;
Et son casque planté sur sa tête imposante,
Reflétait, du soleil, la lumière éclatante.

Du sabre et de sa lance, armé de pied en cap,
Sur la rive africaine, il fit mettre le cap.
Son canot pavoisé des couleurs les plus belles,
Sur les ondes volait, comme les hirondelles.

(J'ouvre une parenthèse, afin de vous conter,
Pourquoi, dans un instant, le sang noir va couler...
Vous savez que Bacchus, pendant son entrevue,
(Ce Dieu malin, pourtant, n'avait pas la *berlue*).

Vous savez qu'il avait expliqué tous ses plans,
Les piéges, où Gama devait tomber dedans;
Et que pour contempler, de son mieux, son ouvrage,
Était allé se mettre en haut dans un nuage.

Dans son empressement, il avait *oublié*
L'homme dont il avait, la figure, emprunté.
Le Roi se reposant, sur la bonne mesure,
Que prendrait son ami, dans cette conjoncture,

N'avait pas donné d'ordre, au chef de ses soldats,
Qui devaient, de Gama, jeter la tête à bas,
Ni placé ses chasseurs dans la forêt voisine,
Qui devaient, du secours, consommer la ruine.

Tout cet *imbroglio* provenait d'un *oubli...*
Gama ne tomba pas dans le piége ennemi,
Mais à son ennemi, se trouva très contraire.
En peu de mots, voilà comment se fit l'affaire.

Vénus ayant bien vu tout ce *galimathia,*
Usa de son pouvoir et Bacchus *oublia.*
Car de faire *oublier,* en toute circonstance
Le papa Jupiter lui donna la puissance).

*

Fermons la parenthèse: il nous faut revenir,
Au moment où Gama, va visiter l'Emir.
En quittant son vaisseau, sa petite flotille,
Naviguait sur les flots, parfaitement tranquille.

Approchant de plus près, il voit le peuple armé,
De mauvais sentiments, qui paraît animé,
En désordre courir furieux sur la plage,
Lui jette des cailloux, vocifère et l'outrage.

Alors ne doutant plus que l'Emir le trahit,
Et que ses bons dehors étaient d'un faux ami,
Il commande aux soldats, pour que chacun s'apprête,
A corriger dûment un Roi si malhonnête.

Et puis, sans hésiter, comme un vaillant guerrier,
Gama fait avancer son canot le premier.
Ce fut à ce moment, qu'une grêle de pierres
Paraissait lui tomber de toutes les carrières.

— Laisse arriver... dit il: ne tirez pas un coup,
Il faut savoir toujours, être prudent en tout.
Attendons un instant, il faut dans toute affaire,
Avoir toujours raison contre son adversaire.

Il faut donc manœuvrer au plus près, pour le mieux,
Et s'approcher des noirs, les prendre entre deux feux.
Jusqu'au commandement, que tout reste paisible,
L'œil alerte, attentifs, et muets comme une cible.

Il dit, et voit bientôt sortir de la forêt,
Des hommes accourant sans ordre et sans apprêts,
Tandis que sur la plage, une foule effrénée,
Pousse des cris affreux, s'apprête à la curée.

Impassible, Gama, du bord de son canot,
Attendant, de leur part, un outrage nouveau,
Voudrait, jusqu'à la fin, user de patience,
Avant de faire entrer ses mousquets dans la danse.

Tout-à-coup, dans les airs, vole un nuage épais,
De flèches, de cailloux, toute espèce de traits ;
Plusieurs, des Portugais, atteignent les armures,
N'ayant pas pénétré, ne font pas de blessures...

Le signal est donné : ne temporisant plus,
Gama pousse le cri : PORTUGAL ET JESUS !
Ses soldats avertis, par ce cri de bataille,
Déchargent leurs mousquets, sur la noire canaille.

A ce bruit, à ce feu qui les met en émoi,
Ils restent tout surpris de frayeur et d'effroi...
Gama, de ses soldats, avait chargé les armes,
De poudre, pour causer, seulement des alarmes.

Les nègres ne voyant aucun blessé ni mort,
Reviennent à la charge, assaillant de plus fort.
Alors, plus sérieuse, une décharge entière,
A bon nombre d'entre eux, fait mordre la poussière.

D'opérer, sans retard, tout le débarquement,
Alors aussi Gama, fait le commendement,
De se jeter à l'eau, de gagner le rivage,
Soit à pied, si l'on peut, autrement, à la nage.

Et, pour donner l'exemple, il saute; le premier
Il veut fouler un sol tant inhospitalier.
On débarque, et bientôt, tout est prèt sur la rive,
Entre les deux partis, la fusillade est vive.

Les flèches, les cailloux, les quartiers de rocher,
Dessus les Portugais commencent à tomber.
L'arme des pauvres noirs, était peu meurtrière,
Et n'avait pas besoin d'une salpêtrière.

Cependant l'Amiral ne pouvait pas mollir,
Une fois engagés, il faut vaincre ou mourir;
A moins de s'en aller, *sans tambour ni trompette,*
Chacun de son côté, regagner sa chambrette.

Gama ne pouvait pas, malgré tout son bon cœur,
Se laisser massacrer par ces fils de l'erreur;
Et ne pouvant en faire un peuple catholique,
Ne veut pas que ses os lui servent de relique.

Enfin voulant leur faire entendre la raison,
Il leur fait envoyer quelques coups de canon,
Dont l'effet fut frappant, effrayant, admirable,
Qui leur fit adopter un moyen raisonnable.

Celui de se sauver et de prendre *à leurs cous,*
Les jambes qu'ils avaient disponibles dessous.
On enterre les morts, on opéra la cure
De ceux qui respiraient, n'ayant qu'une blessure.

Ces égards et ces soins, ce trait compatissant,
Firent sur l'indigène un effet très puissant;
Et si, dans ce moment, il en eut eu l'envie,
Gama joignait cette île à la Lusitanie.

Ce qui fut différé, n'a pas été perdu,
Ayant, au Portugal, plus tard, appartenu,
Et par droit de conquête et par droit de justice,
Malgré, d'un certain Roi, le méchant artifice...

Gama, dans cette affaire avait vu que le Roi,
N'était pas apparu, s'était tenu tout *coi.*
Qu'il s'était cependant conservé dans la ville,
Attendant les effets de son projet hostile.

Un moment il pensa, faire mettre le feu,
Au repaire palais de ce *Fesse-Mathieu.*
Mais reprenant conseil de sa pensée intime,
Le peuple ne doit pas, pour un, être victime.

Cependant il voulait, avec ce *brave* Emir,
Arranger quelque chose, avant que de partir.
En outre, il désirait, puisqu'il était à terre,
Recevoir sa dépense et les frais de la guerre.

Pour remplir son projet, il dit aux officiers,
D'amener devant lui, quelqu'un des prisonniers;
Auquel il demanda, de lui dire, sur l'heure,
Où l'on pouvait trouver, de son Roi, la demeure.

— Seigneur, je vais répondre avec sincérité;
Au moment du combat, le Roi s'est éclipsé.
Il est parti tout seul, avec son capitaine,
Emportant avec lui, la clef de son domaine.

Et craignant, contre vous, d'être trop inhumain,
De suite il a *filé* vers le sol africain.
Et qui pourrait jamais, douter de son courage,
Serait faire, à mon Roi, le plus cruel outrage!

— C'est bien! lui dit Gama, je vois avec plaisir
Que vous êtes un bon serviteur de l'Emir.
Allez, vous êtes libre, auprès de Son Altesse,
Dites lui, de venir, qu'aussitôt il s'empresse.

Assurez lui surtout, que moi, simple Amiral,
Représentant ici le Roi de Portugal,
Je ne veux pas de mal, au Roi de Mozambique,
Mais bien, de lui, me faire un ami véridique.

Allez, et revenez m'apporter votre Roi,
Vous en serez content, j'en jure, par ma foi!
Surtout ne doutez pas, je donne l'assurance,
Que c'est dans l'intérêt de sa propre Régence.

Je pourrais m'emparer, mais je ne le veux pas,
De son port, de sa ville et de tous ses états:
Mais je voudrais bien mieux, qu'une concorde franche,
Unit les deux couleurs, la noire avec la blanche.

Allez! — J'y vais, Seigneur, je ferai mes efforts,
Pour vous être agréable et réparer mes torts,
En effet, j'eus grand tort, d'engager une lutte,
D'entrer dans un combat, où j'ai fait la culbute...

....

Apparaît le Soudan, le Gouverneur, l'Emir,
Comme un mauvais gamin que l'on devra punir.
Gama le front plissé, la figure sévère,
Lui dirige ces mots, sans la moindre colère :

— Je vous ai fait chercher, Monsieur le Gouverneur,
Pour vous dire deux mots : *Holà ! n'ayez pas peur !*
Je vous ai fait prier, près de moi, de vous rendre,
Afin, qu'entre nous deux, nous puissions nous entendre.

Convenez, bonnement, dans cette occasion,
Que vous m'avez fait faire une réception
Qui ne m'est, ni ne fut pas des plus agréables,
Employant des moyens aussi peu raisonnables.

Mais trève la dessus, je serai très coulant;
A tout péché pardon, quand on est repentant.
Vous allez, à vos frais, ravitailler ma flotte,
Et, des plus compétents, me donner un pilote.

Vous allez déclarer, par un acte Royal,
Que vous reconnaissez le Roi de Portugal;
Que vous vous soumettez à sa toute puissance
Et que vous lui devez votre humble obéissance.

Le Gouverneur soumis, accepta sans broncher,
Car il ne voyait pas moyen de résister.
Il n'en gardait pas moins, une sombre pensée,
Qui germait, grandissait, au fond du cœur, cachée.

Enfin, le contrat fait, tout étant terminé,
Le Roi donne à Gama, le nocher demandé.
Ils se serrent la main; et puis se séparèrent,
En se disant adieu: je crois qu'ils s'embrassèrent.

Maintenant, entre nous, il est bon de savoir,
Ce, qu'au dos de Gama, tramait le Prince noir.
Pour assouvir sa rage, et sa haine mortelle,
Il mande auprès de lui, son serviteur fidèle.

Lui conte son projet, et lui fait la leçon,
Reçommande Gama, d'une bonne façon...
— Tu vois bien ces vaisseaux? avant que de voir luire
La lumière trois jours, il faut me les détruire.

Soit au fond de la mer, soit dessus un écueil,
A tous ces mécréants, va creuser un cercueil.
Pour te récompenser de ton obéissance,
Tu recevras un prix de ma munificence...

Il est déjà midi, l'astre éclatant du jour,
A déjà parcouru, la moitié de son cours,
Et chacun des vaisseaux délivré de sa chaine,
Commencent à glisser, sur la liquide plaine...

Je vous dirai plus tard ce qu'il est advenu,
Au Grand Gama, Lapin, Durand et Vellozu,
Je vous le conterai dans une autre partie,
Pour vous faire plasir, si vous avez l'envie.

CHANT IX

Et voici le neuvième chant,
Il arrive le pénultième;
Car le dernier est le suivant,
Qui se trouve être le dixième.

FAITS ET GESTES

Laissons, pour un moment, nos sublimes guerriers.
Deux épisodes sur l'île de Madagascar.
État de cette île.
Sauvages et anthropophages.
Plante animée.
Arbre qui dévore les hommes.
Il sert de Bourreau et de Divinité.
Il s'appelle Tépé-Tépé.
Episode concernant la célèbre voyageuse Ida Pfeiffer,
Que j'appelle Anna Piffer.
Elle aborde à Madagascar.
Bien reçue par le Roi des Hovas.
Va dans la campagne étudier la flore.
Couche dehors, lever de l'aurore à midi.
Ses compagnons vont chercher de l'eau, du miel et des citrons.
Anna attend, et ne voit rien venir, elle s'endort.
Ses compagnons tombent dans les mains des Sakataves.

Les Sakataves sont anthropophages !
Ils conduisent leurs prisonniers à leur Roi.
Le Roi les fait mettre en cage.
Pendant ce temps, Anna dormait et songeait.
Elle était bercée par un rêve délicieux.
Elle rève qu'elle aborde une île enchantée.
La Reine de cette île est une Fée bienfaisante.
Elle reçoit Anna à merveille.
Le Palais de la Reine.
Description des peintures, sculptures, Mosaïques.
Raphaël, Michel Angelo, Benvenuto-Cellini.
Armide est le nom de cette Fée.
Sa beauté, son caractère, ses vertus.
Description du royaume d'Armide.
Elle mande près d'elle son grand maître des cérémonies.
Elle lui commande une fête splendide dans tout son Royaume.
Description de la fête qu'elle veut donner.
Cette fête est en l'honneur de Anna Piffer.



Ce terrible Tépé-Tépé,
Quand, une fois, il vous harponne.
Vous pouvez vous dire attrapé,
Car il ne fait grâce à personne.

CHANT IX

Laissons, pour un moment, nos sublimes guerriers...
Pendant qu'ils vont faucher des rameaux de lauriers,
Pendant qu'ils vont cueillir le poivre et la cannelle,
Faisons un petit tour dans une île nouvelle.

Cette île, un grand pays ; son nom, Madagascar ;
Les gens, de mauvais ton ; il n'y fait pas bon, car
Ces indigènes noirs, à l'état de sauvages,
Sont peu civilisés ; plusieurs, anthropophages.

Un homme en mange un autre, et puis viendra son tour,
Aussi d'être mangé, sans être cuit au four...
Chose plus effrayante, une plante animée,
Dans ce pays, de vous, ne fait qu'une bouchée.

Cet arbre horrible, hideux, bien long-temps inconnu,
De la viande des gens, s'est bien long-temps repu.
Cet arbre gros et court, au sommet, a son antre,
Dont on ne sort jamais, une fois qu'on y entre.

Tout au tour de son tronc, sont des feuilles mobiles,
Au repos, maintenant, et paraissant tranquilles,
Invitent, par leur ombre, à chercher un abri,
Contre un soleil ardent, à l'heure de midi.

Malgré moi, je frémis, malgré moi, je murmure;
La destruction est dans toute la nature.
Naître, vivre, et mourir; tout principe a sa fin,
L'univers se réduit à ce seul mot : Caïn!

L'imprudent qui s'endort, sous l'ombre meurtrière,
Est damné sans retour, s'il n'a fait sa prière.
La feuille se réveille, et fait un mouvement,
Puis son croc acéré s'approche lentement.

Pendant ce temps l'on voit, couleuvres végétales,
Se lever, du sommet, des lianes fatales.
Le moment arrivé, la feuille accroche un corps,
Qu'elle enleve dans l'air, malgré tous ses efforts.

Qu'elle jette au milieu, de ces serpents étranges,
Instruments de supplice, exécrables mélanges,
Qui l'enlacent bientôt de leurs sinistres plis,
Et n'en font, à l'instant, qu'un monstrueux hachis.

Alors se redressant, les feuilles carnassières,
Viennent prendre, au festin, leurs rôles sanguinaires,
S'approchant, se serrant, elles brisent les os,
Un affreux craquement, retentit aux échos.

Bientôt on voit sortir de cet ignoble flanc,
Un jus, un amalgame et de chair et de sang.
Les spectacteurs alors, mus d'un accès de rage,
Recueillent ce liquide, et s'en font un breuvage.

Cet arbre est appelé, par eux, Tépé-Tépé ;
Il leur sert de supplice et de Divinité...

....

Mais laissons ce spectacle abominable, horrible,
Pour un qui n'est pas mal dramatique et risible.
Tout le monde connait Madame Anna Piffer,
Qui trois fois parcourut, et la terre et la mer ;
Intrepide de cœur, célèbre voyageuse,
Assez maigre de corps, d'humeur aventureuse.

*

Un jour passant devant l'île Madagascar,
Voulut la visiter, y tenter le hazard.
Elle n'ignorait pas, que dans ces noirs parages,
Existaient des tribus, souvent anthropophages.

Mais rien arreta-t-il, la femme en ses projets,
Qui veut percer de Dieu les plus profonds secrèts !
Anna Piffer voulait que rien ne soit obscure ;
A l'homme elle voulait dévoiler la nature,

Son espoir et son but. Et dans sa noble envie,
Elle eut, sans sourciller, abandonné la vie.

Dans sa soif de *rerum cognoscere causas,*
Elle fait naviguer sur la terre aux Hovas.
On débarque bientôt et sans peur ni bravache,
Elle se fait conduire à la cour du Malgache.

Le Roi la reçoit bien, lui fait un compliment,
Qu'aussitôt lui traduit, la voix du truchement.
Anna pour lui marquer de la reconnaissance,
Rend un pas, et lui fait une humble révérence.

Ils ne tardèrent pas à être bons amis,
Le Roi fit apporter et des fleurs et des fruits,

On lui servit aussi deux plats de viande cuite,
Dont furent régalés tous les gens de sa suite.

Ayant donc satisfait les besoins d'estomac,
Et fumé lentement um chibouck de tabac,
Anna dit au bon Roi, qu'un matin, à l'aurore,
S'il le lui permettait, elle irait voir la flore.

Le Roi lui répondit : qu'elle pouvait aller
Partout dans son pays, mais pas s'en écarter,
Ce serait dangereux, son voisin Sakatave,
Trouvant la chair humaine agréable et suave.

Nobre Héroïne donc, de bonne heure, un matin,
S'éveille avec ses gens et se met en chemin.

Le pays était beau, partout de la verdure;
Des rochers émaillés, coulait une onde pure;
Des champs bien cultivés; heureux et bienveillants,
Les naturels offraient leur service aux passants.

On voyait que le Roi, gouvernant ses domaines,
Savait, avec justice, en diriger les rènes;
Qu'il était adoré, que ses nombreux sujets,
Avec empressement révéraient ses décrèts.

De tout ce qu'on voyait, Anne était enchantée;
C'est ainsi que passa la première journée;
Et l'hospitalité d'un tout charmant réduit,
Lui permit de passer une agréable nuit.

Quand parut le matin et qu'Aurore éveillée,
Eut, de son doigt de rose, entr'ouvert l'Empyrée,
Nos voyageurs craignant le soleil africain,
De leur digression, reprirent le chemin.

A midi la chaleur, fit, notre caravane,
Chercher un endroit frais, dans la vaste savane,
Où respirant l'odeur des arbres résineux,
On se sent de la force et l'esprit vigoureux.

Mais avant de partir, de reprendre leur course,
Pour se désaltérer, il fallait une source;
Chacun de son côté, courut aux environs,
Pour y chercher de l'eau, du miel et des citrons.

Car chacun rafraichi, par cette limonade,
Pourrait plus aìsément, suivre sa promenade.
Seule notre héroïne, attend patiemment,
Qu'on lui vienne apporter le frais soulagement.

Elle attendit long-temps, dans cette solitude,
Non sans être, parfois, prise d'inquiétude.
La nuit vint, et personne, au logis ne rentra;
Une terrible crainte, alors la pénétra.

Que sont ils devenus? oh! cruelle pensée!
Ont il été la proie à la bête affamée?
Ou s'étant approchés, trop près de l'affreux noir,
Sont ils, imprudemment, tombés en son pouvoir?

Pendant que tout ceci, roulait dans sa cervelle,
Un lourd et dur sommeil, venait s'emparer d'elle;
Rien ne pu le combattre, elle eut beau résister,
Au besoin de dormir, il lui fallut céder.

Pendant qu'Anne est livrée aux pavots de Morphée,
Voyons, des compagnons, quelle est la destinée;
Nous savons qu'ils étaient allés chercher de l'eau,
En laissant leur maîtresse, à l'endroit du repos.

Mais l'eau, de tous côtés, brillait par son absence.
De s'avancer trop loin, ils eurent l'imprudence;
Et passant au pays de l'affreux carnassier,
Ils tombèrent bientôt dans un mortel guépier.

Cernés par les soldats du Roi des Sakataves,
Ils sont faits prisonniers, et garrottés d'entraves.
Le chef les fit conduire au village voisin,
Où Sa Majesté noire, attendait le butin.

Aussitôt qu'arriva la triste caravane,
De tous côtés, chacun sortit de sa cabane;
Et l'on voyait partout, les femmes, les enfants,
D'un grand air d'appétit, se préparer les dents.

Cependant les captifs conservaient l'espérance,
Que le Roi n'en voulait pas à leur existence;
Qu'on pourrait s'arranger, qu'il entendrait raison,
Et qu'on les lâcherait, payant une rançon.

Quand le Roi les reçut, il leur fit bonne mine,
Aux lèvres le souris, manière pateline,
Semblable au chat qui met ses griffes en dedans,
Pour les bien préparer, et s'en servir à temps.

L'heure est épouvantable, et peut être fatale,
Sachant qu'ils sont tombés aux mains d'un Cannibale.
Le Roi les questionnait leur parlant Iroquois,
Nos gens n'entendais pas un semblable patois.

Puis il montrait ses dents, ouvrait sa large bouche,
Poussait un grognement : cela leur parut louche.

Alors, pour mettre fin à la discussion,
Et leur retirer tout espoir d'évasion,
Le Prince dit un mot, et les fait mettre en cage,
Pour garder le *gibier*, avant d'en faire usage...

Pendant que nos héros, ainsi sont encagés,
Pour servir de pâture, à ces noirs enragés,
Retournons sur nos pas, et voyons quelles ombres,
Ont bercé miss Anna, durant ces heures sombres.

Prise d'un lourd sommeil, comme nous l'avons dit,
Au milieu des forêts, des feuilles pour abri ;
Rêvait qu'elle abordait dans une île enchantée.
La Souveraine était une excellente Fée :

Qui lui fit bon accueil, et la mit dans son char,
De Cygnes attelé, conduits par un Lézard.
Le signal est donné, l'attelage rapide,
Aussi prompt que l'éclair a parcourut le vide.

On arrive au palais, les gardes empressés,
Acclament leur maîtresse, autour d'elle rangés.

Et joyeux du retour de la bonne princesse,
Le peuple fait briller toute son allégresse.

Alors un léger page, apparut au salon.
(Ce léger page était un joli Papillon).
S'approche de la Reine, et lui dit à l'oreille
Que près d'elle envoyé par son active Abeille,

Il lui vient annoncer, que le dîner est prêt,
Que déjà, sur la table, est mis le premier mets.
Alors prenant la main de sa nouvelle amie,
La Reine la conduit, de ses nymphes suivie.

Dans la salle à manger, digne du roi des Dieux,
Sur la table on voyait des fruits délicieux;
Des fleurs au doux parfum, embaumant l'atmosphère,
Du temple du bon goût, révélaient le mystère;
Et pour charmer les yeux, d'un rocher de cristal,
Jaillissait la fraiche eau, de ce repas frugal.
La chair des animaux, mets que la barbarie
Des hommes inventa, jamais n'y fut servie;
On n'y connaissait point le vin spiritueux,
Ni ce liquide ardent qui brûle de ses feux.

La salle contenait les choses les plus belles,
On y voyait partout des œuvres immortelles.

Au plafond la peinture est du Grand Raphaël,
L'architecte des murs, Angelo Micaël;
Et la coupe qui sert à notre bonne Fée,
Chef-d'œuvre, qui sera, par Cellini sculptée.

Tout est éblouissant, et le parquet uni
De beau nacre de perle et lapis lazuli,
Laisse briller aux yeux, l'insigne mosaïque
Ornant, de Salomon, le temple Judaïque.

J'oubliais de vous dire, ô lecteurs bienveillants,
Qu'Armide, était le nom du maître de céans;
Qu'elle avait ordonné, que par son goût splendide,
Il était reconnu, que le chateau d'Armide
Était beaucoup plus beau que celui d'Aladin,
Qui, par comparaison, était bien plus mesquin.

Au milieu d'un grand lac, s'élevait l'édifice
Qui se mirait dans l'eau, ceinture protectrice.

Les murs étaient de marbre, aux diverses couleurs,
Qui rendaient, aux regards, des reflets enchanteurs;
Les fenêtres jetaient des flammes merveilleuses,
Produites par l'effet des pierres précieuses.

Là, le fin diamant, l'opale et le rubis,
Brillaient de tous leurs feux, incrustés aux chassis,
Ici se confondaient, œuvre d'un grand artiste,
Emeraude et corail, la perle et l'améthyste.

Tout au tour, sont plantés, des arbres toujours verts,
Où, des jolis oiseaux, on entend les concerts;
Des arbustes couverts de fleurs orientales,
Étalaient, en s'ouvrant, leurs ravissants pétales,
Qui semant dans les airs, leurs parfums les plus doux,
Sur terre, auraient rendu, le Paradis jaloux.

Ce séjour enchanté, semblait une corbeille
De tous les dons du ciel; la huitième merveille.

Pour entrer et sortir de ce charmant chateau,
Il fallait s'embarquer dans un petit bateau,
Que conduit une force à tous les yeux cachée,
Et bientôt vous dépose à la rive opposée.

Alors un parc immense, apparaît aux regards;
Des arbres monstrueux lui servent de remparts,
Et le peuple, en ces lieux, passe une douce vie,
Que ne vient altérer la haine ni l'envie.

Un pour tous, tous pour un, on se met au travail,
A l'un le soin des champs, à l'autre du bétail.
Et le soir, en rentrant, on revoit la famille,
Où, pendant le souper, toujours la gaité brille.

Oh! oui, cent fois heureux, le laboureur, chez lui,
Qui sait apprécier les biens dont il jouit.
(Ceci n'est pas de moi, c'est dans les Géorgiques,
Que Virgile a chanté, ces sons philosophiques).

Ce parc, nouvel Eden, séjour délicieux,
A l'abri des autans et protégé des Dieux,
Étalait largement, la plus belle parure,
Qu'avait pu réunir, l'auteur de la nature.

Là, les champs cultivés, par de rudes colons,
Produisaient, deux fois l'an, d'abondantes moissons.
Le lait de leurs moutons, salutaire breuvage,
Servait aussi, souvent, à faire du fromage.

L'arbre toujours couvert et de fleurs et de fruits,
Offrait, à tout venant, ses plus riches produits.

Ici, dans le chalet, la compagne fidèle,
Filait, tissait le lin, faisait de la dentelle;

Sur elle reposaient les soins de la maison,
Et, sans cesse, veillait près de son nourrisson.

Le chien, bon compagnon, montrait par sa prestance,
Que l'on avait besoin d'aucune vigilance.
Le chat ronflant tranquille, attendant la souris,
D'efforts, pour l'attraper, ne se donnait soucis.

Dehors, à la fenêtre une douce hirondelle,
Avait placé son nid, maison perpetuelle;
L'abeille travailleuse, enfant chéri du ciel,
Prodiguait, en ces lieux, ses doux rayons de miel.

Des ruisseaux serpentaient dans la vaste prairie,
D'un aspect enchanteur, verdoyante et fleurie,
Des pampres descendait le savoureux raisin,
Digne d'être servi sur la table à Jupin.

La forêt présentait de belles promenades,
Que venaient rafraichir de nombreuses cascades;
Et les dains, les chevreuils paissant en liberté,
Animaient plus encor, ce pays enchanté.

Ici, l'hôte des champs, la légère alouette,
Nourrisait ses petits, cachés sous la coudrette.

Là, l'oiseau mouche actif, les brillants colibris,
Se mêlaient dans leur vol à l'oiseau Paradis,
Paraissaient dans les airs, autant de pierreries,
Sur terre, mille fleurs, émaillant les prairies.

On dirait que l'Olympe, un moment, transporté,
Un morceau de lui même, avait, ici, laissé.
Tout était pour le mieux, dans ce meilleur des mondes,
Où les félicités n'avaient pas de secondes.

Telle la terre aussi, sans demander conseil,
Par la tangente, un jour, nous tomba du soleil.
Armide eut le bonheur, les vertus qu'on adore.
Jupin nous envoya la boite de Pandore ! ! !

Pour honorer son hôte, Armide avait pensé,
De donner une fête à son peuple assemblé ;
Alors, et sans retard, pour remplir son envie,
Et tout coordonner pour plaire à son amie,

Près d'elle fait venir son grand Ordonnateur ;
Lui dit qu'elle voulait, par son art créateur,
Le lendemain donner une grande soirée,
Qui soit, jusqu'à présent, par nulle autre égalée.

Le jardin devait être entièrement rempli
De tout ce qui peut plaire aux regards, à l'esprit.
Utiliser les eaux, les pierres précieuses,
Les arbres et les fleurs, les flammes lumineuses.

S'il en était besoin, détourner les ruisseaux,
Et les faire courir par des endroits nouveaux;
Tantôt menant leurs eaux tranquilles et limpides,
Tantôt d'en haut tombant furieuses, rapides,
Et rejetant dans l'air l'écume aux cent couleurs,
Des rayons du soleil découvrir les splendeurs;

Puis après reprenant leur course cristalline
Dans des canaux étroits se creusant une mine,
Aller d'un jet immense, et non artificiel,
Aux yeux, faire jaillir un brillant arc-en-ciel.

La nuit des flots de feu, remplaceront le jour,
Excitant la terreur, le plaisir, tour-à-tour,
Il faudra leur donner un effet fantastique :
Surtout n'oubliez pas la lumière électrique.

Le feu produit, parfois, des révélations,
Ceci dépend toujours des décorations.

On doit, du spectateur, deviner la pensée,
Offrir un grand spectacle à sa vue étonnée.

Dans le bois, on fera circuler des dragons,
Aux changeantes couleurs, comme caméléons.
Des lampions fixés aux fleurs des plates-bandes,
Au dessus, en festons, de nombreuses guirlandes.

Chaque feuille d'un arbre, aura son ver-luisant,
Et chaque ver-luisant, les feux du diamant;
Autour, serpenteront des flammes en spirale,
Aux branches l'on verra, tous les feux du Bengale.

Les parterres bordés de verres de couleurs,
Éclaireront les pas des nombreux promeneurs,
Qui laissant derrière eux leur ombre projetée
Que l'on verra marcher, silhouette agitée.

Entre les coudriers des milliers de follets
D'un cours vertigineux montreront les effets.
Et volant en zig-zag, la mouche lumineuse,
Fera briller aux yeux, sa clareté trompeuse.

Des rayons pourpre et d'or sillonneront la nue,
Étonneront l'esprit en occupant la vue;

Des détonations sortant de lourds mortiers,
Sembleront un combat d'innombrables guerriers.

Dans la grande avenue, et jusques aux remparts,
De distance en distance, on mettra des pétards.
Aux cordes suspendus, des ballons de Venise,
Se feront agiter par une douce brise.

Les vassaux diligents orneront leurs chalets,
De guirlandes de fleurs, de pampre et de bouquets.
Des feux blanc, rouge et vert, placés sur des portiques,
Projeteront au loin mille flammes féeriques.

Et dans le lac profond on mettra des Tritons,
Qu'on verra s'agiter et danser aux chansons.

Puis enfin au milieu de ce séjour humide,
On verra le soleil sur une pyramide,
Sans cesse promener ses rayons tout dorés
Sur de paisibles flots, par zéphir agités.

La lune, dans un coin, fixe comme une borne,
N'osera pas montrer quelque bout de sa corne;
Nous la laisserons donc enfermée à huis-clos,
Réfléchir à son aise et rester en repos.

Enfin pour terminer, et remplir mon caprice,
Je veux voir à minuit un grand feu d'artifice,
Qui ne fasse du parc, qu'un immense brasier,
Où gronde le canon, et mugit l'obusier.

Pour éclairer les Dieux, aux célestes contrées,
Nous leur enverrons, droit, deux cent mille fusées,
Qui, retombant sur terre, en grosses gerbes d'or,
Reviendront de nouveau, nous réjouir encor.

Il nous faudrait aussi (je crois que j'exagère)
Arranger, en petit, un tremblement de terre,
Un tremblement de tout, faire un bruit infernal,
Tel qu'on puisse en parler *au jugement final.*

---

*



Ceci c'est le moment terrible,
Où le Roi, barbare africain,
D'Anna va, sans motif plausible,
Faire passer le goût du pain.

CHANT X

A TOUS

Le dixième de tous mes chants
De la chose ferme la porte ;
Du livre serez vous contents ?
De le savoir, beaucoup m'importe...

AUX LECTRICES

J'attends de vos petites mains
Un bruit doux, et le plus doux signe,
Que mes chants n'ont pas été vains,
N'ont pas été *le chant du Cygne !*

FAITS ET GESTES

Un vieux proverbe dit : qu'en toute bonne fête...
Continuation des réjouissances publiques.
La Reine et Anna s'embarquent sur une Gondole.
Espérance d'un beau jour de joie et de plaisirs.
Un point noir dans le ciel qui grossit et menace.
Tempête, éclairs, tonnerre, typhon, etc.
Destruction complète de la Gondole.
Elle périt, corps et biens.
Ma plume se refuse à retracer l'horreur de cette scène.
Il ne reste que des débris, et des cadavres flottants.
Anna seule reste vivante attachée à une épave.
Situation terrible, l'abîme s'ouvre, et Anna
A Dieu fait sa prière, au Ciel fait ses adieux.
Mais, au moment de mourir, elle s'éveille.
Elle voit alors qu'elle a été le jouet d'un long cauchemar.
Pendant son sommeil, un serpent l'a entouré de ses replis.
Sa présence d'esprit en se voyant ainsi enlacée.
Le reptile se retire tranquillement.

Anna se met à la recherche de ses compagnons.
Elle tombe bientôt dans un parti de Sakataves.
Conduite où sont déjà ses compagnons.
Elle les retrouve mais en piteux état.
Ils sont enfermés dans une cage de bambous.
Anna assiste au massacre de ses amis,
Elle les voit dévorer par les cannibales.
Son tour arrive, plus d'espoir.
Elle va être mangée.
Une inspiration du ciel !
Anna va droit au Roi, et d'un air inspiré:
Elle lui dit qu'elle est trop maigre.
Qu'il lui laisse le temps d'engraisser.
Le Monarque, à ces mots, trouvant qu'elle a raison,
Entre en arrangement, rassemble ses guerriers.
Il leur compte des histoires à dormir debout.
Le résultat est que Anna est acquittée.
Le moricaud n'était pas tout à fait un Scipion.
La vertu en danger.
Anna libre, s'enfuit et court encore.
Allocution aux lectrices.
Effets de leurs grâces et de leur esprit.
Avis aux mêmes pour la continuation de... ce... ci... si...

CHANT X

Un vieux proverbe dit : qu'en toute bonne fête,
Il faut des pots cassés, et même quelque tête.
On mettra pour les vieux, sous des berceaux sans fin,
Des tables, des buffets, qu'on chargera de vin.

La liqueur de Bacchus troublera leurs cervelles,
Il en résultera de nombreuses querelles,
Puis chacun se jetant des verres et des brocs,
Chaque tête ou chaque œil recevra des accrocs.

Des filles, des garçons, l'heureuse adolescence,
Aura, de son côté, le plaisir de la danse ;
La danse, c'est la bourse aux plus doux sentiments,
C'est la réunion de tous les cœurs aimants.

Adolescence, hélas ! heureux temps, heureux âge !
Que ne viendra, trop tôt, obscurcir un nuage.
Dansez, dansez, enfants, dansez, dansez toujours,
Jouissez, profitez des heures, dans leur cours !

N'oublions pas l'enfance en sa tendre jeunesse,
Qu'elle partage aussi ce moment d'allégresse.
Répandons et donnons, aux tout-petits enfants,
Des joujoux, des gâteaux et des jeux innocents.

Et que partout, chez tous, regne aujourd'hui l'aisance,
Ouvrons partout, sur tous, la corne d'abondance.
Vous entendez, allez !... et montrez vos talents...
Ainsi parla la Reine, au chef des intendants.

Puis se tournant vers Anne : Allons, ma belle amie,
Coulons joyeusement le fleuve de la vie.
Laissons là, de côté, vos livres doctoraux,
Qui, des pâles mortels, est le pire des maux.

Sur des livres, cent ans, l'un se casse la tête,
Puis au bout de cent ans, il n'en est pas moins bête ;
Le malheureux ignore ou plutôt ne sait pas.
Pour nous la fin du monde, est le jour du trépas.

L'autre, dans un tuyau, veut regarder la nue,
Il ne découvre rien, mais il y perd la vue.
Sous le couteau d'un autre, un cadavre empesté
Comme un poulet roti, se trouve découpé.

Fi, donc de la science, et vive ici la joie!
Laissons ces carnassiers acharnés à leur proie.
Nos moments sont très courts, sachons nous en servir,
Le seul bien, ici bas, n'est il pas le plaisir!...

Armide commanda d'apprêter la gondole,
Un élégant esquif, j'en donne ma parole,
Un merveilleux bijou, bien plus charmant à voir
Que ceux qui sillonnent l'Adriatique au soir.

La poupe revètait les plus belles peintures,
Que rehaussaient encor de luisantes dorures,
Et l'art de Phidias était représenté,
Par un monstre marin dans l'ébène sculpté.

De même paraissait la sculpture à la proue,
Elle représentait un paon faisant la roue,
Qui, reflétant dans l'eau ses brillantes couleurs,
Semblait faire, du lac tout un parterre en fleurs.

Dans le fond de la nef, des tapis de Turquie,
Rivalisaient avec les damas de l'Asie,
Laissant, négligemment, tomber leurs plis dans l'eau,
D'un cercle ruisselant entouraient le bateau.

Produit par le Japon, un tapis or et soie,
A l'arrière élevé, sous les pieds se déploie;
Au dessus est construit un riche pavillon
Que surmonte, en flottant, un élégant pennon.

A l'avant sont les bancs où se tient l'équipage,
Tout prêt à manœuvrer sur un signe du page.
De vigoureux rameurs, les rames au repos,
Attendent le signal de frapper sur les flots.

Tout était préparé. Bientôt paraît la Reine,
Un cortège brillant suivait sa Souveraine,
Qui descend lentement le perron du chateau,
Passe le pont jeté de la rive au bateau...

Chacun, suivant son rang, prend sa place marquée,
Anna fut, par la Reine, à son côté placée.
Les visages, partout, d'ivresse rayonnants,
Invitent à jouir de ces heureux moments...

Le signal est donné ; les rames en cadence,
Troublent, du lac ému, l'ordinaire silence ;
Et le bruit des canons qui grondent tour à tour,
Retentit imposant, aux échos d'alentour.

La fête a commencé, la gondole fidèle
Rase les eaux du lac, telle qu'une hirondelle,
Et tout fait présager un jour délicieux,
Un jour de bonheur tel qu'on goûte dans les cieux.

Mais hélas ! il est vrai, sur notre pauvre terre,
Rien n'est stable un instant, et tout est éphémère !
L'homme est né pour mourir, et son bonheur est court,
Heureux, si dans sa vie, il en eut tout un jour.

Au ciel qui paraissait, par des signes propices,
Présager, en ce jour, des moments de délices,
On voit un long trait noir qui poussé par le vent,
Accourt vertigineux, tombe du firmament.

L'électrique élément, dans son sein, s'amoncelle,
Et lance, furieux, sa terrible étincelle,
Qui retentit dans l'air d'un effroyable bruit,
Tombe sur le bateau, le frappe et le détruit.

« Ma plume se refuse, ô ma chère lectrice,
A vous tracer l'horreur d'un pareil sacrifice ! »
De la gondole en feu, l'on voit flotter sur l'eau,
Des informes débris, un énorme monceau.

Des cadavres épars, poussés à l'aventure,
Flottent carbonisés, rongés par la brulure,
Du sang à l'eau mèlé, la sinistre couleur,
Hérisse les cheveux et vient glacer le cœur...

« Mon effroi, ma douleur sont à leur paroxisme,
Non jamais on ne vit, semblable cataclisme.
Hélas, l'affreux tableau n'est pas encor fini,
Pour le continuer, je me sens tout meurtri ! »

« Contre tant de malheurs, hélas ! je n'ai point d'armes,
Si ce n'est de tremper ma plume dans les larmes,
Ou d'échanger mon cœur contre un morceau d'acier,
Sorti des ateliers, du fabricant Charier. »

Tout est détruit ; Anna seule reste vivante,
Et trouve, sous sa main, une épave flottante,
Qui lui donne l'espoir d'échapper au danger
Que ses pauvres amis n'ont pas pu conjurer.

Mais l'eau s'ouvre soudain, attire sa victime,
La précipite au fond de cet immense abîme.
Dans ce moment suprême, Anna ferme les yeux,
A Dieu fait sa prière, au ciel fait ses adieux.

Mais avant de mourir, sa poitrine oppressée,
Lui semble fortement, par un étau serrée.
Elle respire à peine, et voit avec terreur,
Approcher à grands pas sa dernière douleur;

Sentant comme un cordon à son cou, qui la lie,
La presse avec lenteur, provoque l'asphyxie!...
Maintenant, plus d'espoir, plus rien, plus d'avenir,
Un cri, d'en haut, lui dit: MA SŒUR, IL FAUT MOURIR!

Alors, par un effort de force surhumaine
Du cauchemar affreux elle brise la chaine.
Elle s'éveille, et voit, tout son corps entouré,
Des replis d'un serpent autour d'elle roulé.

Anna Piffer, toujours femme intrépide et forte,
Ne perd pas son sang froid, de se voir de la sorte.
Elle dit: *in petto,* que le brave serpent,
Quand on l'attaque pas, ne devient pas méchant.

Par bonheur, le serpent, n'était pas carnivore,
Ce qui donna l'espoir d'en échapper encore.
Anna sans mouvement, se retient au repos,
Certaine, que tranquille, il s'en ira bientôt.

En effet l'animal, se déroule en silence,
Il va rampant au bois, avecque nonchalance;
Et confirmant ainsi ses observations,
Laisse notre héroïne à ses réflexions.

Sitôt débarrassée et libre du reptile,
Ne perdant pas son temps en reproche inutile,
Anna se leve et part, et va, je ne sais où,
Par monts et par vaux, risque à se casser le cou.

Elle veut retrouver ses amis de voyage,
Et pour *ce* n'epargnant, ni peines ni courage,
Sans craindre le danger, s'enfonce dans les bois...
Mais bientôt il lui semble, entendre quelques voix.

Elle écoute, regarde, et dans la forêt sombre,
Entre des joncs épais, voit s'agiter une ombre.
Elle avance sans peur, conduite par l'espoir;
Ce sont ses compagnons, qu'elle pense revoir.

Espoir bien vite éteint, de bien courte durée,
Elle les reverra, mais c'est à la curée !
Hélas ! pour se sauver, il est déjà trop tard ;
Elle est au beau milieu, d'un vilain traquenard.

De tous côtés se leve, une troupe ennemie ;
Par un bras rude et fort, elle est bientôt saisie ;
Sans égards pour son sèxe, on lui met des liens ;
Tel au bagne on conduit tous les galériens.

D'ici, la voyez vous, la blanche tourterelle,
De ces corbeaux hideux, sous la griffe cruelle ?
Elle va trainant l'aile, à côté du bourreau,
Avide de plonger, dans son sein, le couteau.

Bientôt sur l'horison, paraît, comme un mirage,
Une grande cité, mais ce n'est qu'un village,
Le Royal abattoir, où le farouche Emir,
Y laisse bien entrer, mais jamais en sortir...

On arrive, et partout on voit briller la joie
En voyant arriver une nouvelle proie ;
Chacun se promettant, de gaiment bien fêter,
Ce gibier, que leurs Dieux, en leurs mains font tomber.

Anna fut présentée au Monarque inflexible,
Et vit, tout aussitôt, que le *Destin* terrible,
Qui des dents du serpent, une fois la sauva,
La fit tomber bientôt, de *Charibde en Scylla*.

Quel spectacle à ses yeux, en voyant mis en cage,
Ses pauvres compagnons, gardés par un sauvage!
Il ne lui reste plus qu'à pleurer sur leur sort,
Car elle savait bien qu'ils seraient mis à mort.

Que peut elle donc faire, en sachant que les larmes,
Contre un tel ennemi, sont de bien faibles armes;
Que ses pleurs ni ses cris, dans ce moment fatal,
Pourront fléchir le cœur de ce *noir animal!*

« Dois-je décrire en vers, ou peindre sur la toile,
Cette scène terrible, ou la couvrir d'un voile?
Non, je ne puis trouver, pour inspirer mes vers,
Une Muse infernale, au milieu des Enfers! »

« Non, je ne puis trouver, une toile fidèle
Qui voulut se prêter à scène aussi cruelle;
Il me faudrait tremper, dans le sang, mes pinceaux
Qui ne consentent pas, au métier de bourreaux! »

Pourquoi donc affliger, ô femmes trop sensibles,
Vos doux et tendres cœurs, par des récits terribles,
Vous montrer dans les mains d'un peuple carnassier,
Qui va boire du sang, un homicide acier.

Découvrir à vos yeux, de la chair palpitante,
Que déchirent les dents d'une bouche sanglante,
De voir se disputer un horrible lambeau,
Des hommes qui n'auront qu'un ventre pour tombeau.

Au milieu de l'effroi qu'inspire ce carnage,
Au milieu de ces cris d'allegresse et de rage,
Voyant que, sans merci, c'est l'heure de mourir,
Anna Piffer attend LA GLOIRE DU MARTYR...

Ses compagnons mangés et son tour arrivé,
Elle va droit au Roi, puis d'un air inspiré,
Sans paraître avoir peur, légèrement s'incline :
— Regardez bien ma face et ma piteuse mine;

J'ai les os sous la peau, et maigre à faire peur,
Je ne vaux pas encor le couteau du traiteur;
Laissez moi que j'engraisse, alors de vous plus digne,
D'être un mêts délicat, j'aurai l'honneur insigne.

*

Le Monarque, à ces mots, trouvant qu'elle a raison,
Et que de la manger, ce n'est pas la saison :
Ô blanche, tu me plais, j'aime bien ta réplique
Et ton esprit est fort, quoique vieille relique.

Puis se tournant, il dit : grands et vaillants guerriers,
Qui, de la tête aux pieds, sont couverts de lauriers,
Écoutez : cette femme est par trop maigrelette,
Et, sans la mépriser, ne vaut pas une *ablette.*

Je crois, sauf autre avis, que nous ferons pas mal,
De la laisser aller dans son pays natal...
Voyons, délibérons, et que dans ce comice,
Président, avant tout, les lois de la justice,

Vous avez à voter, par un **oui** par un **non,**
Et direz si l'on doit la dévorer ou **non.**

Il dit, se tait, attend. Les guerriers *sans-culotte,*
Chacun de son côté, vient apporter son vote.
Alors de Roi prenant la boite à bulletin,
Il l'ouvre et regardant, n'y trouve rien de rien.

Et cela voulait dire, en leur simple langage
Que le Roi décidat, comme étant le plus sage.

(Et c'est ainsi partout, je vois avec horreur,
Que dans le désert même, il est plus d'un flatteur).

Le Monarque aussitôt, reprenant la parole,
Se tourne vers Anna, lui dit, sans parabole :
Considérant le vote, à l'unanimité,
Enoncé, par mes gens, en toute liberté,

Considérant aussi, que le peu d'importance,
Qu'on peut tirer de toi pour nobre sùbsistence,
Ne vaut pas le travail de te percer le flanc,
Ni salir un couteau, d'un inutile sang ;

Considérant de plus, que je suis un bon Diable,
Qui veut bien arranger le tout à l'amiable :
Au nom de tous mes Dieux, de Siva, de Vishnou,
Tu peux prendre déjà, *tes jambes à ton cou.*

J'ai le droit d'espérer, que ta reconnaissance
En tous lieux, te fera proclamer ma clémence.
Car, qui tombe, une fois, dans ma terrible main,
Ne peut dire avoir vu, jamais, un lendemain.

Va : rappelle toi bien, que tu l'échappes belle,
Que ta vie, un moment, semblable à la chandelle,

Avec terreur, a vu suspendu l'éteignoir.
Va : rappelle toi bien, blanche, que je suis noir.

Toute fois, un moment, il eut une pensée.
La blanche n'était pas, tout-à-fait *déchirée.*
Il se dit, que l'ayant en sa possession,
Il devrait profiter de cette occasion,
En faisant un mélange et de suie et de plâtre,
Fabriquer, én passant, quelque petit mulâtre.

Mais notre dame Anna, ne l'entend pas ainsi
Et dit au moricaud : Monseigneur, grand merci.
Laissez moi m'en aller, il le faut, et pour cause,
Car, ailleurs, j'ai besoin de faire quelque chose.

Il la laissa partir, d'un air presque faché
De la voir s'en aller, quitte à si bon marché.
N'en demandant pas plus, dès que parut l'aurore
Anna Piffer fila, s'enfuit et court encore.

Lectrices, vous voyez, par ce petit récit,
Que vous vainquez toujours, par la grâce et l'esprit.
D'un mot spirituel, vous apaisez la rage
D'un homme de la ville, et même d'un sauvage.

Oui, le ciel vous dota de précieux secrèts ;
On peut voir à vos pieds, le tigre des forêts ;
Au lion vous coupez les formidables armes,
Tout se courbe sujet, au pouvoir de vos charmes.

Je pourrais ajouter que, quand vous le voulez,
Vous nous conduisez tous par notre bout du nez ;
Que nous sommes heureux de votre tyrannie,
Et que, de vous, dépend le beau temps et la pluie...
.... ! ! ! ....
Ma muse est fatiguée ; et mon luth éraillé
Veut, par un bon Luthier, être rafistolé.
J'en resterai donc là de cette drôle histoire,
Attendant du public, la chute ou la victoire.

Si ce livre, par vous, pouvait être accueilli,
Ô lectrice et lecteur, j'en serais bien ravi.
Je l'ai mis dans les mains d'un excellent libraire,
Qui croit, en l'imprimant, faire une bonne affaire.

Je le crois, mais j'attends, le dernier jugement ;
Le grand verdict public, finira mon tourment.
Et si vous achetez la première partie,
De le continuer vous me donnez l'envie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



ESSAIS DIVERS

Macédoine

FAITS AUTHENTIQUES ET VÉRIDIQUES

Mon Grillon

Dans mon réduit,
Le cœur flétri,
Je suis réduit
Jour et la nuit
Au strident cri
De mon cri-cri.

Pélisson II

Mon araignée,
Ma bien-aimée,
Blanche et moirée,
Si bien privée
En une année:
Meurt écrasée!

Coq à l'anglaise

Mon coq altier,
Vrai chevalier,
Est bon guerrier.
Son bec d'acier,
Fait son métier,
Me fait crier.

Chat de mes propriétaires

Cocorico !
A cet écho,
Le chat Ruivo,
Saute en Jocko ;
Prestissimo
Fuit Waterlò.

Mes deux propriétaires

Les deux Marie,
De l'écurie,
Sont Seigneurie.
L'une est Harpie,
L'autre copie ;
Je les expie.

Réflexions

Tout n'est pas heur,
Ni tout malheur.
Ayons du cœur,
De la valeur.
Foin de la peur,
C'est une erreur.

Op. 1.

La mode

La mode a ses rigueurs, il faut la contenter;
Son empire est partout; Déesse vénérée,
Elle traine à son char une foule empressée,
Prête à périr pour elle, à toujours l'adorer...
Depuis Adam, dès qu'exista le monde,
Eve voulut, et la mode à la ronde,
Comme l'éclair, se mit en mouvement,
Et parcourut de l'est à l'occident...
Tous les jours c'est nouvelle envie,
Tous les jours c'est un changement,
Tous les jours une fantaisie,
Qu'il faut payer argent comptant...
La mode vous ruine,
Elle cache ses traits.
Elle vous endoctrine,
Par ses nombreux attraits...
Et la famille
Riche; demain
Tombe en guenille,
Dessous sa main...
Fidèle,
Un jour.
Mortelle
Toujours...
L'homme
Dit.
Femme
Rit.
Fi!

Op. 7.

Histoire très vraie

26 Juin 1881

Mon hirondelle

ARRIVÉE ET DÉPART

Je viens de voir à ma fenêtre,
Qu'une hirondelle a fait son nid;
Ah! c'est pour moi jour de bien être,
Qui vient égayer mon réduit.

Car élevé dans la croyance,
Que cet oiseau porte bonheur;
J'ai conservé mon innocence,
Et la pureté de mon cœur...

Ô! doux rêves de ma jeunesse,
Restez toujours mon souvenir;
Revenez, calmez ma tristesse,
Souffrir alors, n'est plus souffrir...

Bonjour, bonjour, mon hirondelle,
Je me sens déjà plus heureux,
Surtout sois moi, toujours fidèle
Toujours viens réjouir mes yeux...

J'entends gazouiller ta famille,
Quand elle attend un moucheron;
Tu peux voler, va, sois tranquille,
Car mon toit brave l'aquilon...

Mais quand retournera la bise,
Hélas ! pour de plus chauds climats
Où règne une plus douce brise,
Ingrate, tu me quitteras...

Alors, avec impatience,
Du printemps j'attends le retour,
Qui vient me donner l'espérance,
De revoir encore un beau jour...

Mais pendant cette longue absence,
M'auras tu conservé ta foi ?
Reviendras tu, par ta présence,
Rendre encor gai mon pauvre toit ?...

Je veux, à ta petite patte,
Comme signe de ralliement,
D'une belle soie écarlate,
Attacher un léger ruban...

Et quand la première hirondelle
Paraîtra dans le firmament,
Je m'écrierai, voyez ! c'est elle !
Qui porte le signalement...

Op. 11.

Attente

Mai 1882

Voilà le printemps revenu,
Avec lui, tout dans la nature,
De ses trésors s'est revêtu,
De fleurs, de fruits et de verdure.

Au point du jour, le ciel sourit ;
Et dès l'aurore, tout s'éveille,
L'oiseau se prépare son nid,
La fleur tend son cœur à l'abeille.

Moi seul, hélas ! depuis longtemps,
J'espère voir mon hirondelle ;
Le temps se passe et je l'attends,
Mon Dieu, mon Dieu ! que fera-t-elle !

C'est donc bien loin, bien loin, là bas !
Ses compagnes sont revenues,
Elle pourtant ne paraît pas,
Je ne la vois point dans les nues.

Je redoute quelque malheur,
D'effroi mon âme est tourmentée ;
Hélas ! sous les coups du chasseur,
Morte, serait elle tombée ?

Ou surprise par l'ouragan,
A-t-elle pu braver l'orage ?
Oh ! non, je l'attends vainement,
Elle a péri dans le voyage !

Jamais elle ne reviendra !
Non jamais plus, quand je m'éveille,
Le matin elle chantera,
Son doux réfrain, à mon oreille.

Ah! tous mes songes sont détruits,
Tout a passé comme un mirage.
Je n'entendrai plus ses petits,
Et leur enfantin babillage.

Et leurs petits gazouillements,
Comme un silence qui murmure,
Plus doux que le plus doux des chants,
Que put inventer la nature.

Le nid est seul, abandonné,
Et ma fenêtre solitaire ;
Ici le malheur est entré.
Malheur! fatalité! misère!

Op. 33.

Retour

18 Juin 1882

Mon hirondelle est revenue ;
Oh! quelle joie! oh! doux espoir!
A ma fenêtre je l'ai vue,
Venir se reposer ce soir.

Elle a repris son nid de terre,
A côté de son compagnon,
Et mon habile tapissière,
L'a tapissé de fin coton.

Le travail s'est fait bien et vite,
Pour la famille tout est prêt ;
L'amour en a tout le mérite,
La mère en a tout le secrèt.

Déjà cette bonne *Nature,*
De son œuvre a comblé leurs vœux.
Et, produits d'une union pure,
Déjà, dans leur nid, sont quatre œufs.

Avec quel soin elle les couve !
Craignant, un moment les quitter ;
Et son cœur, sans cesser, éprouve,
Toujours la peur de les casser...

Oh ! quel bonheur, la voilà mère,
Elle a vu naître ses petits,
Et tous les biens de cette terre
Pour elle ne sont d'aucun prix.

Ses enfants sont toute sa vie,
Elle n'existe que pour eux ;
Toujours pour eux seuls elle prie,
Pour eux toujours sont tous ses vœux.

Après le beau temps vient la pluie,
Peu de temps dure le bonheur ;
L'amour bientôt les initie,
A donner à d'autres leur cœur.

Oui, le bonheur est éphémère ;
Ses moments, hélas ! sont bien courts ;
Les enfants quittent père et mère,
Pour voler à d'autres amours.

Des effets d'une longue absence,
Mon pauvre cœur est éprouvé.
Dispersés dans le monde immense
De mes enfants je suis privé.

Mes pleurs ni mes larmes amères,
Au logis les feront venir ;
Ils sont dans les deux hémisphères,
Sans les voir il faudra mourir.

Tels tes petits mon hirondelle,
Ne sont bientôt qu'un souvenir ;
Moi seul je te serai fidèle,
Jusques à mon dernier soupir.

Op. 37.

*

Rose et violette

RÊVERIE

Rose

Sur ta tige, fleurie
Au milieu d'un salon,
Ton essence n'est pas cueillie
Par l'abeille et le papillon.
Tu n'as pas l'air de la prairie,
Tu dépéris loin du vallon.
Avant le temps tu meurs flétrie
Pauvre rose pompon.

Violette

Toi, sous l'herbe verdie,
Tu braves l'Aquilon ;
Mais bientôt, par l'enfant cueillie,
Tu vas, un moment, au salon.
Et là, parant une coquette,
De la rose, as même douleur.
Tu perds ton parfum, ta couleur,
Ma pauvre violette.

Et c'est ainsi que tout ce qu'on voit en ce monde,
Brille à peine un instant.
Tout naît, croit, et s'agite et s'éclipse à la ronde,
Puis retourne au néant.

Op. 27.

Présents de la Nature

En naissant la bonne Nature,
A fait à chacun son présent :
Toute la terre eut la verdure,
L'azur fut pour le firmament ;
Au noble coursier la vitesse,
Au tigre la férocité,
A la colombe la tendresse,
Au bon chien la fidélité ;
La pente au ruisseau pour couler,
A l'homme le cœur pour aimer
Et la sincérité.
Et que donna-t-elle à la femme ?
Hélas ! de quoi damner notre âme !
La beauté...

Op. 54.

Le doigt de Dieu

Au sauvage habitant des bords de l'Amazone,
A ce terrible écho des pas du Proroca,
A ces vastes forêts de la torride zone ;
Je dis, en m'inclinant : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

A la source limpide, à l'humble paquerette,
A l'impalpable Ether, qu'à notre œil, il voila,
A l'étoile qui brille, au chant de la fauvette ;
Je dis, en m'inclinant : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

A ces volcans en flamme, aux Andes d'Amérique,
A ces sables mouvants, immense Sahara,
Puis à Jérusalem, précieuse relique ;
Je dis, en m'inclinant : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

A l'astre lumineux, à la terre fertile,
Au cèdre du Liban, au géant Baobab,
Au plus petit Ciron, au plus rampant reptile ;
Je m'incline, et je dis : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

Et quand le vrai martyr, au milieu des supplices,
Soutenu par la Foi, pousse son dernier *Ah!*
Ce n'est pas de douleur, c'est le... *Ah!* des délices ;
Oh ! je m'incline et dis : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

Aux aspirations que je sens en mon âme,
Qui, du Verbe suprême, est l'Alpha, l'Omega,
Qui, pour le vrai croyant, est l'éternelle flamme ;
Je me prosterne, et dis : *le* DOIGT DE DIEU, *c'est là...*

Mais quand des charlatans, usent de mille bourdes,
Invoquent de Jésus, martyr du Golgotha,
Le saint nom, pour nous faire avaler l'eau de Lourdes ;
Je le dis hardiment : ***non,*** SON DOIGT *n'est pas là...*

Op. 69.

La bergère et son chien

Dans les champs fleuris,
Qui bordent la rive,
Paissez, mes brebis,
Je suis au, qui vive.

Je veille sur vous,
Et quoique seulette,
J'écarte les loups,
Avec ma houlette.

Car mon petit chien,
Quoique je l'houspille,
Il n'est propre à rien,
Et toujours roupille.

De mon tablier,
Il a fait sa couche,
Faut pas l'éveiller,
Car il prend la mouche.

Il est mécontent,
Puis encor il gronde,
Il montre sa dent,
Et mord tout le monde.

Il est tout hargneux,
Respecte personne,
Et, comme les gueux,
Reçoit, mais ne donne.

Op. 71.

C'est un péché que la paresse

Pour travailler Dieu nous créa,
Mes enfants suivons sa sagesse,
Tous nos travaux il bénira.
C'est un péché que la paresse.

Le travail est un bon ami ;
Dans le travail est l'allégresse,
Il fait fuir bien loin tout ennui.
C'est un péché que la paresse.

Voyez à l'œuvre un forgeron,
Il ne connait pas la tristesse,
Il chante, est gai comme un pinson.
C'est un péché que la paresse.

L'oisif est un vrai paresseux
Qui se croit né pour la mollesse,
Il est fou s'il n'est pas honteux,
C'est un péché que la paresse.

Je vous redis ce refrain là :
C'est un péché que la paresse ;
Pour travailler, Dieu nous créa,
Mes enfants, travaillons sans cesse.

Op. 79.

Je me sens mourir

A mon balcon, sur ma fenêtre,
Au souffle du printemps,
Douces fleurs, je vous vois renaître,
Egayer mes vieux ans....
Hélas ! le jour fuit ma paupière,
Je dois bientôt partir,
Je suis au bout de ma carrière,
Et je me sens mourir...

Bientôt vos corolles natives,
Rejouiront les yeux,
Brillant des couleurs les plus vives,
Comme Iris dans les cieux...
Le Temps, de sa faulx meurtrière,
Me dit : qu'il faut finir.
Je suis au bout de ma carrière,
Et je me sens mourir...

Croissez douces fleurs, que j'implore,
Votre sort est si beau ;
Venez, à ma dernière aurore,
Entourer mon tombeau...
Marie ! à mon heure dernière,
A toi mon souvenir !
Je suis au bout de ma carrière,
Et je me sens mourir...

Op. 99.

Comme on fait son lit on se couche

Quoique plus gueux qu'un rat d'église,
Guilleret comme Guillerit,
Je passe mon temps à ma guise
Me moquant de ce qu'on en dit,
Et j'ai, pour devise, à la bouche,
Comme on fait son lit on se couche.

Ah ! vous le dirais-je, ma muse
N'est pas très forte, assurément,
A faire des vers je m'amuse,
Quand elle est dans son bon moment,
Et qu'elle n'est pas trop farouche.
Comme on fait son lit on se couche.

Un bon vivant, à la barrière,
A vidé plus d'un pot de vin,
Ne pouvant gagner sa chaumière,
S'étend en long sur le chemin,
Où, bientôt, dort comme une souche.
Comme on fait son lit on se couche.

Ici comme dans l'Amérique,
Soit le matin, comme le soir,
On met un moyen en pratique,
Pour ne pas salir son mouchoir.
Avec les doigts, chacun se mouche.
Comme on fait son lit on se couche.

Pour terminer certain ouvrage,
Tiré, souvent, par les cheveux ;
Couvert de sueur, tout en nage,
EURÊKA ! dit le malheureux !
De l'auteur, la montagne accouche !...
Comme on fait son lit on se couche...

Après de sanglantes batailles,
Le troupier, quand il n'est pas mort,
Parmis ces grandes funérailles,
S'étend, se repose, et s'endort.
Son oreiller, c'est sa cartouche.
Comme on fait son lit on se couche...

On dit que la femme est trompeuse,
On ne dit là, rien de nouveau ;
Je connais plus d'une causeuse,
Où, le quidam, laisse un chapeau.
Le mari trouve cela louche.
Comme on fait son lit on se couche...

Op. 110.

Monomanie

C'en est fait, je me tue!
Je souffre trop depuis longtemps!
Quand toute espérance est perdue,
La mort finit tous les tourments!
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
Désordre et prodigalité
Vous précipitent dans la rue,
Recourant à la charité...
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
Car mes derniers jours sont trop lourds;
La mort sera la bien-venue,
Et j'aurai la paix pour toujours.
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
Trompé dans mes affections,
Par le sort mon âme abattue,
N'éprouve que déceptions.
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
En but à la fatalité,
A mes malheurs tout contribue,
Abandon dans ma pauvreté.
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
A mes yeux tout, partout, est noir,
C'est la vérité toute nue.
Misère affreuse et désespoir.
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
De mon cruel et triste sort,
Elle n'est même pas émue,
Alors, je préfère la mort.
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
Mais si j'étais un étudiant
Qui n'aurait pas sa leçon sue,
Je vous dirais en souriant:
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

C'en est fait, je me tue!
Voyez même un soldat de plomb,
Quand on lui passe la revue,
Il dira, s'il n'est pas à-plomb:
Oui, c'en est fait, je me re-tue!!

Op. 121.

Conseil

Il faut toujours avoir
Du papier dans sa poche,
Afin de tout prévoir,
En cas d'une anicroche...

Dans votre poche, ayez toujours
Du papier prêt pour le service,
Dans la *courante* on a recours,
A son utile et bon office.

Après dîner, une *colique*
Vous tourmente et vous fait crier,
De suite, appliquez le topique,
Et puis, servez vous du papier.

Un *coryza* vous embarrasse,
Vous êtes tout enchifrené,
Du mouchoir le papier prend place,
Et tire l'embarras du nez.

Il faut toujours avoir
Du papier dans sa poche,
Afin de tout prévoir,
En cas d'une anicroche.

Op. 122.

Chant du départ

Je pars, adieu, Porto! je pars pour le Brésil,
Car la Fatalité me condamne à l'exil ;
Et je ne puis quitter ma patrie adoptive,
Sans ressentir au cœur la douleur la plus vive...
Dans tes murs glorieux, tous mes enfants sont nés,
Dans ton champ de repos, plusieurs sont inhumés!...
C'est après quarante ans de tranquille existence,
Qu'il me faut te laisser, presque sans espérance
De te revoir, un jour; car je suis déjà vieux,
Et mes pleurs, aujourd'hui, sont mes derniers adieux!

Mais avant de partir, je veux te voir encore...
Quand commence le jour, au lever de l'aurore,
Je veux voir la rosée, et ses reflets luisants,
Aspirer du soleil les rayons bienfaisants,
Presser, entre mes bras, ta loyale ceinture,
Qui sortit des combats, sans peur et sans souillure.
Je veux encore, assis sur tes nobles hauteurs,
Contempler l'océan, sa paix et ses fureurs.
Alors, moins malheureux, je quitterai tes charmes,
Alors, peut être aussi, je sécherai mes larmes!

Contre d'affreux tyrans, redoublant tes efforts,
Oui, Porto, oui, tu fus le fort entre les forts !
Cité noble et loyale, enfant de la victoire,
Invincible toujours, toujours couvert de gloire!
Il faut nous séparer! Ah ! si jamais le sort,
Souriant à mes vœux, me ramenait encor,
Je croirais au bonheur à mon heure dernière,
Heureux de te sourire, en fermant ma paupière.
Je saurais que mon corps, le cœur de ton héros,
Jouissent, dans tes murs, d'un éternel repos...

